
32101 073814616


VET TES TAMEN TVM
NOV TAM TVM
Dei
Sub Numine
Viget

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

Et se trouve à Paris,

Chez
DÉTERVILLE, Libraire, rue du Battoir.
DEBRAY, Libraire, rue St. Honoré, barrière des Sergens.
ÉGASSE fils, rue St. Jacques, N°. 21.

A Brest,

Chez ÉGASSE frères, Libraires.

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE,

OU

ANECDOTES

DE

CONSTANTINOPLE,

Depuis le règne de CONSTANTIN, son fondateur, jusqu'à la prise de Constantinople par MAHOMET II, et jusqu'à nos jours;

Précédé de la Chronologie des Empereurs d'Orient, extraite de l'Art de vérifier les dates, et suivi d'une Table générale.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME I.

A PARIS,

Chez DELANCE, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

1806.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE DES EMPEREURS D'ORIENT.

CONSTANTIN I.

306. C. FLAVIUS VALERIUS AUR. CLAUDIUS CONSTANTINUS, fils de *Constance Chlore* et d'*Hélène*, né à *Naïsse* en *Dardanie*, le 27 février 274, fut proclamé Auguste à *Yorck* par l'armée, le 25 juillet 306, aussitôt après la mort de son père. Le premier usage que *Constantin* fit de son autorité, fut, selon *Lactance*, de rétablir la religion chrétienne. L'an 307, le 1 mars, *Herculius*, qui avoit repris la pourpre, la donna à *Constantin*, avec sa fille en mariage. L'an 311 ou 312, *Constantin* étant dans les Gaules et marchant à la tête de son armée, un peu après midi, aperçoit au-dessous du soleil une croix lumineuse, avec cette inscription : SOYEZ VAINQUEUR PAR CE

SIGNE. La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut en songe avec le même signe, et lui ordonna d'en faire un semblable pour combattre ses ennemis. Le prince obéit, fit graver la croix qu'il avoit vue, et la plaça sur un étendard, qui fut appelé le *Labarum.* Partout où cet étendard parut, les troupes furent victorieuses ; jamais celui qui le portoit ne fut, ni tué, ni blessé. Telle étoit la vertu de ce signe ; telle en étoit la forme :

P

Après cela *Constantin*, résolu de n'adorer qu'un seul Dieu, se fait instruire de la religion chrétienne, et l'embrasse. En 312, il marche contre *Maxence*, qui sort de Rome le 28 octobre, pour lui livrer bataille. *Maxence* la perd, tombe dans le Tibre en s'enfuyant, et y périt. Le lendemain, *Constantin* fait son entrée triomphante dans Rome, où il est reçu comme un libérateur : il donne, de concert avec *Licinius*, son beau-frère, un édit en faveur des chrétiens. L'an 313, par une autre ordonnance, il accorde des priviléges et des immunités aux églises et aux clercs. L'an 314,

la guerre s'allume entre *Constantin* et *Licinius*. Bataille de *Cibales*, en Pannonie, où *Licinius* est défait le 8 octobre. *Constantin* lui accorde la paix sur la fin de la même année, après la bataille de *Mardie* en Thrace. La guerre recommence entre ces deux princes l'an 323. *Licinius* battu le 3 juillet à *Andrinople*, et le 18 septembre près de *Calcédoine*, obtient sa grâce du vainqueur en abdiquant. *Constantin* devint par là seul maître de tout l'empire sur la fin de septembre 323. L'an 329, il transfere de Rome à *Bysance*, qu'il nomma *Constantinople*, le siége de l'empire. L'année suivante, il fit le 11 mai la dédicace de cette ville, qui étoit son ouvrage. L'an 337 *Constantin* meurt près de *Nicomédie*, le 22 mai, dans de grands sentimens de religion, après avoir reçu le baptême. Il étoit âgé de 63 ans 2 mois et 25 jours, et avoit régné 30 ans 9 mois et 27 jours. Ce prince avoit épousé, 1°. *Minervine*, dont il eut un fils nommé *Crispe*, qu'il fit mourir à *Pole* en Istrie, l'an 326, sur une calomnie de sa belle-mère; 2°. l'an 313 *Fausta*, fille d'*Herculius*, dont il eut *Constantin*, *Constance* et *Constant*, ses successeurs, avec deux filles, *Constantine*, femme d'*Hannibalien*, puis de *Constancius Gallus*, et *Hélène*,

femme de *Julien*. *Fausta* fut étouffée l'an 326, par ordre de *Constantin*, pour venger la mort de *Crispe*, qu'elle avoit occasionnée par ses calomnies.

CONSTANCE II.

337. FLAVIUS JULIUS VALER. CONSTANTIUS, le second et le plus célèbre des enfans de *Constantin*, né à *Sirmich* le 7 ou le 13 août 317, fait César le 8 novembre 323, prit le 9 septembre 337 le titre d'Auguste et d'Empereur. Plusieurs écrivains le font auteur du massacre des princes, ses oncles et ses cousins. S. Athanase le lui reproche ouvertement. L'an 353 *Constance* devint maître de tout l'empire par la défaite et la mort de *Magnence*. Vers la fin de l'année suivante, il fit trancher la tête au César *Gallus*, pour les forfaits qu'il avoit commis dans son gouvernement de Syrie. *Constance* eut avec les Perses de fréquentes guerres, où il éprouva les vicissitudes de la fortune. On connoît son attachement opiniâtre à l'hérésie arienne, et les grands maux qu'il fit pour la soutenir. Ce prince mourut le 3 novembre 361, dans la 45e. année de son âge, la

38e. de son règne depuis qu'il eût été fait César, la 25e. depuis qu'il avoit pris le titre d'Auguste, et la 9e. depuis qu'il étoit maître de tout l'empire. *Flavia Aurelia Eusebia*, sa seconde femme (on ne connoît pas la première), qu'il épousa l'an 350, mourut l'an 359, sans lui avoir donné d'enfans. Il épousa ensuite *Faustine*, dont il eut *Constantia*, mariée à l'empereur *Gratien*.

JULIEN L'APOSTAT.

361. FL. JULIUS CLAUD. JULIANUS, fils de *Jules Constance*, frère du grand *Constantin* et de *Basiline*, sa seconde femme, né à CP. le 6 novembre 331, n'avoit reçu de la nature aucun avantage du côté du corps; mais il en avoit beaucoup du côté de l'esprit, si la passion de régner, jointe à une curiosité sacrilége, ne les eût pas corrompus : *Cujus egregiam indolem decepit amore dominandi sacrilega et detestanda curiositas*, dit S. Augustin. Il fut élevé avec un soin particulier dans la religion chrétienne, dont il fit profession pendant 20 ans; il eut même le degré de lecteur. En 354, l'impératrice *Eusébie* lui sauva la vie après la mort de *Gallus*, son frère. L'an 355, étant allé

perfectionner ses études à Athènes, il y connut *S. Basile* et *S. Grégoire de Naziance*. Ce dernier, malgré les déguisemens de *Julien*, reconnut tout ce que l'expérience ne justifia que trop dans la suite. La même année, *Julien* fut déclaré César le 6 novembre à Milan, et envoyé dans les Gaules. En 360, vers le mois de mars ou d'avril, il y fut proclamé Auguste par les soldats. *Constance* lui ayant ordonné de quitter ce titre, il refusa d'obéir, se prépara à la guerre, et commença l'année suivante à la faire ouvertement. La mort de *Constance* la termina. *Julien* alla droit à CP., où il fit son entrée le 11 décembre 361, et fut proclamé empereur de nouveau. L'an 363, *Julien* faisant la guerre aux Perses, reçut, en les poursuivant, un coup de dard qui lui perça le côté jusqu'au foie. Il mourut de cette blessure un peu avant le milieu de la nuit du 26 au 27 juin de l'an 363, dans la 32e. année de son âge, après avoir régné 7 ans et demi depuis qu'il avoit été fait César, environ 3 ans depuis qu'il avoit pris le titre d'Auguste, et seulement 20 mois, non achevés, depuis la mort de *Constance*. *Julia Helena*, fille de *Constantin* et de *Fauste*, qu'il avoit épousée en 355, mourut l'an 360 sans enfans.

JOVIEN.

FLAVIUS CLAUD. JOVIANUS, né l'an 331, fut élu empereur après la mort de *Julien*, le 27 juin 363, par l'armée qui étoit en Perse. Il n'accepta l'empire qu'à condition que tous les soldats embrasseroient la religion chrétienne ; ce qui lui a fait donner le titre de *Confesseur* par *Rufin*, titre qu'il avoit déjà mérité par d'autres actions, sous *Julien*. Après avoir fait avec les Perses une paix de 30 ans, telle que l'extrême nécessité où il se trouva l'obligeoit de la faire, il revint avec les débris de l'armée, travailla à réparer les maux de l'Etat, rendit la paix à l'église, et rappela *S. Athanase*, avec les autres évêques exilés. La durée de ce règne heureux fut courte. Dieu se contenta de montrer ce prince aux hommes comme un éclair, pour leur faire voir quel bien il pouvoit leur donner, mais en même temps qu'ils en étoient indignes. On trouva *Jovien* mort dans son lit, la nuit du 16 au 17 février 364, après un règne de 7 mois et 20 jours. *Carito*, sa femme, fille

du général *Lucillien*, mourut en venant au-devant de lui. Il en eut un fils, *Varronien*, dont on ne sait pas quel a été le sort.

VALENS.

364. VALENS, né vers l'an 328, fait Auguste par *Valentinien*, son frère, le 28 mars 364, eut au mois de juillet suivant l'Orient en partage. L'an 366, il battit, le 27 mai, *Procope*, qui s'étoit révolté, et lui fit trancher la tête. L'an 367, vers le printems, pour se préparer à la guerre contre les *Goths*, il reçoit le baptême de la main d'*Eudoxe*, chef des *Ariens*. L'an 370, au mois de janvier, après avoir accordé la paix aux *Goths*, il marche en Orient contre les *Perses*. Les catholiques de CP. lui députèrent 80 ecclésiastiques, pour redemander *Evagre* leur évêque, qu'il avoit exilé. *Valens*, pour réponse, fait noyer ces députés. En passant à Césarée, il veut obliger *S. Basile* de communiquer avec les *Ariens*. Le Saint résiste, et laisse l'empereur dans l'admiration de sa fermeté. L'an 376, *Valens* permet aux *Goths*, chassés de leur pays par les *Huns*, d'habiter la Thrace. *Ulphilas*, leur évêque, en avoit

fait la demande; et pour l'obtenir, il avoit embrassé l'Arianisme. Dieu, par un juste jugement, se servit de ces mêmes *Goths*, pour punir l'impiété et les cruautés de *Valens*. Bientôt ils ravagèrent le pays qu'on leur avoit donné pour retraite. *Valens* étant venu pour les réprimer, perdit, le 9 août 378, la célèbre bataille d'Andrinople. Blessé et porté dans une cabane, il y fut brûlé vif par les barbares le même jour, à l'âge de 50 ans, après avoir régné 15 ans 4 mois et quelques jours. Il laissa d'*Albia Dominica*, sa femme, deux filles, *Carause* et *Anastasie*.

THÉODOSE LE GRAND.

379. THÉODOSE, à qui ses grands exploits, et encore plus sa haute piété, son zèle pour la foi, son amour pour l'église, ont mérité le surnom de GRAND, étoit fils de Théodose, le plus habile général de son temps, qui, après avoir conservé l'Afrique, et étouffé la rebellion de *Firme*, succomba à l'envie des courtisans et fut exécuté à Carthage, l'an 373. *Théodose*, son fils, naquit en *Espagne*, vers l'an 346, et y fut élevé. Il suivit son père à la

guerre, et lorsqu'il l'eut perdu, il retourna dans sa patrie. Après la mort de *Valens*, *Gratien* rappela d'Espagne Théodose, le choisit pour collègue le 19 janvier 379, et lui donna l'empire d'Orient en partage. En 388, *Théodose* défit le tyran *Maxime*, lui fit trancher la tête, et rétablit *Valentinien II*. L'année 390 est célèbre par la vengeance cruelle que *Théodose*, à la sollicitation de ses ministres, exerça sur la ville de *Thessalonique*; elle l'est plus encore par la manière édifiante dont il expia son crime, et par la fermeté de *S. Ambroise*, qui le sépara de la communion des fidèles, et l'y rétablit le jour de Noël, après 8 mois de pénitence. L'an 394, *Théodose* remporta sur le tyran *Eugène*, le 6 septembre, une victoire, qui le rendit maître de l'Occident. L'an 395, ce prince, couvert de gloire, plein de bonnes œuvres, mourut saintement à *Milan*, le 17 janvier, à l'âge de 50 ans, après 16 ans moins 2 jours de règne. Il est le dernier empereur qui ait possédé l'Empire Romain en entier. En mourant il le partagea entre ses deux fils. *Théodose* avoit épousé, 1°. *Ælia Flaccilla*, morte en odeur de sainteté, le 14 septembre 388, après lui avoir donné *Arcade* et *Honorius*; 2°. *Galla*,

fille de Valentinien I, dont il eut *Placidie*, femme d'*Ataulphe*, roi des Visigoths, puis de *Constance III*, collègue d'*Honorius*.

ARCADE.

395. ARCADE, né en Espagne vers l'an 377, de Théodose et de *Flaccilla*, fait Auguste le 16 ou le 19 janvier 383, succéda, le 17 janvier 395, à son père, et eut l'Orient en partage. Il mourut le 1er. mai 408, âgé de 31 ans, après avoir régné 12 ans avec son père, et 13 ans trois mois 14 jours depuis la mort de *Théodose*. Deux hommes, également méchans, s'emparèrent successivement des affaires au commencement de son règne; *Rufin*, qui, dans le dessein de parvenir au trône, introduisit les Huns en Asie (trahison qu'il paya de sa tête le 27 novembre 395), et l'eunuque Eutrope, qui eut le même sort en 399. *Gainas*, général des Goths au service de l'empire, voulut ensuite y donner la loi. Battu par *Fravita*, et obligé de fuir au delà du Danube, il y fut mis à mort par ordre d'*Uldin*, roi des Huns. L'impératrice *Ælia Eudocia*, femme d'*Arcade*, gouverna à son

tour l'esprit de son foible époux. Ce fut elle qui excita contre *S. Chrysostome*, une persécution violente, dont elle ne vit pas la fin, étant morte le 6 octobre 404. Elle laissa un fils, *Théodose*, et quatre filles, *Flaccille*, *Pulquerie*, *Arcadie* et *Marine*.

THÉODOSE LE JEUNE.

408. THÉODOSE, fils d'*Arcade* et d'*Eudocie*, né au mois de janvier ou d'avril 401, déclaré Auguste dès le 11 janvier 402, succéda, le premier mai 408, à son père, et mourut à CP. d'une chute de cheval le 28 juillet 450, dans la 50e. année de son âge, après avoir régné 42 ans et près de 3 mois depuis la mort de son père, et un peu plus de 48 ans depuis qu'il eut reçu le titre d'Auguste. *Théodose* avoit tout ce qu'il faut pour devenir saint dans une vie privée; mais il manquoit de plusieurs qualités essentielles pour le gouvernement. *Pulquerie*, sa sœur, quoique âgée seulement de 2 ans plus que *Thédose*, lui fut d'un grand secours, et lui servit comme de tutrice. L'an 421, il porta la guerre chez les Perses, à cause de la per-

sécution qu'ils faisoient aux chrétiens. L'an 438, il publia, par une loi du 15 janvier, son code, qui est un recueil de toutes celles que les empereurs légitimes avoient faites. Les premières années du règne de *Théodose* avoient été fort tranquilles; mais les edrnières années furent troublées par les inondations des barbares. *Attila*, roi des Huns, le contraignit, en 449, de faire une paix honteuse avec lui. *Théodose* avoit épousé, le 7 juin 421, *Ælia Eudoxia*, nommée d'abord *Athénaïs*, fille du sophiste *Léonce*, morte à Jérusalem, le 20 octobre 460. *Eudoxia*, femme de *Valentinien* III, fut le seul fruit de ce mariage.

MARCIEN.

450. MARCIEN, né d'une famille médiocre en Thrace, l'an 391, fut élevé à l'empire après la mort de *Théodose*, suivant les désirs et par les instances de *Pulquerie*. Cette pieuse princesse, qui, par sa qualité d'*Auguste*, se trouvoit en possession de l'empire, avoit besoin d'un époux qui eut assez de capacité pour gouverner l'Etat, et assez

de vertu pour lui conserver le trésor de sa virginité, qu'elle avoit consacrée à J.-C. Elle trouva l'une et l'autre dans *Marcien*, et l'épousa. *Marcien* fut proclamé *Auguste*, le 24 ou le 25 août. 450 Ce prince fut également utile à la religion et à l'Etat. Il sauva l'empire de sa ruine, et rendit la paix à l'église. Son règne ne fut que de 6 ans 5 mois et quelques jours, *Marcien* étant mort dans les derniers jours de janvier de l'an 457, âgé de 66 ans.

LÉON I.

457. LÉON I, de Thrace, fut élevé à l'empire après la mort de *Marcien*, par le crédit du patrice *Aspar* et d'*Ardabure*, son fils, proclamé empereur par l'armée le 7 février 457, et couronné par le Patriarche *Anatole*. C'est le premier souverain qui se trouve dans l'histoire avoir reçu la couronne des mains d'un évêque. *Léon* fut zélé pour la foi catholique, et la maintint contre les *Eutichiens*. Il consacra les prémices de son autorité par une ordonnance qu'il publia pour confirmer le concile de Calcédoine. L'an 461, il fit la paix avec *Wélamir*, général des Goths,

qui envoya en otage à CP. le jeune *Théodoric*, son neveu (c'est celui qui, dans la suite, devint roi d'Italie). L'an 468, par une loi du 31 juillet, il exclut des charges quiconque n'aura pas embrassé la religion catholique. La même année, une flotte qu'il avoit envoyée contre les Vandales d'Afrique, est prise en partie, ou brûlée, par la trahison de *Basilisque*, son beau-frère, qui la commandoit. L'an 471, *Léon* fait mourir *Aspar*, et *Ardabure* son fils, qui avoient formé plusieurs entreprises contre lui. L'an 474, *Léon* meurt au mois de janvier, après un règne d'environ 17 ans. Il avoit épousé *Vérine*, dont il laissa deux filles, *Ariadne*, mariée à *Zénon*, et *Léontia*, femme de *Marcien*, fils de l'empereur *Anthémius*.

LÉON II, dit le Jeune; ZÉNON et BASILISQUE.

473. LÉON II, dit le Jeune, fils de *Zénon* et d'*Ariadne*, fille de *Léon* I, né vers l'an 459, fut déclaré César, et peut-être même Auguste par son aïeul, sur la fin de 473. Mais

à raison de son bas âge, *Zénon*, son père, fut établi, après la mort de *Léon* I, pour gouverner en son nom. *Zénon* ne se contenta pas du titre de régent ; il prit la pourpre, et se fit déclarer empereur au mois de février 474. Le jeune *Léon* étant mort au mois de novembre suivant, après un règne de dix mois, *Zénon* demeura seul maître de l'empire. Sa vie déréglée le rendit si odieux, que *Vérine*, sa belle-mère, et *Basilisque*, frère de *Vérine*, travaillèrent à le détrôner. *Zénon*, suivant *Pagi*, fut chassé au mois de janvier 476, par *Basilisque*, qui, s'étant emparé du trône, en fut renversé lui-même au mois d'août 477, par celui qu'il avoit supplanté. Mais ces dates sont fort suspectes à *Muratori*, qui leur oppose trois lois publiées par *Zénon* l'an 476 : la première le 1 janvier, la seconde le 20 février, la troisième le 15 décembre ; ce qui lui donne lieu de croire que la chute et le rétablissement de *Zénon* appartiennent l'un et l'autre à l'an 475. Quoi qu'il en soit, *Zénon* ayant fait arrêter *Basilisque*, l'envoya prisonnier, avec sa femme et ses enfans, dans une tour, où ils moururent de faim. L'an 479, nouvelle conjuration formée par *Marcien*, beau-frère de *Zénon*, pour le dépouil-

ler de l'empire. *Marcien* assiège l'empereur dans le palais ; mais abandonné presque aussitôt de ses soldats, par les insinuations du patrice *Illus*, il est pris et relégué au château de Papyre, où on l'obligea de se faire prêtre. L'an 482, *Zénon* publie son *Hénotique*, ou édit, pour réunir les catholiques et les euthychiens : loi qui augmenta les troubles, loin de les appaiser. L'an 484, *Vérine*, que *Zénon* avoit exilée, fait proclamer empereur le patrice *Léonce* à Tarse en Cilicie, et meurt la même année. L'an 488, *Léonce* et le patrice *Illus*, bloqués depuis 3 ans dans le château de Papyre par le général *Jean le Scythe*, sont forcés de se rendre. Ils payent leur révolte de leurs têtes, qui sont envoyées à CP. L'an 491, *Zénon* meurt le 9 avril, âgé de 65 ans, après un règne de 17 ans et environ 3 mois, à compter du mois de février 474.

ANASTASE I.

491. ANASTASE DICORE, natif de Duras en Illyrie, successeur de *Zénon*, fut couronné le 11 avril 491, à l'âge de 60 ans. Son élévation à l'empire fut l'ouvrage d'*Ariadne*,

veuve de *Zénon*, qu'il épousa. *Anastase* parvint à cette dignité pour être l'instrument de la justice divine. Les Euthychiens l'avoient séduit, et il ne cessa de les favoriser. Fourbe, cruel et lâche, il dupa le peuple par son hypocrisie, persécuta les bons évêques par un faux zèle, fomenta les séditions par politique, et ne triompha de ses ennemis que par l'habileté de ses généraux. *Anastase* avoit néanmoins quelques bonnes qualités naturelles, et il fit des actions qui lui attirèrent de grandes louanges, comme la suppression des spectacles publics, des combats des hommes contre les bêtes, de l'impôt nommé Chrysargire, qui se levoit tous les 5 ans sur tous les marchands. Ce prince mourut la nuit du 8 au 9 juillet 518, âgé de 88 ans, après un règne de 27 ans 3 mois moins quelques jours. Sa mort rendit la paix à l'église. *Ariadne*, sa femme, l'avoit précédé de 3 ans au tombeau.

JUSTIN.

518. JUSTIN, né l'an 450 à Bédériane en Thrace, fut reconnu empereur le 10 juillet 518. Il étoit de basse naissance. De simple

soldat, il parvint à la charge de capitaine des gardes du palais, et enfin à l'empire même. L'ignorance de *Justin* alloit jusqu'à ne pas savoir lire ; mais il étoit bon catholique. Dès qu'il fut placé sur le trône, il travailla à faire cesser le schisme, et à rétablir l'union entre l'église de Rome et celle de CP. *Cavadès*, roi des Perses, ayant rompu, l'an 526, la paix qui subsistoit entre les deux empereurs, *Justin* envoya contre lui le célèbre *Bélisaire*, qui pénétra dans le cœur de la Perse. *Justin* ne vit pas la fin de cette guerre : il mourut le premier août 527, âgé de 77 ans, après un règne de 9 ans et 21 jours, sans laisser d'enfans d'*Ælia Euphemia*, sa femme.

JUSTINIEN I.

527. JUSTINIEN, neveu de *Justin* par sa mère, né le 11 mai 483 à Taurésium élevé par Théophile, qui en fit un homme savant, fut déclaré Auguste par son oncle, et couronné avec *Théodora*, sa femme, le premier avril 527. Il succéda le premier août suivant à *Justin*. Dans les commencemens de son règne, *Justinien* signala son zèle pour

la foi, par des lois très-sévères contre les hérétiques. Il fit continuer la guerre contre les Perses, sur lesquels *Bélisaire*, son général, remporta trois victoires célèbres, dans les années 528, 542 et 543. Le même général détruisit, l'an 534, le royaume des Vandales en Afrique, et envoya leur dernier roi *Gélimer*, déposer les ornemens royaux aux pieds de *Justinien*. L'an 553, *Narsès*, autre général de *Justinien*, acheva d'éteindre la domination des Goths en Italie. Ces conquêtes rendirent à l'Empire Romain une grande partie de sa première étendue. *Justinien* s'est rendu fameux parmi les jurisconsultes, par le code qui porte son nom, publié d'abord en 529, ensuite en 533 et en 534. Cette dernière édition est celle que nous avons aujourd'hui. Le code fut suivi du Digeste et des Institutes. *Trébonien*, fameux jurisconsulte, mais homme pervers, fut le principal rédacteur de ces compilations. *Justinien* ne se borna pas à policer l'empire par de bonnes lois; il l'embellit, et surtout CP., par de superbes édifices, et le fortifia par un grand nombre de citadelles qu'il fit élever sur les frontières. La curiosité de ce prince, et la démangeaison qu'il avoit de décider sur les mamatières de religion, le firent tomber dans

l'erreur sur la fin de ses jours. Il adopta celle des incorruptibles, qui croyoient que le corps de J.-C., avant sa résurrection, n'avoit été sujet ni à la corruption, ni aux besoins naturels. Il voulut même la faire passer en dogme, et publia, dans les premiers jours de 565, un édit à ce sujet. *Justinien* mourut le 14 novembre de la même année, à l'âge de 84 ans, après un règne de 38 ans 7 mois et demi. *Théodora*, sa femme, princesse ambitieuse et déréglée, étoit morte le 11 juin précédent.

JUSTIN II, dit le Jeune.

565. JUSTIN, le Jeune, *Curopalate*, ou grand maître du palais, fils de *Dulcissime* et de *Vigilantia*, sœur de *Justinien*, fut couronné empereur par le patriarche *Jean*, le 14 novembre 565. Au commencement de son règne, il donna des marques éclatantes de modération et de générosité; mais la suite fit voir que ces vertus n'étoient point dans son caractère. Vers l'an 566, il fit assassiner, par jalousie, *Justin*, son cousin, qui avoit rendu de grands services à l'Etat. L'an 574, étant

tombé en frénésie, il créa César, au mois de décembre, Tibère, son gendre, et se déchargea sur lui d'une partie du gouvernement. L'an 578, *Justin* mourut le 5 octobre, après un règne de 12 ans 10 mois et 22 jours. Il avoit épousé en secondes noces *Sophie*, nièce de l'impératrice *Théodora*, dont il laissa une fille, nommée *Arabie*, qui épousa *Badicaire*, grand maître du palais. *Justin* avoit eu de son premier mariage *Anastasie*, femme de *Tibère*.

TIBÈRE II, surnommé CONSTANTIN.

578. TIBÈRE II, né en Thrace, fait César au mois de décembre 574, à la sollicitation de l'impératrice *Sophie*, fut couronné empereur le 26 septembre 578, par *Justin*, 10 jours avant qu'il mourût. *Tibère* prit alors le surnom de *Constantin*. Le règne de ce prince fut glorieux par les victoires qu'il remporta sur les Perses, par le soin qu'il prit de procurer un état tranquille et heureux à ses sujets, et par la protection qu'il accorda à l'église. *Tibère* mourut le 14 août 582, ayant régné 4 ans moins

2 mois depuis la mort de *Justin*. D'*Anastasie*, son épouse, fille de *Justin*, il laissa *Constantine*, mariée à son successeur, et *Carito*, femme d'un seigneur, nommé *Germain*.

MAURICE.

582. MAURICE, né l'an 539 à Arabisse, en Cappadoce, fut déclaré César le 5 août 582 par *Tibère*, qui le fit couronner empereur le 13 du même mois. Son élévation fut le prix des services qu'il avoit rendus à l'empire, surtout dans la guerre contre les Perses. Parmi de grandes vertus, *Maurice* eut un grand défaut; ce fut l'avarice : elle fut cause de sa perte, après l'avoir été de la mort d'un grand nombre de prisonniers que le Khan des Abares fit égorger, sur le refus que fit *Maurice* de payer leur rançon, qui n'étoit que de quatre oboles par tête. *Maurice* reconnut sa faute, et pria Dieu de le punir plutôt en cette vie qu'en l'autre. Il fut exaucé. *Phocas*, exarque des centurions, s'étant fait proclamer empereur par les troupes, vint à CP. au mois de novembre 602. *Maurice* fut arrêté avec sa femme et ses enfans. Après avoir vu le mas-

sacre de cinq de ses fils, pendant lequel il répétoit souvent ces paroles de David : *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable*, il fut égorgé lui-même le 27 novembre 602. *Constantine*, sa femme, fille de *Tibère*, fut assassinée l'an 605, avec ses trois filles, par ordre de *Phocas*.

PHOCAS.

602. PHOCAS, né à Calcédoine, couronné empereur par le patriarche *Cyriaque*, le 23 novembre 602, perdit l'empire et la vie le 5 octobre 610, après 8 ans moins un mois et quelques jours de règne. Attaqué au dehors par les Perses qui ravageoient l'Orient, et au dedans par les conjurations qui se formoient contre lui, il fut accablé par celle d'*Héraclius*, gouverneur d'Afrique. Celui-ci pressé par le sénat irrité des cruautés et des débauches de *Phocas*, envoya son fils *Héraclius* à CP. avec une flotte, et y arriva lui-même le 4 octobre 610. Le lendemain *Phocas* fut tiré de l'église et amené à *Héraclius*, qui lui fit couper la main droite, puis la tête ; son corps fut ensuite traîné par les rues et brûlé dans le marché

marché aux bœufs. De *Léontia*, son épouse, il laissa une fille nommée *Domnentia*, mariée au patrice *Crispus*.

HÉRACLIUS.

610. HÉRACLIUS, fils d'*Héraclius*, gouverneur d'Afrique, né vers l'an 575, fut couronné empereur par le patriarche *Sergius*, le 5 octobre 610. Sous son règne, les Perses firent de grands ravages dans l'empire. L'an 622, après avoir inutilement demandé la paix à *Chosroès*, *Héraclius* marcha contre lui, et le défit en Arménie. Il continua ses progrès dans les cinq campagnes suivantes, et couronna la dernière vers la fin de 627, par le gain d'une grande bataille qui dura 11 heures. Dans cette action, où les Perses furent taillés en pièces, les Romains ne perdirent que 60 hommes. *Héraclius* triomphant conclut l'année suivante une paix glorieuse avec *Siroès*, fils et successeur de *Chosroès*, qui rendit tous les chrétiens captifs, avec le bois de la vraie croix, que son père avoit enlevé de Jérusalem l'an 614. (V. *Chosroès* II et *Siroès*.) *Héraclius*, après de si beaux exploits, tomba dans une fausse sécurité, qui lui persuada qu'il n'avoit plus d'ennemis à redouter. Mais les Mu-

sulmans ne tardèrent pas à le détromper. Malgré les efforts qu'il fit pour leur résister, il ne put les empêcher de se rendre maîtres de la Syrie, de la Palestine et de l'Egypte. (*V.* les califes *Aboubecr* et *Omar.*) *Héraclius* ne survécut pas long-temps à ces pertes; il mourut d'hydropisie le 11 février 641, après un règne de 30 ans, 4 mois et 6 jours. Il avoit eu le malheur, dès l'an 629, de se laisser séduire par *Athanase*, patriarche jacobite de Syrie, qui l'engagea dans l'erreur des Monothélites; erreur qu'il appuya, l'an 639, du fameux édit nommé *Ecthèse*, ou Exposition, qui causa tant de troubles dans l'Eglise et dans l'Etat. De *Flavia Eudoxia*, sa première femme, décédée le 14 août 612, il eut *Héraclius-Constantin*, son successeur, et *Epiphanie*, mariée au patrice *Nicétas*. *Martine*, sa seconde femme, lui donna 10 enfans, dont les principaux sont *Héracléonas* et *Tibère*.

HÉRACLIUS-CONSTANTIN.

641. HÉRACLIUS-CONSTANTIN, né le 3 mai 612, d'*Héraclius et* d'*Eudoxie*, associé à l'empire, le 22 janvier 613, fut couronné seul empereur après la mort de son père. Il ne lui survécut que 103 jours, étant mort le 25 mai 641 : il eut de *Grégoria*, sa femme, *Constant* II, depuis empereur, et *Théodose*.

HÉRACLÉONAS.

641. HÉRACLÉONAS, fils d'*Héraclius* et de *Martine*, né l'an 626, succéda, le 25 mai 641, à son frère aîné, sous la conduite de sa mère. Au mois de septembre suivant, on le contraignit d'associer à l'empire *Tibère*, fils d'*Héraclius*, et *Constant*, fils d'*Héraclius-Constantin*. Mais peu de temps après, le sénat mécontent de *Martine* et d'*Héracléonas*, fit couper la langue à la mère et le nez au fils, puis les envoya en exil, où ils moururent.

CONSTANT II.

641. CONSTANT II, fils d'*Héraclius-Constantin* et de *Grégoria*, né le 7 novembre 630, reconnu empereur avant l'exil d'*Héracléonas*, lui succéda au mois d'octobre 641. Les Monothélites l'ayant séduit, *Paul*, patriarche de CP., l'engagea, l'an 648, à publier l'édit nommé *Type*, ou formulaire pour imposer silence aux deux partis. Cette loi produisit des grands maux dans l'Eglise. *Constant* s'étant rendu odieux à CP. par la persécution qu'il fit aux catholiques, quitta cetre ville en 661, y

laissant sa femme avec ses 3 fils, *Constantin*, *Tibère* et *Héraclius*, arriva le 5 juillet 663 à Rome, en sortit le 17 du même mois, après en avoir enlevé ce qu'il y avoit de plus précieux, et se retira à Syracuse, où il fut tué sur la fin de septembre 668, dans la 27e. année de son règne. Les historiens ne lui donnent aucune vertu, et lui attribuent presque tous les vices de *Néron*. Il fit assassiner par jalousie, l'an 659, *Théodose*, son frère. Il se laissa enlever par les Musulmans, sans oser se mettre à la tête de ses armées, les îles de *Chypre* et de *Rhodes*, avec la plus grande partie de l'Afrique. (*V.* le calife *Othman.*) Il relégua le pape *S. Martin* dans la Chersonèse, après l'avoir accablé d'outrages à CP. Il envahit les biens des plus riches citoyens, dépouilla les villes et les églises, et fit mourir ses principaux officiers dans les tourmens.

CONSTANTIN III, dit POGONAT.

668. CONSTANTIN, surnommé *Pogonat*, ou le Barbu, fils de *Constant*, avoit été fait Auguste au mois d'avril 654. Ayant appris à CP. la mort de son père, il passa en Sicile avec une flotte, prit *Mizizi*, qu'on avoit revêtu de la pourpre

malgré lui, et retourna à CP. où il fut reconnu empereur avec ses deux frères *Tibère* et *Héraclius.* L'an 672, les Musulmans vinrent assiéger par mer CP. qu'ils tinrent bloquée l'espace de 5 mois. Obligés de se retirer, ils revinrent 7 ans de suite devant cette ville. Ce fut durant ces guerres, que *Callinique* inventa le feu grégeois, avec lequel il brûloit les vaisseaux des infidèles. Constantin servit utilement la religion. Ayant fait en 678 une paix de 30 ans avec le calife *Moavias*, il travailla à rétablir celle de l'Eglise, divisée depuis le règne d'*Héraclius.* Ce fut par ses soins que se tint, en 681, le sixième Concile général auquel il assista. Ce prince dégénéra sur la fin de son règne. Devenu soupçonneux et cruel, il fit couper le nez à ses deux frères, dans la crainte d'en être supplanté. *Constantin* mourut au mois de septembre 685, après avoir régné 17 ans et environ 2 mois. Il laissa d'*Anastasie*, sa femme, *Justinien* qui suit.

JUSTINIEN II, dit RHINOTMÈTE.

685. JUSTINIEN II, fils de *Constantin Pogonat* et d'*Anastasie*, né l'an 670, fait Auguste en 861, succéda, l'an 685, à son père. L'année sui-

vante, il conclut une paix désavantageuse avec le calife *Abdolmalek*, par l'engagement qu'il prit de s'opposer aux Mardaïtes, ou Maronites, qui servoient de barrière à l'empire. L'an 688, il fit une guerre heureuse contre les Esclavons, et les obligea de lui fournir 30 mille hommes qu'il incorpora dans ses troupes. L'an 695, vers le mois de septembre, il ordonne à *Etienne*, gouverneur de CP., de faire de nuit un massacre général du peuple, en commençant par le patriarche; mais cette même nuit il fut détrôné par le patrice *Léonce*. Le peuple vouloit qu'on lui ôtât la vie; mais *Léonce* se contenta de lui faire couper le nez, et l'envoya en exil dans la Chersonèse.

LÉONCE.

695. LÉONCE fut déclaré empereur aussitôt qu'il eut dépouillé *Justinien*. Il avoit fait la guerre en Orient avec beaucoup de succès, et venoit d'être fait gouverneur de la Grèce, avec ordre de partir le même jour. *Léonce* envoya en Afrique le patrice *Jean*, grand capitaine, qui reprit Carthage sur les Musulmans, l'an 697; mais ceux-ci l'année suivante y rentrèrent. Ainsi fut éteinte la domination des Romains en Afrique, dont ils avoient

été maîtres depuis l'an 608 de Rome, époque de la prise de Carthage par Scipion. L'armée romaine, après cette perte, n'osant revenir vers *Léonce*, proclama empereur *Absimare*, qu'on surnomma Tibère. Il vint à CP., prit *Léonce*, lui fit couper le nez et le relégua dans le monastère de S. Dalmace, après 3 ans de règne.

ABSIMARE-TIBÈRE.

698. ABSIMARE, fait empereur, l'an 698, par la flotte qui revenoit d'Afrique, après la funeste expédition contre les Musulmans, régna 7 ans, jusqu'à la fin de 705, qu'il fut chassé par *Justinien* II.

JUSTINIEN II, *rétabli.*

705. JUSTINIEN II remonta sur le trône par le secours de *Terbélis*, roi des Bulgares, vers la fin de 705. Il fit mourir *Absimare* et *Léonce*, régna 6 ans depuis son rétablissement, et fut tué par ordre de *Filépique* au mois de décembre 711. Ce prince cruel, avare et débauché, laissa de *Theodora*, sa seconde femme, un fils

nommé *Tibère*, qu'il fit Auguste en 706, et que *Filépique* fit mourir quelques jours après son père.

FILÉPIQUE, *dit communément* PHILIPPIQUE.

711. FILÉPIQUE, nommé par les modernes *Philippique*, et surnommé *Bardane*, arménien de naissance, fut proclamé empereur vers la mi-décembre 711 par les troupes que *Justinien* avoit envoyées pour faire main-basse sur tous les habitans de Chersone, où *Filépique* étoit en exil. Ce prince étoit attaché au monothélisme ; ce qui fut cause que les Romains ne voulurent point le reconnoître, ni recevoir la monnoie frappée à son coin. L'an 713 il fut déposé, et eut les yeux crevés le 3 juin, après un règne de 18 mois et quelques jours.

ANASTASE II, OU ARTÉMIUS.

713. ANSATASE II, nommé auparavant *Artémius*, fut proclamé empereur à CP., le 4 juin 713, le lendemain de la déposition de *Filépique*,

dont il étoit secrétaire. Son premier soin fut de rétablir la paix dans l'Eglise. L'an 715, ayant appris que le calife *Soliman* se préparoit à l'attaquer, il arma une flottte pour le prévenir. Mais les troupes s'étant mutinées à Rhodes, tuèrent le diacre *Jean*, leur chef, forcèrent *Théodose*, receveur des impôts à Adramite en Natolie, à se mettre à leur tête, et le proclamèrent empereur. *Anastase* ne pouvant lui résister, prit l'habit monastique, et fut confiné à Thessalonique, vers le mois de février 716, après 2 ans 7 mois et 12 jours de règne. L'an 719, ce prince, las de la solitude, implora le secours des Bulgares pour remonter sur le trône. Ils l'amenèrent jusqu'aux portes de CP.; mais apprenant qu'il n'étoit pas agréable aux Grecs, ils le livrèrent à *Léon l'Isaurien*, pour lors empereur, qui lui fit trancher la tête la même année.

THÉODOSE III.

716. THÉODOSE III fut proclamé empereur au mois de janvier, ou de février 716. Léon, général des troupes orientales, refusa de le reconnoître. *Thédose* se sentant trop foible contre ce rival, lui céda l'empire, vers le mois de mars 717,

après un règne d'environ 14 mois. Il fut ordonné clerc avec son fils, et passa le reste de ses jours en paix.

LÉON III, dit l'ISAURIEN.

717. LÉON III, fils d'un cordonnier de Séleucie en Isaurie, fut reconnu empereur le 25 mars 717. Deux concurrens, *Basile* et *Côme*, lui disputèrent l'empire, et furent mis à mort, l'un en Sicile, et l'autre dans les Cyclades. Durant les 9 premières années de son règne, *Léon* se fit estimer par son courage, par son habileté dans l'art de la guerre et par sa capacité pour le gouvernement; mais toutes ces qualités commencèrent à disparoître, lorsqu'il eut embrassé l'hérésie naissante des Iconoclastes. Le fanatisme le rendit imprudent, fourbe et cruel. L'an 726, il donna deux édits pour supprimer les saintes images. Le pape *Grégoire* II essaya en vain de le ramener par deux excellentes lettres. Elles ne rendirent *Léon* que plus obstiné dans son erreur. Il entra en furie contre le pape, et fit diverses tentatives pour le faire périr. Mais les Lombards et les Romains veillèrent si bien à la conservation de *Grégoire*, qu'il éluda toujours les embûches de Léon. En

730, ce prince chassa du siége de CP. le patriarche *S. Germain*, et mit à sa place *Anastase*, qui donna tout pouvoir à la Cour sur l'Eglise. Alors *Léon* employa les voies de la violence pour faire exécuter ses édits contre les images; il persécuta principalement les gens d'étude, qui lui étoient les plus contraires; abolit les écoles des saintes Lettres, et fit brûler la bibliothèque de CP. avec ceux qui la gardoient. *Léon* mourut le 18 juin 741, après avoir régné 24 ans 2 mois et 25 jours. Il eut de *Marie*, sa femme, *Constantin*, qui suit, et *Anne*, épouse d'*Artabasde*.

CONSTANTIN IV, dit COPRONYME.

741. CONSTANTIN IV, fils de *Léon* et de *Marie*, fut surnommé *Copronyme*, parce qu'il avoit souillé les fonts sacrés à son baptême, qu'il reçut le 25 octobre 719. Fait Auguste le 31 mars 720, il succéda, le 18 juin 741, à son père. Il marcha presque aussitôt contre les Musulmans, qui faisoient des courses en Asie. Pendant son absence, *Artabasde*, son beau-frère, se fait proclamer empereur à CP., où l'on fit accroire au peuple que *Constantin* étoit mort en Phrygie. *Constantin* étant rentré à CP. le 2 novembre 743, se saisit d'*Ar-*

tabasde et de ses deux fils, *Nicéphore* et *Nicétas*, leur fit crever les yeux et les envoya en exil. L'an 752, il commença une nouvelle persécution contre les défenseurs des saintes images, surtout contre les moines, qu'il détestoit à cause de leur zèle pour la vérité. Il leur fit souffrir divers tourmens; et lorsqu'il fit mettre l'abbé *S. Etienne* en prison, ce saint homme y trouva 342 moines de divers pays, dont les uns avoient les mains coupées, d'autres le nez mutilé, d'autres les yeux crevés, pour avoir refusé de souscrire aux édits contre les saintes images. Cette prison devint un monastère, où l'office se faisoit régulièrement. *Constantin*, après avoir exercé tant de cruautés, mourut le premier septembre 775. Il avoit régné 34 ans 2 mois et 28 jours depuis la mort de son père. Ce prince eut différentes guerres contre les Bulgares, avec des succès variés. Il avoit épousé, 1°. l'an 732, *Irène*, qui lui donna *Léon*, son successeur; 2°. *Marie*, 3°. *Eudoxie*, dont il eut 4 fils, mis à mort sous le règne d'*Irène*, femme de *Léon* IV.

LÉON IV, surnommé CHAZARE.

775. LÉON IV, fils de *Constantin* et d'*Irène*, né le 25 janvier 750, associé à l'empire le 6 janvier 751, succéda le 14 septembre 775 à son père.

Il régna cinq ans seul, et mourut le 8 septembre 780. Léon dissimula dans les commencemens son aversion pour les images; mais il la fit ensuite éclater, et persécuta les Catholiques, à l'exemple de son père et de son aïeul. Il avoit épousé la fameuse *Irène*, dont il eut *Constantin* qui suit.

CONSTANTIN V, et IRÈNE, sa mère.

780. CONSTANTIN V, fils de *Léon* et d'*Irène*, né le 14 janvier 771, associé à l'empire le 14 avril 776, succéda le 8 septembre 780 à son père. Sa mère, à raison de son bas âge, prit le gouvernement de l'empire, et voulut le retenir lorsque ce prince fut devenu majeur. L'an 790, délivré de la prison où elle l'avoit fait mettre, *Constantin* la relégua elle-même dans un château; mais deux ans après, séduit par ses caresses, il la rappelle. Cette mère vindicative et dénaturée, cherche à perdre son fils. Dans ce dessein barbare, elle lui conseilla, l'an 796, de répudier *Marie*, sa femme, pour épouser *Théodote*, l'une des suivantes de la jeune impératrice. Ce mariage souleva, comme *Irène* l'avoit prévu, tout le clergé contre lui. *Irène* se range du côté des mécontens, gagne les principaux officiers, et fait mettre son fils dans une pri-

son, où par ses ordres on lui creva les yeux avec tant de violence, qu'il en mourut le 19 août 797, dans la 17e. année de son règne. Il laissa de *Marie* une fille, nommée *Euphrosyne*, qui épousa *Michel le Bègue: Irène* régna seule encore 5 ans, jusqu'au 31 octobre 802. Elle mourut le 9 août 803, dans l'île de Lesbos, où l'empereur Nicéphore l'avoit exilée. Le plus grand mérite de cette princesse est d'avoir été zélée pour la religion catholique. Ce fut elle qui procura la tenue du septième concile général.

NICÉPHORE.

802. NICÉPHORE, patrice et grand-trésorier, s'étant fait proclamer empereur le 31 octobre 802, après avoir fait arrêter l'impératrice *Irène*, fut couronné le lendemain. Il étoit manichéen et iconoclaste. Ses mœurs, aussi corrompues que sa doctrine, le firent bientôt détester de ses sujets. L'an 803, le patrice *Bardane*, surnommé *le Turc*, se vit contraint par ses troupes d'accepter l'empire. Mais ayant horreur de faire verser le sang des chrétiens pour sa cause, il abdiqua presqu'aussitôt de lui-même, et prit l'habit monastique. Cette sauve-garde ne le garantit pas du ressenti-

ment de *Nicéphore*, qui lui fit crever les yeux, contre le serment qu'il lui avoit fait. L'an 804, *Nicéphore* est battu en Phrygie par les Musulmans, qui lui imposent un tribut, et l'obligent à démolir ses forteresses. L'an 811, il marche contre les Bulgares, qui, depuis 4 ans, ravageoient la Thrace. *Crumne*, leur roi, demande la paix. N'ayant pu l'obtenir, il vient à bout d'enfermer l'armée des Grecs le 25 juillet, fond sur elle et la taille en pièces. *Nicéphore* fut du nombre des morts, après un règne de 8 ans et 9 mois. Ce prince laissa un fils qui lui succéda, et une fille, *Procopia*, femme de *Michel Curopalate*.

STAURACE.

811. STAURACE, fils de *Nicéphore*, succéda le 25 juillet 811 à son père. Mais comme il avoit été tellement blessé à la bataille où *Nicéphore* périt, qu'il ne pouvoit vivre, on lui substitua, deux mois après, *Michel Curopalate*. *Staurace* abandonné prit l'habit monastique, et mourut de ses blessures le 11 janvier suivant.

MICHEL CUROPALATE, surnommé RHANGABÉ.

811. MICHEL CUROPALATE, beau-frère de *Staurace*, fut couronné empereur le 2 octobre 811. *Michel* fut magnifique, libéral, bon catholique et zélé pour la religion; mais il avoit peu de talens pour le gouvernement. Son règne ne fut que de 21 mois, pendant lesquels il eut presque toujours les armes à la main contre les Bulgares, et toujours avec désavantage. *Léon*, gouverneur de Natolie, ayant été proclamé empereur le 10 juillet 813, *Michel* se réfugia dans une église avec *Procopia*, sa femme, ses trois fils, *Théophilacte*, *Staurace* et *Nicétas* (celui-ci prit ensuite le nom d'*Ignace*, et devint patriarche de CP.) et ses deux filles, *Gorgon* et *Théophanon*. Là, ils se coupèrent chacun les cheveux, et prirent tous l'habit monastique. *Léon* épargna la vie à *Michel*, et pourvut à sa subsistance dans le monastère où il se retira, et où il vécut encore 32 ans.

LÉON V, dit L'ARMÉNIEN.

813. LÉON V, fils de *Bardas*, originaire d'Arménie, fut proclamé empereur par les soldats, et ensuite couronné le 11 juillet 813 par le patriarche *Nicéphore*. Ce prélat, en lui mettant la couronne sur la tête, crut avoir touché des épines, tant son poil étoit rude. *Léon* fut appelé Caméléon, à cause de ses mœurs changeantes et de son hypocrisie. Il parut d'abord catholique; mais la 2e. année de son règne, il se déclara contre les saintes images, chassa le patriarche *Nicéphore*, persécuta les catholiques, et surtout les moines, à l'imitation de *Copronyme*. L'an 820, le 24 décembre, comme il assistoit à matines, plusieurs conjurés l'attaquent; *Léon* se sauve dans le sanctuaire, prend une croix pour parer les coups; mais un des conjurés lui en décharge un si grand, qu'il lui abat le bras avec l'épaule, et un autre lui coupe la tête. *Léon* avoit régné 7 ans 5 mois et 14 jours. De *Théodosia*, son épouse, il laissa 4 fils, que *Michel*, son successeur, fit eunuques.

MICHEL LE BÈGUE.

820. MICHEL, successeur de *Léon*, étoit en prison et condamné à être brûlé vif, pour avoir conjuré contre ce prince, lorsque *Léon* fut assassiné. A la nouvelle de cet événement, *Michel* sortit de prison; et ayant encore les fers aux pieds, il s'assit sur le trône, et fut salué empereur : il se rendit ensuite, vers le midi, dans la grande église, où il fut couronné par le patriarche. *Michel* rappela les exilés, quoiqu'il n'honorât pas les images; mais bientôt après, il persécuta les catholiques, et surtout les moines. L'an 822, il triompha d'un imposteur, nommé *Thomas* qui, se disant fils de l'impératrice *Irène*, s'étoit fait couronner empereur à Antioche. La même année les Musulmans lui enlevèrent l'île de Crète. L'an 824, il envoya une ambassade à *Louis le Débonnaire*, pour confirmer la paix avec lui. L'an 828, il perdit la Sicile; les Musulmans s'en rendirent maîtres par la trahison du patrice *Euphémius*, qui, s'étant fait proclamer empereur, fut tué la même année devant Syracuse, qu'il assiégeoit. *Michel* mourut le 3 octobre 829, après un règne de 8 ans et environ 9 mois. Ce prince, dit un moderne, eut tous

les vices et commit tous les crimes. Son ignorance d'ailleurs étoit si grande, qu'il ne savoit ni lire, ni écrire. De *Thècle*, sa première femme, il eut *Théophile* qui suit, et *Hélène*, mariée au patrice *Théophobe*. *Euphrosyne*, sa seconde femme, ne lui donna point d'enfans.

THÉOPHILE.

829. THÉOPHILE succéda, le 3 octobre 829, à *Michel*, son père. Cet empereur témoigna d'abord assez de zèle pour la justice et d'amour pour ses peuples. Il fit fleurir le commerce, favorisa les sciences, embellit sa capitale de nouveaux édifices; mais s'étant jeté dans la dispute des images, il persécuta les catholiques, et fit plusieurs martyrs. *Théophile* mourut le 20 janvier 842, après un règne de 12 ans, 3 mois et 18 jours. Il avoit entrepris jusqu'à 18 expéditions militaires, dont aucune ne lui procura des lauriers dignes de la majesté de l'empire. Etant à l'extrémité, il fit mettre à mort *Théophobe*, son beau-frère, qui lui avoit rendu de grands services, se fit apporter sa tête; et la prenant par les cheveux, il dit: *Je ne suis plus Théophile; tu n'es plus Théophobe*,

De *Théodora* qu'il avoit épousée l'an 830, il eut *Michel* qui suit, *Constantin*, mort avant son père, et 4 filles.

MICHEL III, dit L'IVROGNE.

842. MICHEL, fils de *Théophile*, né l'an 836, lui succéda le 20 janvier 842, sous la régence de *Théodora*, sa mère, et d'un Conseil que *Théophile* lui avoit laissé. *Théodora* consacra les prémices de son gouvernement par le rétablissement des saintes images. Elle s'y prit de manière que l'hérésie des iconoclastes fut entièrement éteinte en 842, après avoir troublé les églises d'Orient, et causé des maux infinis dans l'empire pendant plus de 120 ans. *Théodora* sut également se faire respecter au-dehors et au-dedans. *Bogoris*, roi des Bulgares, étonné de la fermeté qu'elle opposoit à ses menaces, fit en 844 un traité de paix avec l'empire. Ce traité, par occasion, procura la conversion des Bulgares. (*Voyez* Bogoris, *roi des Bulgares.*) *Théodora*, l'année suivante, entreprit celle des Pauliciens, espèce de manichéens cantonnés dans l'Arménie. N'ayant pu y réussir par la voie de la persuasion, elle employa la contrainte, et fit mourir plus de cent mille de ces hé-

rétiques dans les supplices. Les autres se réfugièrent sur les terres des Musulmans, d'où ils firent des courses sur celles de l'empire, pour se venger des cruautés qu'on avoit exercées contre leur secte. L'an 857, l'empereur *Michel*, par le conseil de *Bardas*, son oncle, fait renfermer sa mère dans un couvent avec ses filles. Alors il s'abandonne à ses passions, et laisse le soin du gouvernement à *Bardas*. La même année, le nouveau ministre chasse le patriarche *Ignace* de son siége, et met *Photius* à sa place. L'an 866, *Michel* fait assassiner *Bardas* le 21 avril, par les mains de *Basile le Macédonien*, qu'il associe le 26 mai suivant à l'empire. L'an 867, *Basile* averti que *Michel* veut attenter à sa vie, le prévient, et le fait poignarder le 24 septembre, comme il étoit plongé dans l'ivresse. *Michel* avoit régné 25 ans 8 mois et quelques jours. Il n'eut point d'enfans de sa femme *Eudocia*.

BASILE LE MACÉDONIEN.

867. BASILE, né de parens obscurs dans un village de Macédoine, mais originaire d'Arménie, succéda, le 24 septembre 867, à *Michel*. Il chassa, dès le lendemain, *Photius* du siége de CP. et rap-

pela S. *Ignace*. Tout occupé du bien de l'empire, *Basile* réforma les abus qui s'étoient introduits sous les règnes précédens, soulagea les peuples opprimés, et rétablit la discipline dans les armées. L'an 872, il marcha contre les Manichéens, soutenus des Musulmans, et remporta plusieurs victoires sur les uns et les autres. L'an 877, flatté d'une magnifique généalogie que *Photius* lui avoit fabriquée, il rappela cet imposteur après la mort de S. *Ignace*. L'an 886, *Basile* meurt le 1 mars, laissant d'*Eudocie*, sa seconde femme, 3 fils, *Léon* et *Alexandre*, ses successeurs, et *Etienne*, qui fut patriarche de CP. *Basile* avoit régné un an avec *Michel*, et seul 18 ans 5 mois et 6 jours. A l'exemple de *Justinien*, *Basile* avoit fait une compilation de lois en 40 livres, connus aujourd'hui sous le nom de *Basilisques*.

LÉON VI, dit LE PHILOSOPHE.

886. LÉON VI, fils de *Basile*, né l'an 865, fait Auguste l'an 870, succéda le 1 mars 886 à son père. Dès la première année de son règne, il chassa *Photius* du siége de CP., et y plaça *Etienne*, son frère. *Léon*, assez habile en politique, fut très-malheureux à la guerre. Les Musulmans, après

avoir battu ses troupes, lui enlevèrent l'île de Samos. Les Lombards s'emparèrent de presque tout ce qui restoit aux Grecs en Italie. Les Bulgares remportèrent sur *Léon* d'autres avantages. Pour leur résister, il appela les Turcs, qui défendirent avec succès l'empire, dont ils devoient être un jour les destructeurs. *Léon* eut le surnom de Philosophe et de Sage, non à cause de ses mœurs qui étoient corrompues, mais par rapport à son amour pour les lettres. Ce prince mourut à 46 ans le 11 mai 911, après 25 ans 2 mois et 10 jours de règne. Il eut successivement 4 femmes, *Théophanon*, *Zoé*, *Eudocie*, et *Zoé-Corbonopsine*, mère de *Constantin Porphyrogénète*. Ce dernier mariage, contraire aux lois civiles et canoniques des Grecs, occasionna de grands troubles dans l'Eglise et dans l'Etat.

ALEXANDRE, CONSTANTIN VI, dit PORPHYROGÉNÈTE, ROMAIN LÉCAPÈNE, CHRISTOPHE, ETIENNE et CONSTANTIN VII, empereurs.

911. ALEXANDRE, né vers l'an 870, succéda le 11 mai 911 à *Léon*, son frère, avec CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, son neveu. Le 6 juin

de l'année suivante, les débauches auxquelles il étoit livré, le conduisirent au tombeau. Le jeune *Constantin*, né au mois de septembre 905, commença de ce jour à régner seul. *Zoé*, sa mère, étant revenue de l'exil où *Alexandre* l'avoit envoyée, se mit à la tête des affaires. Elle soutint pendant 7 ans, par la valeur du général *Léon Phocas*, la guerre contre *Siméon*, roi des Bulgares. L'an 919, *Romain Lecapène*, *Drungaire*, ou grand-amiral de l'empire, s'étant emparé de l'esprit de *Constantin*, l'engage à épouser, le 15 avril, *Hélène*, sa fille. Bientôt après, il persuade à ce prince de reléguer sa mère dans un couvent, et enfin il vient à bout de se faire déclarer par lui-même son collègue. ROMAIN reçut la couronne impériale le 17 ou le 24 décembre de la même année 919. Depuis ce temps, il fut chargé du gouvernement, pendant que *Constantin* s'appliquoit à l'étude. L'an 920 le 20 mai, *Romain* associe à l'empire son fils aîné *Christophe*, et l'an 928 ses deux autres fils, *Etienne* et *Constantin*; de cette sorte il y eut alors 5 empereurs à la fois. *Christophe* mourut au mois d'août 931. L'an 944, *Romain* fut enlevé du palais le 20 décembre par ordre d'*Etienne*, son fils, et conduit dans l'île de Proté : il y mourut dans l'état monastique le 15 juillet 948. De *Théodora*, son épouse, décédée le 20 février 922, il

eut

eut, outre les enfans qu'on vient de nommer, *Théophylacte*, patriarche de CP. L'an 945, les deux empereurs, fils de *Romain*, convaincus d'avoir conspiré contre *Porphyrogénete*, sont arrêtés le 27 janvier, et envoyés en exil. L'impératrice *Hélene*, de l'aveu de son époux, prit alors en main les rênes de l'état. Cette princesse avare, mit tout à prix d'argent, le sacré comme le profane, et accabla les peuples d'impôts. L'an 959, *Constantin Porphyrogénete* mourut à l'age de 54 ans, le 9, ou le 15 novembre, du poison que *Romain*, son fils, lui avoit donné plusieurs mois auparavant. Il emporta dans le tombeau la réputation d'un prince au-dessous du médiocre, et d'un savant du premier ordre. Avec son successeur, il laissa quatre filles, dont l'aînée, *Théodora*, fut mariée à l'empereur *Jean Zimisquès*.

Pagi se trompe, lorsqu'il dit que les années de *Constantin Porphyrogénete* se prennent de l'an 912. Elles commencent en 911 à la mort de son père, comme le prouve Muratori. (*Ann. d'It. t. V, p.* 274.)

ROMAIN II, dit LE JEUNE.

959. ROMAIN II, fils de *Constantin Porphyrogénete* et d'*Hélene*, né l'an 939, associé au trône par son père dès l'an 948, lui succéda le 9, ou le 15 no-

vembre 959. Son règne fut tel qu'on devoit l'attendre d'un parricide. *Romain* vécut dans la débauche et l'oisiveté. Cependant il eut le bonheur d'avoir deux habiles généraux, *Nicéphore Phocas* et *Léon Phocas*, qui firent de grandes conquêtes sur les Sarrasins et sur les Russes. Ce prince mourut le 15 mars 963, n'ayant régné que 3 ans et 4 mois. Il avoit épousé, 1°. *Berthe*, fille naturelle de *Hugues*, roi d'Italie, morte sans enfans; 2°. *Théophanon*, dont il eut *Basile* et *Constantin*, empereurs, avec 2 filles, *Théophanie*, femme d'*Otton* II, empereur d'Allemagne, et *Anne*, mariée à *Wladimir*, duc de Russie.

NICÉPHORE PHOCAS.

963. NICÉPHORE PHOCAS, grand capitaine, célèbre par plusieurs victoires qu'il avoit remportées sur les Musulmans et sur les Russes, fut élevé à l'empire par l'armée qu'il commandoit, le 2 juillet 963. Le 6 août suivant, il fut couronné à CP. Il continua la guerre contre les Musulmans; mais les moyens qu'il employa pour fournir à l'entretien de ses armées, tournèrent à la ruine de ses peuples, et excitèrent un murmure universel.

L'impératrice *Théophanon*, sa femme, veuve de *Romain* II, s'étant concertée avec le général *Jean Zimisquès*, le fit assassiner la nuit du 10 au 11 décembre 969. Le règne de ce prince fut de 6 ans 3 mois et 26 jours.

JEAN ZIMISQUÈS, BASILE II et CONSTANTIN VIII.

969. JEAN ZIMISQUÈS, ainsi nommé de la petitesse de sa taille, mais d'une valeur éprouvée dans plusieurs batailles contre les Sarrasins, fut couronné empereur le jour de Noël 969. Dans le même temps, il déclara qu'il associoit à l'empire *Basile* et *Constantin*, fils de *Romain* II. *Zimisquès* eut continuellement les armes à la main contre les ennemis de l'empire. L'an 976, il mourut le 10 janvier du poison, à ce qu'on prétend, que l'eunuque *Basile*, son grand chambellan, lui avoit fait donner. Ce prince avoit épousé, 1°. *Marie*, sœur du général *Bardas Sclérus*; 2°. *Théodora*, fille de *Constantin* VI.

BASILE II et CONSTANTIN VIII, frères.

976. BASILE II et CONSTANTIN VIII, nommé quelquefois *Porphyrogenete*, fils de *Romain* II, ou *le Jeune*, succédèrent à *Zimisquès* le 10 janvier 976. Ces deux frères ont régné environ 50 ans ensemble; mais *Constantin* abandonna le soin du gouvernement à *Basile* pour se livrer entièrement à ses plaisirs. *Basile*, pendant les 11 premières années de son règne, eut les armes à la main contre *Bardas Sclérus* et *Bardas Phocas*, qui vouloient lui enlever l'empire et le partager entre eux. Vainqueur de ces deux rebelles, il attaqua les Sarrasins, fit des conquêtes sur eux, et les força à demander la paix. Il se tourna ensuite contre les Bulgares, et remporta sur eux de grandes victoires, qui lui méritèrent le surnom de *Bulgaroctone*. Mais l'an 1014 les ayant battus à plate couture, le 29 juillet, il ternit la gloire de cette journée par une barbarie indigne d'un grand prince. Sur cent des prisonniers qu'il avoit faits, au nombre de 15 mille, il fit arracher les deux yeux à 99, et un seulement au 100e., puis les renvoya ainsi, chaque centaine étant conduite par un borgne, à leur

roi *Samuel.* Il continua, durant la guerre qu'il fit à ces peuples, de faire crever les yeux à ses prisonniers. Enfin *Basile* vint à bout, l'an 1019, de soumettre la Bulgarie à l'empire. Ce prince mourut dans la 70e. année de son âge, au commencement de décembre 1025, peu regretté de ses peuples, dont il avoit sacrifié le repos à sa passion pour la guerre. On ignore s'il avoit été marié. *Constantin*, son frère, mourut au même âge le 12 novembre 1028, laissant d'*Hélene* sa femme, 3 filles, *Eudocie*, qui se fit religieuse, *Zoé* et *Théodora.* Trois jours avant sa mort, il contraignit *Romain Argyre* de répudier sa femme, pour épouser *Zoé*, qui lui apporta l'empire pour sa dot.

ROMAIN III, dit ARGYRE.

1028. ROMAIN ARGYRE, d'une famille ancienne et illustre, succéda le 12 novembre 1028, à *Constantin.* Ayant porté la guerre contre les Sarrasins, il fut défait le 13 avril 1030; ce qui lui causa une mélancolie dont ses peuples ressentirent les tristes effets. Mais dans la suite, il répara cet échec par plusieurs victoires qu'il remporta sur les infidèles et par la conquête de plusieurs villes qu'il leur enleva. *Romain* fit beaucoup de bien pendant

son règne, qui ne fut que de 5 ans et environ 6 mois. *Zoé*, sa femme, en abrégea la durée, pour élever sur le trône un changeur et faux-monnoyeur, nommé *Michel*, à qui elle s'étoit abandonnée. Cette princesse débauchée fit étouffer son époux dans le bain le 11 avril 1034, après lui avoir fait donner un poison trop lent au gré de ses désirs.

MICHEL IV, dit PAPHLAGONIEN.

1034. MICHEL PAPHLAGONIEN, ce vil changeur, adultère de *Zoé*, fut marié avec elle, reconnu empereur et couronné le 11 avril 1034, le jour même de la mort de *Romain*. Peu propre au gouvernement, il en abandonna le soin à l'eunuque *Jean*, son frère, qui ne daigna point le partager avec *Zoé*. Cette princesse, trompée dans ses espérances, voulut se venger, et n'y réussit pas alors : cependant *Michel* étoit agité par des remords, qui le firent tomber en démence. Il eut néanmoins de bons intervalles, dans lesquels il fit plusieurs choses édifiantes et utiles. A la fin, il prit le parti d'abdiquer l'an 1041, et se retira dans le monastère des Anargyres, où il mourut dans l'état de moine, le 10 décembre de la même année.

MICHEL V, dit CALAPHATE.

1041. MICHEL, surnommé CALAPHATE, du métier de son père, succéda, par la faveur de *Zoé*, qui l'avoit adopté pour son fils, à *Michel Paphlagonien*, son oncle, et fut couronné le 14 décembre 1041. Il avoit promis à sa bienfaitrice de la reconnoître toujours pour sa Maîtresse et sa mère. Mais ayant donné sa confiance à *Constantin*, son oncle, il relégua *Zoé* dans l'île du Prince. Le peuple, irrité de cette ingratitude, proclama impératrice *Théodora*, n'ayant point *Zoé* en son pouvoir. *Michel*, hors d'état de se soutenir, fut contraint de se retirer dans le monastère de Stude avec son oncle. Le peuple les en tira de force le 21 avril 1042, et leur fit crever les yeux, après quoi ils furent envoyés en exil. *Michel* avoit régné 5 mois et 5 jours. (*Pagi.*)

ZOÉ et THÉODORA.

1042. ZOÉ, de retour à CP., fut reconnue pour souveraine avec THÉODORA, sa sœur, après l'expulsion de *Michel Calaphate*. Elles régnèrent

moins de 2 mois ensemble, quoique les historiens grecs en comptent 3, parce que leur règne commença dans le mois d'avril, et finit dans le mois de juin. Ce fut pour la première fois qu'on vit l'empire soumis à deux femmes. On leur obéit d'abord avec joie, par respect pour le sang de *Basile*. Mais bientôt le peuple se dégoûtant du gouvernement des deux sœurs, pressa *Zoé* de se remarier ; ce qu'elle fit, quoiqu'âgée de 63 ans.

CONSTANTIN IX, dit MONOMAQUE.

1042. CONSTANTIN MONOMAQUE, du rang des nobilissimes, exilé par *Michel Paphlagonien*, et rappelé après la mort de ce prince, épousa, le 11 juin 1042, l'impératrice *Zoé*, dont il avoit été l'amant ; le lendemain il reçut la couronne impériale. Ce fut un prince voluptueux et indolent, qui se laissa gouverner par *Sclérène*, sa maîtresse. Cette femme, à l'instigation de *Romain Sclérus*, son frère, engagea l'empereur à destituer le général *Maniacès*, distingué par plusieurs victoires sur les Sarrasins. *Maniacès*, outré de cet affront, se révolta, prit la pourpre, battit deux fois les troupes qu'on avoit envoyées contre lui, et périt dans la deuxième bataille entre les bras de la vic-

toire. L'an 1044, nouvelle révolte. *Léon Tornicius*, parent de *Monomaque*, se fait proclamer empereur en sa place. Il assiège CP., et manque l'occasion d'y entrer. Ses troupes l'abandonnent; il est pris et a les yeux crevés. L'an 1050, selon *Banduri*, 1054, suivant *Patti*, *Zoé* meurt à l'âge de 72, ou 76 ans. L'an 1054, *Monomaque* étant tombé malade, pense à se donner un successeur. Il jette les yeux sur *Nicéphore Bryenne*. *Théodora*, sa belle-sœur, en étant instruite, se fait reconnoître impératrice. Cette nouvelle accable *Monomaque*, et avance le moment de sa mort, que M. *Fleury* place au 30 novembre 1054, en lui donnant 12 ans et près de 6 mois de règne. La négligence de ce prince donna lieu aux Turcs de faire de grands progrès sous la conduite de *Togrul-Beg*, nommé par les Grecs *Tragolipix*, en Syrie et en Asie.

THÉODORA, *Impératrice.*

1054. THÉODORA, sœur de *Zoé*, fut reconnue seule impératrice après la mort de *Constantin Monomaque*. Cette princesse, par le choix qu'elle sut faire de bons ministres et de bons généraux,

rendit son gouvernement aimable au-dedans et redoutable au-dehors. Elle mourut à l'âge de 76 ans, le 22 août 1056, après 19 mois de règne.

MICHEL V, dit STRATIOTIQUE.

1056. MICHEL, surnommé *Stratiotique*, succéda, le 22 août 1056, à *Théodora*, par le choix de cette impératrice. Il étoit vieux, ne savoit que la guerre, et n'entendoit nullement les affaires du gouvernement. Aussi s'éleva-t-il bientôt des révoltes contre lui. *Isaac Comnène* s'étant mis à la tête de la dernière, l'obligea de lui céder la dignité impériale le 31 août 1057.

ISAAC COMNÈNE.

1057. ISAAC COMNÈNE, d'une famille illustre, qu'on croit originaire de Rome, fut proclamé Auguste par les troupes qu'il commandoit en Asie, le 8 juin 1057, reconnu le 31 août à CP. par *Michel*, qui lui céda l'empire, et couronné le 1 septembre de la même année. Il ne conserva cette dignité, selon *Zonoras*, que 2 ans et 3 mois, pendant lesquels il enchanta ses peuples par la sagesse

de son gouvernement. Dégoûté des grandeurs humaines, à l'occasion d'une maladie qu'il eut, il abdiqua l'empire l'an 1059, en faveur de *Constantin Ducas*, au refus de *Jean*, son propre frère. *Isaac* se rendit ensuite au monastère de Stude, où il vécut encore 2 ans dans l'état religieux. L'impératrice *Catherine*, sa femme, fille de *Samuel*, roi des Bulgares, s'étoit d'abord opposée à son dessein; mais ensuite elle prit le même parti avec *Marie*, sa fille.

CONSTANTIN X, DUCAS.

1059. CONSTANTIN X, DUCAS, couronné empereur le 25 décembre 1059, ne justifia pas le choix qu'*Isaac Commène* avoit fait de lui pour le remplacer. Il avoit à la vérité du goût pour les Lettres, mais il manquoit des qualités essentielles pour le gouvernement. La réforme qu'il fit dans ses troupes par esprit de lésine, enhardit les Turcs à faire des incursions sur les terres de l'empire. Sans la peste et les Bulgares, qui les exterminèrent, ils eussent envahi l'Asie et la Thrace. *Costantin* mourut au mois de mai 1067, après 7 ans 5 mois de règne, laissant de l'impératrice *Eudocie* 3 fils, *Michel*, *Andronic* et *Constantin*, avec 3 filles, *Anne*, *Théodora* et *Zoé*.

EUDOCIE *avec* MICHEL VI, *dit* PARAPINACE; ANDRONIC et CONSTANTIN XI, *ses fils*, et ROMAIN IV, *surnommé* DIOGÈNE.

1067. EUDOCIE, après la mort de l'empereur *Ducas*, son époux, prit en main les rênes de l'empire avec ses trois fils, *Michel*, *Andronic* et *Constantin*. Mais au bout de 7 mois elle épousa *Romain Diogène*, qu'elle fit déclarer empereur. *Romain* lui étoit déjà redevable de la vie qu'elle lui avoit accordée, après l'avoir fait condamner à mort pour crime de révolte. De si grands bienfaits ne firent qu'un ingrat. *Romain*, dès qu'il fut sur le trône, commença par exclure de l'administration des affaires l'impératrice et ses enfans. Il fit trois campagnes contre les Turcs, dans la dernière desquelles il fut pris au mois d'août 1071, et conduit au sultan *Asan*, qui lui rendit peu de temps après sa liberté. Mais au moment qu'on eut appris à CP. sa captivité, le Bésar *Jean Duças*, oncle des jeunes princes, fit reléguer *Eudocie* dans un couvent, et déclarer seul empereur *Michel*, fils aîné de cette princesse. *Diogène* reve-

nant à CP., fut arrêté sur la route par le gouverneur d'Arménie, qui lui fit crever les yeux avec tant de violence, qu'il en mourut au mois d'octobre de la même année 1071, dans l'île du Prince, où on l'avoit confiné.

MICHEL VI, dit PARAPINACE.

1071. MICHEL VI, fils de *Constantin Ducas* et d'*Eudocie*, surnommé *Parapinace*, parce qu'il usoit de fourberie pour gagner sur le blé, fut un prince lâche et sans génie, dont l'inapplication et l'incapacité furent très-funestes à l'empire. Les Turcs Seldgioucides d'un côté, les Sclaves et les Scythes de l'autre, firent de grands progrès en Asie et en Thrace sous son règne. L'an 1078, le peuple de CP., partagé entre deux concurrens qui s'étoient élevés contre lui, l'obligea de descendre du trône le 31 mars. Il se retira au monastère de Stude, d'où il fut tiré dans la suite pour être fait archevêque d'Ephèse. *Michel* avoit régné 6 ans et environ 6 mois. Il eut de *Marie*, son épouse, un fils, nommé *Constantin*, qui mourut sous le règne d'*Alexis Comnène* avec le titre d'Auguste.

NICÉPHORE BOTONIATE et NICÉPHORE BRYENNE.

1078. NICÉPHORE BOTONIATE et NICÉPHORE BRYENNE furent déclarés tous deux empereurs, l'an 1077; le premier en Orient, le 10 octobre, par l'armée qu'il y commandoit; le second en Occident, aussi par ses troupes, le 3 du même mois. *Botoniate*, appuyé des Turcs, marche à CP. où il fit son entrée le 25 mars 1078. Il y fut couronné le 3 avril suivant, non par le patriarche *Cosme*, ainsi que le prétendent les modernes, mais par *Emilien*, patriarche d'Antioche, suivant les auteurs contemporains. Maître de la capitale, il fit la guerre à *Bryenne*, qui, ayant été fait prisonnier par *Alexis Comnène*, fut amené à CP. et eut les yeux crevés. *Alexis* délivra ensuite *Botoniate* d'un autre rival, nommé *Basilace*, qui avoit pris la pourpre à Thessalonique. Mais s'étant depuis brouillé avec *Botoniate*, il se révolta lui-même, et se fit proclamer empereur dans la Thrace au mois de mars 1081. Il s'achemine aussitôt vers CP. qu'il prend le 1 avril suivant. Le foible *Botoniate* se voyant abandonné, s'enfuit dans un monastère, où il

meurt peu de temps après. Il avoit épousé, 1°. *Verdine*, 2°. *Marie*, femme de *Parapinace*, du vivant de ce prince. Il paroît qu'il ne laissa point d'enfans. A l'égard de *Nicéphore Bryenne*, il eut un fils, nommé comme lui, qui épousa *Anne*, fille d'*Alexis Comnène*, et composa l'histoire grecque de son temps.

ALEXIS I COMMÈNE.

1081. ALEXIS I COMNÈNE, fils de *Jean Comnène*, né l'an 1048, proclamé empereur au mois de mars 1081, fut couronné le 1 avril suivant. Le 18 octobre de la même année, il fut battu près de Duras en Dalmatie, avec une armée de 170,000 hommes, par *Robert Guischard*, duc de Calabre, qui n'en avoit que 15,000. L'an 1083, il est encore battu deux fois par *Boëmond*, fils de *Guischard*, qui met ensuite le siége devant Larisse en Thessalie. Mais *Alexis*, avec le secours des Turcs, l'obligea de se retirer avec perte. L'an 1084, les Vénitiens s'étant alliés avec *Alexis*, remportent deux victoires sur *Guischard*, qui eut sa revanche dans un troisième combat. Les Turcs cependant poussoient leurs conquêtes en Asie. L'an 1092, *Alexis*, pressé de toutes parts, envoya demander

du secours en Occident. Le pape *Urbain* II lui promit 300 mille hommes. La Croisade, publiée en 1095, tripla ce nombre et au delà. L'an 1096 *Alexis* vit arriver la première division des croisés, conduite par l'ermite *Pierre* et *Gautier*, dit *sans-avoir*. Les désordres qu'ils commirent sur les terres de l'empire, lui fit regarder cette milice comme des ennemis non moins dangereux que les Turcs. La deuxième division qui vint après, ne lui inspira pas plus de confiance. Elle étoit à la vérité mieux disciplinée; mais il y voyoit, entre les chefs, *Boëmond*, son ennemi capital. *Alexis* fit néanmoins un traité avec eux, après quoi ils passèrent le Bosphore, et commencèrent leurs conquêtes par la prise de Nicée. Depuis ce temps, si l'on en croit les historiens latins, *Alexis* n'oublia rien pour faire périr les croisés en Asie. On cite même une lettre des chefs de la Croisade au pape *Urbain*, où ils disent que l'empereur grec leur fit tout le mal qui fut en son pouvoir. Ce qui est certain, c'est que de part et d'autre on se manqua de parole. *Alexis* avoit promis un corps de troupes aux croisés, et ne le fournit pas. Les croisés, par représailles, manquèrent à la promesse qu'ils lui avoient faite de restituer à l'empire les conquêtes qu'ils feroient sur les Turcs. De là vint la mésintelligence qui régna perpétuellement entre les

croisés et les Grecs. *Alexis* mourut le 15 août 1118, âgé d'environ 70 ans, après un règne de 37 ans 4 mois et demi. On ne peut refuser à ce prince de la valeur, de l'équité envers ses sujets, du savoir et du zèle pour la conversion des hérétiques. Il paroît qu'il fut toujours en communion avec l'Eglise Romaine. Il laissa d'*Irène Ducas*, son épouse, *Jean*, son successeur; *Isaac Comnène*, tige des empereurs de Trébisonde; *Anne*, mariée à *Nicéphore Bryenne*, le fils, et auteur d'une vie de son père en 15 livres; *Théodora*, femme de *Constantin l'Ange*, souche des *l'Anges* qui parvinrent à l'empire, etc.

Jean Comnène.

1118. Jean Comnène, né l'an 1088, déclaré Auguste par l'empereur *Alexis*, son père, à l'âge de 4 ans, lui succéda le 15 août 1118. Les Turcs Seldgioucides ayant rompu la paix qu'ils avoient faite avec *Alexis*, *Jean* marcha contre eux l'an 1120, et reprit plusieurs places qu'ils avoient enlevées à l'empire. Ses armes ne furent pas moins heureuses en Thrace, contre les Turcs Patzinaces, qui avoient passé le Danube. Il vainquit aussi les Triballes, appelés dès lors Serviens. L'an 1143,

s'étant fait une blessure à la chasse avec une flèche empoisonnée, il en meurt le 8 avril, à l'âge de 55 ans, après un règne de 24 ans 7 mois et 24 jours. De *Pyrisca*, son épouse, dite *Irène*, fille de *Coloman*, roi de Hongrie, il laissa *Isaac*, et *Manuel*, son successeur, avec 3 filles.

MANUEL COMMNÈNE.

1143. MANUEL COMNÈNE, né l'an 1120, désigné empereur au préjudice d'*Isaac*, son aîné, par *Jean Comnène* son père étant au lit de la mort, fut aussitôt reconnu par tous les ordres de l'Etat. Son couronnement se fit au mois d'avril 1143, après la mort de *Jean*. Dans la même année il marcha contre *Masoud*, sultan d'*Iconium*, qu'il réduisit à lui demander la paix. L'an 1147, l'arrivée d'une nouvelle armée de croisés, marchant en deux divisions sous les ordres, l'une de l'empereur *Conrad*, l'autre du roi *Louis le jeune*, donna l'alarme à *Manuel* et aux Grecs. *Manuel* ne consulta que ses craintes et ses défiances dans le traitement qu'il leur fit. Il n'y avoit malice, dit *Nicétas*, historien grec, que ce prince ne fît aux croisés, et n'ordonnât de leur faire, pour servir d'exemple à leurs descendans, et les détourner de

venir sur les terres de l'empire grec. Il faut avouer, avec *Odon de Deuil*, que la conduite brutale des Allemands, sur leur route, avoit donné lieu à de grandes plaintes. On prétend que *Manuel* s'entendit avec le sultan *Masoud* pour les faire périr. Du moins est-il certain que la perfidie des guides qu'il leur donna pour traverser l'Asie, fut cause de leur perte. Egarés par ces traîtres dans des lieux impraticables, il n'en échappa pas la dixième partie à la misère et au fer des ennemis. *Louis le jeune*, dont les troupes se comportèrent avec plus de modération, fut reçu avec de grands honneurs à CP. L'an 1149, *Roger* I, roi de Sicile, fait une descente dans la Grèce, d'où il emporte un immense butin. *Manuel*, par représailles, lui enlève l'île de Corfou. La guerre continue entre ces deux puissances durant cinq années. (V. *Kilidge Arslan* II, sultan d'*Iconium*, pour les guerres qu'il eut avec *Manuel*.) L'an 1180, *Manuel* finit ses jours le 24 septembre, âgé de 60 ans, après avoir régné 37 ans 5 mois et 16 jours. Ce prince, à l'exemple de son père et de son aïeul, se montra bien intentionné pour la réunion des deux Eglises. Il avoit épousé, 1°. l'an 1144, *Berthe*, dite *Irène* par les Grecs, sœur de *Gertrude*, femme de l'empereur *Conrad*; 2°. *Marie*, fille de *Raymond*, comte d'Antioche, dont il eut *Alexis* qui suit.

ALEXIS II COMNÈNE.

1180. ALEXIS II COMNÈNE, fils de *Manuel* et de *Marie*, né le 10 septembre 1167, parvint à l'empire le 24 septembre 1180, sous la tutelle de sa mère. Cette princesse fit part de la régence au Sébastocrator *Alexis*, neveu de son époux. Ce choix ne fut pas heureux. L'abus que le Sébastocrator fit de son autorité, souleva la plupart des Grands contre lui. Ils appelèrent à leur secours *Andronic*, cousin du défunt empereur, qui l'avoit envoyé en exil. *Andronic* s'étant rendu maître de CP. au mois d'avril 1182, fit crever les yeux au Sébastocrator, et s'empara de la régence. A peine en fut-il revêtu, qu'il fit massacrer tous les latins établis à CP., sans épargner ni sexe, ni âge, ni condition. Le 16 mai de la même année 1182, il fit couronner le jeune *Alexis* avec *Agnès*, fille de *Louis le jeune*, roi de France, qui lui étoit fiancée depuis le 2 mars 1180. La mort de l'impératrice *Marie* suivit de près cette cérémonie. *Andronic* la fit étrangler, après en avoir fait signer l'ordre par l'empereur. L'an 1183, *Andronic* se fait associer à l'empire dans le mois de septembre. Au mois d'octobre suivant, il fait étrangler *Alexis*

avec le corde d'un arc. Le cadavre de ce malheureux prince lui ayant été apporté, il le poussa du pied, en disant que sa mère avoit été une impudique, son père un parjure et lui un imbécille. *Alexis* avoit régné 3 ans et quelques jours.

ANDRONIC I COMNÈNE.

1183. ANDRONIC I, petit-fils de l'empereur *Manuel*, par *Isaac* son père, fut reconnu seul empereur au mois d'octobre 1183, après la mort du jeune *Alexis*. Les seules villes de Pruse et de Nicée lui refusèrent l'obéissance. *Andronic* les ayant réduites, y commit des cruautés inouies. L'an 1185, *Guillaume*, roi de Sicile, excité par *Alexis*, neveu de l'empereur *Manuel*, entreprit la conquête de l'empire grec. Dans ce dessein, après avoir pris Duras le 25 juin, et Thessalonique le 15 août suivant, il marche droit à CP. *Andronic* envoie contre lui un corps de troupes, qui fut mis en fuite au premier choc. Furieux de ce revers, il s'en prit à plusieurs seigneurs de CP. qu'il soupçonnoit d'intelligence avec l'ennemi. Il en fit mourir la plupart. Du nombre de ces innocentes victimes devoit être *Isaac l'Ange*, qui lui étoit d'ailleurs odieux, parce que le peuple l'aimoit. *Isaac*

se sauve dans l'église de Sainte-Sophie, où le peuple s'étant attroupé, le proclame empereur. *Andronic*, à cette nouvelle, veut s'enfuir par mer. Il est pris, chargé de chaînes et ramené aux pieds d'*Isaac*, qui l'abandonne à la populace. Il n'y eut sorte de tourmens et d'outrages qu'on ne lui fit subir durant plusieurs jours. Il les soutint avec une grande fermeté, ne disant autre chose que *Kirie eleison*. Enfin, après avoir été promené par la ville sur un chameau, il fut mené au théâtre, où on le pendit par les pieds. *Andronic* expira de cette sorte le 12 septembre 1185. Il avoit épousé en troisièmes noces, *Agnès* de France, fiancée à son devancier.

ISAAC L'ANGE,

1185. ISAAL L'ANGE, issu d'*Alexis Comnène* par les femmes, succéda le 12 septembre 1185 au vieux *Andronic*, du vivant duquel il avoit été couronné. Ce fut un prince foible et débauché, qui abandonna le soin des affaires à des ministres indignes de sa confiance. Il eut cependant le bonheur, au commencement de son règne, de battre les Siciliens, et de recouvrer sur eux la Thessalie, par la valeur du général *Vranus*. Celui-ci s'é-

tant révolté depuis, perdit la vie devant CP. qu'il assiégeoit. L'an 1195, *Isaac l'Ange* devenu odieux à tout le monde par ses débauches et ses cruautés, fut détrôné le 8 avril par *Alexis l'Ange*, son frère, qui le fit enfermer, après lui avoir fait crever les yeux. Il avoit régné 9 ans 6 mois et 26 jours. Ce prince eut d'une première femme, *Alexis*, depuis empereur, et *Irène*, mariée, 1°. à *Roger de Sicile*; 2°. à *Philippe de Suabe*. *Marguerite*, fille de *Béla*, roi de Hongrie, sa 2e. femme, lui donna *Manuel*, à qui *Boniface*, marquis de Montferrat, fit prendre vainement le titre d'empereur, après avoir épousé sa mère.

ALEXIS III, L'ANGE, dit COMNÈNE

1195. ALEXIS L'ANGE succéda le 8 avril 1195 à son frère *Isaac*, et prit le nom de *Comnène*. Cependant *Alexis le jeune*, fils d'*Isaac*, s'étant échappé, se sauva d'abord en Italie, vint à Rome porter ses plaintes au pape, et passa ensuite en Allemagne, où il fut bien reçu par l'empereur *Philippe de Suabe*, son beau-frère. Delà, étant venu dans les Etats de Venise, il s'adressa aux croisés qui s'y trouvoient, pour en obtenir du secours contre son oncle. Il fit un traité avec eux;

après quoi leur armée ayant mis à la voile, arriva le 23 juin 1203 à la vue de CP. La ville fut attaquée aussitôt, et emportée d'assaut le 18 juillet suivant. L'empereur *Alexis*, détesté de ses sujets, prit la fuite, après 8 ans 3 mois et 10 jours de règne. Son malheur voulut qu'en fuyant, il tombât entre les mains de *Théodore Lascaris*, son gendre; c'étoit son ennemi déclaré. *Lascaris* le fit aveugler et jeter dans une prison. *Alexis* avoit eu d'*Euphrosyne Ducène*, sa femme, 3 filles, *Irène*, femme d'*Alexis Paléologue*; *Anne*, mariée en premières noces à *Isaac Commène*, et en deuxièmes à *Théodore Lascaris*. *Eudocie*, qui épousa successivement *Etienne*, roi de Servie; *Alexis Murtzuphle*, empereur, et *Léon*, qui se rendit maître de Corinthe, après la deuxième prise de Constantinople.

ISAAC L'ANGE rétabli, ALEXIS IV, LE JEUNE, son Fils; NICOLAS CANABÉ, ALEXIS DUCAS, dit MURTZUPHLE.

1203. ISAAC L'ANGE fut tiré de prison le 18 juillet 1203, et remis sur le trône. Aussitôt il ratifia

tifia le traité fait entre les croisés et *Alexis*, son fils, qui fut couronné le premier août de la même année. Le jeune *Alexis*, maître des affaires, se fit généralement haïr par la dureté avec laquelle il tiroit de ses sujets l'argent qu'il avoit promis aux croisés. Ceux-ci, de leur côté, tandis qu'ils attendoient leur payement, et la saison propre à s'embarquer, achevoient de pousser à bout les Grecs par leur licence. *Alexis Ducas*, surnommé *Murtzuphle*, de l'épaisseur de ses sourcils, profita de ce mécontentement, pour exciter une sédition. Elle éclata tout à coup le 25 janvier 1204. Le peuple demanda un autre empereur. *Nicolas Canabé* fut élu sur-le-champ, et sacré au bout de trois jours. *Isaac* l'aveugle étoit alors à l'agonie et mourut. *Murtzuphle* se saisit du jeune *Alexis*, le dépouilla des habits impériaux, dont il se revêtit, et le jeta dans une affreuse prison. Il y mit aussi *Canabé*. Ayant ensuite essayé d'empoisonner *Alexis*, sans pouvoir y réussir, il l'étrangla le 8 février 1204. *Alexis* n'avoit régné que 6 mois et 8 jours. Les croisés alors se crurent en droit de conquérir l'Empire Grec. La chose fut ainsi décidée par les évêques. Les Français et les Vénitiens ayant fait entre eux un traité pour le partage du butin et de la conquête, attaquent CP. et la prennent par escalade le 12 avril 1204. La nuit suivante,

Murtzuphle s'enfuit, après avoir régné 2 mois et demi. Le lendemain la ville fut pillée avec une barbarie et des impiétés dont le récit fait horreur. Les reliques furent le butin que les Latins se crurent le plus permis. Il y en avoit une quantité prodigieuse à CP.; elles se répandirent depuis dans les églises d'Occident, et surtout en France.

Après la prise de CP., les croisés nommèrent 12 électeurs pour choisir un empereur, 6 français et 6 Vénitiens. L'élection s'étant faite le deuxième dimanche après pâques (9 mai), tomba sur *Baudouin*, comte de Flandre.

EMPEREURS FRANÇAIS,

ET

EMPEREURS GRECS.

EMPEREURS FRANÇAIS.

BAUDOUIN I.

1204. BAUDOUIN I, comte de Flandre, fut couronné empereur le 16 mai 1204, dans l'église de Sainte Sophie. L'année suivante, il fut défait le 15 avril, près d'Andrinople, et fait prisonnier par *Joannice*, roi des Bulgares, que les Grecs avoient appelé à leur secours. Ce roi barbare, après avoir retenu *Baudouin* près d'un an dans les fers, lui fit couper les bras et les jambes, et jeta le tronc dans un précipice, où il fut la proie des oiseaux, et mourut au bout de 3 jours. Tel est le récit que *Nicétas Choniate* fait de la mort de *Baudouin*. Les autres historiens ne conviennent pas de ces circonstances. *Meyer* et *Raynaldi* laissent en doute s'il fut tué sur le champ de bataille, ou fait seulement prisonnier. Quoi qu'il en soit, on fut plus d'un an sans être assuré de sa mort. *Baudouin* est fort loué, même par les Grecs, pour sa charité, sa justice et sa chasteté. (V. *Baudouin* IX, comte de Flandre.)

EMPEREURS GRECS.

THÉODORE LASCARIS I.

1204. THÉODORE LASCARIS I, époux d'*Anne*, fille d'*Alexis l'Ange*, passa en Natolie après la prise de CP. et s'y fit reconnoître en qualité de despote. Deux ans après (l'an 1206), il se fit proclamer empereur à Nicée. Ce fut le plus grand homme de guerre et le meilleur politique de son temps. Il établit une sage police dans ses Etats. Placé entre les Latins et les Turcs, il soutint avec valeur les efforts obstinés qu'ils firent de part et d'autre pour le dépouiller. *Théodore* mourut l'an 1222, après avoir régné 18 ans depuis la prise de CP. par les Latins. Il avoit épousé, 1°. *Anne Comnène*, dont il eut *Hélène*, mariée à *Jean Vatace* qui suit; *Marie*, femme de *Béla* IV, roi de Hongrie, et *Eudocie*; 2°. *Philippine*, fille *Rupin*, prince d'Arménie; 3°. *Marie*, fille de l'empereur *Pierre de Courtenai*.

EMPEREURS FRANÇAIS.

HENRI.

1206. HENRI, frère de *Baudouin*, élu régent de l'empire, après la bataille d'Andrinople, fut élevé sur le trône impérial lorsqu'on fut assuré de la mort de *Baudouin*. Son couronnement se fit à Sainte-Sophie le 20 août 1206. *Henri* continua la guerre contre les Bulgares, qui furent à la fin réduits à demander la paix. Il tourna ensuite ses armes contre *Théodore Lascaris*, son rival, avec lequel il eut une guerre opiniâtre et cruelle. Les hostilités finirent par une trève, durant laquelle *Henri* mourut le 11 juin 1216, dans la 45e. année de son âge et la 10e. de son règne. Il avoit épousé, 1°. *N.*, fille de *Joannice*, roi des Bulgares, laquelle, dit-on, l'empoisonna; 2°. *Agnès*, fille du marquis *de Montferrat*.

PIERRE DE COURTENAI.

1216. PIERRE DE COURTENAI, comte d'Auxerre, petit-fils de *Louis le Gros*, roi de France, par *Pierre de France*, son père, époux d'*Isabelle de Courtenai*, fut élu par les barons de CP., au

EMPEREURS GRECS.

JEAN DUCAS VATACE.

1222. JEAN DUCAS VATACE succéda l'an 1222 à *Théodore Lascaris*, son beau-père. Il se trouva alors 4 princes qui prenoient le titre d'empereurs de CP., savoir : *Robert de Courtenai*, qui étoit en possession de la ville ; *Jean Ducas Vatace*, à Nicée ; *David Commène*, à Trébizonde, et *Théodore Ange Comnène*, à Thessalonique. *Vatace* fit de rapides conquêtes sur les Français, et resserra leur empire jusque dans le territoire de CP. L'an 1240, l'empereur *Baudouin* II l'obligea de lever le siége de CP. qu'il faisoit pour la troisième fois. Ayant fait ensuite la paix avec les Latins, *Vatace* tourne ses armes contre les Bulgares, et leur enlève plusieurs places. Il soumit aussi par la force plusieurs villes grecques, qui ne vouloient point le reconnoître. *Vatace*, couvert de gloire et chéri de ses peuples, mourut le 30 octobre 1255, à l'âge de 62 ans, après en avoir régné 33. Il avoit épousé, 1°. *Hélène Lascaris*, dont il eut *Théodore* qui suit ; 2°. *Anne*, fille naturelle de *Frédéric* II, empereur d'Allemagne.

EMPEREURS FRANÇAIS.

refus d'*André*, roi de Hongrie, pour succéder à l'empereur *Henri*. Etant parti d'Auxerre à cette nouvelle, avec *Yolande*, sa deuxième femme, il vint à Rome, où il fut couronné par le pape *Honorius* III, le 9 avril 1217. *Pierre* s'embarqua à Brindes sur des vaisseaux de la république de Venise, assiégea, mais inutilement, Duras, qu'elle revendiquoit sur *Théodore Ange Comnène*, qui s'en étoit rendu maître; et s'avançant ensuite par terre vers CP., il fut arrêté dans un repas par ce même *Théodore*, contre la foi d'un traité qu'ils avoient fait ensemble. Ce perfide, qu'il ne faut pas confondre avec *Théodore Lascaris*, qui régnoit alors à Nicée, passa au fil de l'épée, peu d'heures après, la petite armée de *Pierre*, et fit mourir au bout de 2 ans *Pierre* lui-même en prison. *Yolande*, qui étoit arrivée par mer à CP., gouverna fort sagement pendant la prison de son mari, et mourut l'an 1220. Cette princesse, sœur des empereurs *Baudouin* et *Henri*, eut de son époux, *Philippe*, comte de Namur; *Robert*, qui suit; *Baudouin*, son successeur; *Yolande*, reine de Hongrie; *Marie*, femme de l'empereur grec *Théodore Lascaris* I, etc.

EMPEREURS GRECS.

Théodore Lascaris II.

1255. Théodore Lascaris II, fils de *Jean Vatace*, lui succéda l'an 1255, à l'âge de 33 ans, et fut couronné le jour de Noël de la même année (Mansi). L'an 1257, il fut attaqué par *Michel*, roi des Bulgares, qui reprit plusieurs des villes que *Vatace* lui avoit enlevées. Mais l'année suivante *Théodore* eut l'avantage à son tour, et obligea *Michel* à demander la paix, qu'il lui accorda. Ce prince étoit brave, savant, et ami de ses sujets; mais d'un caractère impétueux, qui le porta quelquefois à des cruautés. Il ne régna que 3 ans et environ 8 mois, étant mort au mois d'août 1259. D'*Hélène*, sa femme, fille de *Jean Azan*, roi de Bulgarie, il laissa un fils, *Jean*, qui suit, et 3 filles, qui épousèrent trois seigneurs Francs.

Jean Lascaris et Michel Paléologue.

1259. Jean Lascaris, fils de *Théodore*, lui succéda dans le mois d'août 1259, à l'âge de 6 ans. Son père avoit donné, par son testament,

EMPEREURS FRANÇAIS.

ROBERT DE COURTENAI.

1221. ROBERT II, fils de *Pierre* et d'*Yolande*, succéda dans l'empire à son père l'an 1219, au refus de son aîné *Philippe*, comte de Namur. Etant parti de France sur la fin de 1220, il fut couronné à Sainte-Sophie de CP. le 25 mars 1221. Ce prince indolent et voluptueux donna lieu, par sa négligence, à l'établissement de deux nouveaux empires, outre l'empire de Nicée; savoir, celui de Trébisonde et celui de Thessalonique. *Jean Vatace*, empereur de Nicée, après avoir resserré par ses conquêtes l'empire des Latins dans le territoire de CP., obligea *Robert* à lui demander la paix, et ne la lui accorda qu'à des conditions humiliantes. *Robert* mourut en 1228, du chagrin que lui causa l'outrage qu'on avoit fait à une demoiselle d'*Artois* qu'il vouloit épouser.

BAUDOIN II et JEAN DE BRIENNE.

1228. BAUDOUIN II, fils de *Pierre de Courtenai* et d'*Yolande*, né à CP., succéda, l'an 1228, à *Robert*, son frère, n'ayant tout au plus que 11 ans.

EMPEREURS GRECS.

la régence de l'empire à *George Muzalon ;* mais les Grands s'élevèrent contre *Muzalon*, qui fut assassiné 9 jours après la mort de *Théodore*. On mit à sa place *Michel Paléologue*, qui fut proclamé empereur le premier décembre à Magnésie, et ensuite couronné l'an 1260 à Nicée. L'an 1261 la ville de CP. ayant été reprise, la nuit du 25 juillet, par le César *Alexis Stratégopule*, *Michel*, qui étoit en Asie, partit en diligence pour s'y rendre, et y fit son entrée le 14 août 1261. La même année il fit aveugler *Jean Lascaris*, le jour de Noël, malgré les sermens qu'il lui avoit faits. *Michel Paléologue* travailla beaucoup pendant son règne à réunir les deux Eglises. Il signa l'acte d'union au mois d'avril 1277, et envoya au pape la formule de sa profession de foi et de son serment d'obéissance; ce qui souleva les Grecs schismatiques contre lui, et occasionna des révoltes. D'un autre côté, le pape *Martin* IV étoit si persuadé du peu de sincérité de la soumission de *Michel*, qu'il l'excommunia, comme fauteur du schisme et de l'hérésie des Grecs, le 18 novembre 1281. *Michel* mourut le 11 décembre 1282, après 23 ans de règne, selon *Pachymère*. De *Théodora Ducène*, sa femme, petite nièce de *Vatace*,

EMPEREURS FRANÇAIS.

Jean de Brienne, ci-devant roi de Jérusalem, fut appelé par les barons, pour gouverner pendant la minorité de *Baudouin*; il gouverna effectivement avec titre d'empereur jusqu'en 1237, et mourut le 23 mars de cette année, à l'âge de 89 ans. *Baudouin* étoit alors en Flandre, où il sollicitoit du secours contre les Grecs. Il remporta des avantages considérables sur eux l'an 1240 : mais ne se trouvant plus en forces les années suivantes, il vint en Italie sur la fin de 1244, pour implorer de nouveaux secours. L'an 1261, le César *Alexis Stratégopule*, envoyé par l'empereur *Michel Paléologue* contre *Michel*, despote d'Epire, s'empara de CP. la nuit du 25 juillet. *Baudouin*, réduit alors à se sauver dans une barque, passa dans l'île de Négrepont, et delà en Italie, où il mourut sur la fin de 1273. Ainsi finit la domination des Francs à CP., dont ils avoient été maîtres l'espace de 57 ans. *Baudouin* laissa de *Marthe*, sa femme, fille de *Jean de Brienne*, qu'il avoit épousée l'an 1234, un fils, nommé *Philippe*, qui mourut l'an 1274, avec le vain titre d'empereur de Constantinople.

EMPEREURS GRECS.

morte le 16 février 1284, il eut *Andronic*, son successeur; *Irène*, femme de *Jean Asan*, roi des Bulgares; *Eudoxie*, mariée à *Jean Comnène*, empereur de Trébisonde; *Anne*, femme de *Michel Crotulas*, fils de *Michel l'Ange*, empereur de Thessalonique.

EMPEREURS D'ORIENT.

ANDRONIC II PALÉOLOGUE, dit le VIEUX.

1282. ANDRONIC II PALÉOLOGUE, né l'an 1258, couronné empereur le 8 novembre 1273, succéda le 11 décembre 1282 à *Michel Paléologue*, son père. C'étoit un prince crédule, timide, irrésolu. Séduit par les Schismatiques, il commença son règne par rompre l'union avec les Latins, et persécuta ceux qui demeuroient attachés à l'Eglise Romaine. *Andronic* se sentant incapable de résister aux ennemis de l'empire, acheta d'eux la paix, et accabla son peuple d'impôts pour les satisfaire. Il altéra les monnoies, et par là fit tomber le commerce avec l'étranger. L'an 1290, il fit mettre, sur quelques soupçons, *Constantin*, son frère, dans une cage de fer, où ce prince mourut au bout de 16 ans. L'an 1328, *Andronic*, son petit-fils, qu'il avoit fait couronner empereur 3 ans auparavant, s'étant rendu maître de CP. le 24

mai, s'empara de toute l'autorité, laissant seulement à son aïeul les ornemens impériaux, avec un appartement dans le palais, d'où il lui défendit de sortir. Réduit en cet état, le vieil empereur prend l'habit monastique sous le nom d'*Antoine*. Il vécut ainsi 3 ans et 9 mois, et mourut le 13 février 1332, à l'âge de 74 ans, après un règne de 50 ans, à compter depuis 1282 jusqu'à sa mort. Il avoit épousé, 1°. *Anne*, fille d'*Etienne* V, roi de Hongrie, dont il eut *Michel*, couronné empereur le 21 mai 1294, et mort en 1320, et *Constantin*; 2°. *Irène*, fille de *Guillaume* VI, marquis de Montferrat, qui lui donna 3 fils et une fille.

ANDRONIC III PALÉOLOGUE, dit LE JEUNE.

1332. ANDRONIC III, fils de *Michel*, et petit-fils d'*Andronic* le vieux, né vers l'an 1295, associé à l'empire, et couronné le 2 février 1325, succéda l'an 1332 à son aïeul, qu'il avoit dépossédé 4 ans auparavant. L'an 1333, les Turcs lui enlevèrent Nicée, dont ils firent leur capitale. L'an 1339, il envoya des députés au pape *Benoît* XII, pour traiter de la réunion. L'an 1341, il mourut le 15 juin, extrêmement regretté de ses sujets, dont

il avoit mérité l'amour et le respect par ses grandes qualités. Ce prince avoit régné 13 ans depuis l'expulsion de son aïeul. Il laissa 2 fils, *Jean* et *Michel*, sous la tutelle de l'impératrice *Anne* de Savoie, leur mère et sa deuxième femme.

JEAN I PALÉOLOGUE, et JEAN CANTACUZÈNE.

1341. JEAN PALÉOLOGUE, fils d'*Andronic* le jeune, né le 18 juin 1332, succéda le 15 juin 1341 à son père, et fut couronné le 19 novembre suivant. Comme il étoit mineur, *Jean d'Apri*, patriarche de CP., et *Jean Cantacuzène*, grand-domestique, voulurent s'attribuer chacun la conduite de l'Etat. Celui-ci prit même les ornemens impériaux dès le 26 octobre 1341, se portant pour collègue et protecteur du jeune prince. 5 ans après, il se fit couronner empereur dans Andrinople par *Lazare*, patriarche de Jérusalem, et fit ouvertement la guerre à *Jean Paléologue*. Ce furent, selon lui, les calomnies du général *Apocauque* et du patriarche, qui l'obligèrent d'en venir à cette extrémité. Plusieurs villes entrèrent dans son parti, sans se faire prier. Il en soumit d''autres par les armes. Enfin il entra dans

CP. le 8 janvier 1347, et s'y fit couronner de nouveau le 13 mai avec *Irène* sa femme. La misère où l'empire étoit réduit, parut bien sensiblement à cette cérémonie. Les couronnes qu'on y employa n'étoient que de pierres fausses, et le repas n'y fut servi qu'en vaisselle de terre et d'étain. L'an 1353, pressé par les Turcs et par l'empereur *Jean Paléologue*, *Cantacuzène* se tourna du côté de l'Occident pour avoir du secours. Dans cette vue, il envoya une députation au pape *Innocent* VI, nouvellement élu, témoignant désirer la réunion. L'an 1354, au mois de février, il fit couronner empereur son fils, *Mathieu Cantacuzène*. *Jean Paléologue* étant rentré dans CP. au mois de janvier 1355, *Jean Cantacuzène* abdiqua (de gré ou de force), et prit l'habit monastique, sous le nom de *Joseph*. La retraite du père entraîna la ruine du fils. *Matthieu*, battu, pris et envoyé en exil dans la même année, fut obligé, l'année suivante, de quitter la pourpre, à l'exemple de son père. L'an 1369, *Jean Paléologue* vint en Occident solliciter du secours contre les Turcs. Il vit à Rome le pape *Urbain* V, entre les mains duquel il fit une profession de foi très-orthodoxe; mais il ne remporta de son voyage que des vaines promesses. L'an 1373 *Andronic*, fils de l'empereur, et *Cuntuza*, fils du sultan *Amurath*, s'étant rencontrés, conspirent en-

semble contre les jours de leurs pères. Le complot ayant été découvert, *Amurath* fait crever les yeux à son fils; *Andronic* est mis en prison par ordre de *Jean Paléologue*, et privé seulement d'un œil. Délivré ensuite par les Génois, il arrête son père et le met lui-même en prison, avec *Manuel*, son autre fils. L'empereur s'échappe au bout de 2 ans, et se réfugie auprès du sultan *Bajazet*. *Andronic* craignant le Turc, se retire à Sélirrée, où il finit ses jours. Son père mourut enfin l'an 1391, prince méprisable et méprisé pour son indolence, sa crapule et son peu de discernement. Outre les deux fils qu'on vient de nommer, il laissa d'*Hélène Cantacuzène*, sa deuxième femme, *Irène*, mariée à *Basile Comnène*, empereur de Trébizonde, et d'autres enfans.

MANUEL PALÉOLOGUE.

1391. MANUEL PALÉOLOGUE, fils de l'empereur *Jean*, né l'an 1348, associé par son père à l'empire en 1375, lui succéda l'an 1391. Ce fut à la Cour de *Bajazet*, où il étoit en ôtage, qu'il apprit la mort de son père. A cette nouvelle, il s'échappe furtivement, et se rend à CP. Le sultan, irrité de son évasion, passe dans la Thrace où il fait le dégât. L'an

1399, il oblige *Manuel* d'associer *Jean*, son neveu, fils d'*Andronic*, à l'empire. L'année suivante, toujours menacé par *Bajazet*, *Manuel* passe en Occident pour intéresser les princes en sa faveur. Il arrive le 3 juin 1400 à Paris, delà il passe en Angleterre, et revient avec l'unique satisfaction d'avoir été bien reçu partout. Heureusement à son retour, il apprend que *Bajazet* a été fait prisonnier par *Tamerlan*. Mais les fils du sultan continuent la guerre contre les Grecs. *Manuel* cependant vint à bout de faire, quelques années après, une paix avantageuse avec *Soliman* I, successeur de *Bajazet*. L'an 1423, le sultan *Amurath* II, irrité contre *Manuel* de ce qu'il avoit épousé la cause de *Mustapha*, son oncle, qui lui disputoit l'empire, vient mettre le siége devant CP. avec une armée de 200,000 hommes. Il réduit en cendres les environs de la ville, et lui fait essuyer tout ce que la guerre a de plus cruel. Le canon jusqu'alors n'étoit point connu dans l'Orient. *Amurath* en fit usage à ce siége. Les effets de ce terrible instrument n'abattirent pas le courage des Grecs. Ils se défendirent, hommes et femmes, avec tout le courage possible. Enfin le 6 septembre de la même année, *Amurath* lève le siége, pour aller s'opposer à *Chélébi*, son frère, qui venoit de se rendre maître de Nicée. L'an 1425, *Manuel* conclut avec *Amurath*

un traité de paix, dont on ignore les conditions. Il étoit à peine signé, que *Manuel* finit subitement ses jours le 21 juillet. Ce prince avoit régné 34 ans depuis la mort de son père, et vécu 77 ans et 25 jours. Quelques auteurs disent qu'en 1419 il avoit abdiqué en faveur de son fils aîné, après l'avoir fait couronner empereur. Si cela est, son abdication, comme on vient de le voir, ne l'empêcha pas de vaquer aux affaires de l'Etat. Il est plus certain que 2 jours avant sa mort, il se retira dans un monastère, où il prit le nom d'*Antoine*. Ses funérailles furent honorées des larmes de ses sujets, qu'il avoit gouvernés avec beaucoup de douceur. *Manuel* eut de sa femme *Irène*, fille de *Constantin Dragasès*, souverain d'une petite contrée de la Macédoine, 8 enfans, qui furent *Jean*, qui suit; *Théodore*, prince de Sparte; *Andronic*, prince de Thessalonique; *Constantin*, empereur; *Démétrius*, prince du Péloponnèse; *Thomas*, prince d'Achaïe; *Hélène*, femme de *Lazare*, souverain de Servie; et *Zoé*, qui fut mariée à *Jean Basile*, duc de Moscovie.

JEAN PALÉOLOGUE II.

1425. JEAN PALÉOLOGUE, né le 15 décembre 1390, couronné empereur le 19 janvier 1419, suc-

céda le 21 juillet 1425, à l'empereur *Manuel*, son père. Il faut distinguer avec *Sponde*, deux commencemens du règne de *Jean Paléologue*, pour ne pas tomber dans la méprise de quelques historiens, qui ont cru que *Jean Paléologue*, couronné en 1419, étoit fils d'*Andronic* et différent de *Jean*, fils et successeur de *Manuel*. L'extrémité à laquelle ce prince fut réduit par les Turcs, le porta à penser à la réunion des deux Eglises, dans l'espérance d'obtenir du secours des Latins. Il y eut, pour cet effet, différentes ambassades de part et d'autre depuis 1426 jusqu'en 1437. Le 27 novembre de cette dernière année, l'empereur partit de CP. sur des galères envoyées par le pape *Eugène* IV, arriva le 8 février 1438 à Venise, et delà se rendit à Ferrare, où il fut reçu le 4 mars par *Eugène*, qui s'y étoit rendu pour le Concile qu'il y avoit indiqué. L'année suivante, le Concile ayant été transféré à Florence, l'affaire de la réunion y fut heureusement terminée. (V. les *Conciles*, p. 234.) L'empereur quitta Florence le 26 août 1439, s'embarqua le 11 octobre à Venise, et arriva le 1 février 1440 à CP. La réunion fut d'aussi courte durée qu'elle avoit été solennelle. *Marc* d'Ephèse, le seul des Grecs qui avoit refusé de la souscrire à Florence, renouvela le schisme à son retour, et échauffa tellement les esprits, que de-

puis il n'y a plus eu moyen de réconcilier les deux Eglises. Pour comble de désolation, l'intérêt mit la division dans la famille impériale. *Constantin*, frère de *Jean Paléologue*, s'empara des domaines de *Démétrius*, son frère, qui avoit accompagné l'empereur en Italie. *Démétrius* voyant que *Jean Paléologue* ne lui donne aucune satisfaction, s'adresse au sultan *Amurath*, qui lui donne des troupes avec lesquelles il vient assiéger CP. le 23 avril 1443. Obligé de lever le siége, après avoir ravagé tous les dehors de la ville, il fait sa paix, et obtient une principauté sur les bords du Pont-Euxin, où il va s'établir. L'année suivante, après la célèbre bataille de Vanne, gagnée sur les Chrétiens par *Amurath* le 10 novembre, *Jean Paléologue* se voit menacé de toutes les forces des Turcs, sans apercevoir aucune ressource contre ces infidèles. Dans cette extrémité, il a recours à la clémence du sultan, qui lui accorde la paix, et le laissa tranquille le reste de ses jours. *Jean Paléologue* mourut sans enfans le 31 octobre 6957 de l'ère de CP., selon *Phranzès*, (1448 de J. C.) Ce prince n'étoit point guerrier; mais il ne manquoit pas de politique, et fit avec les Turcs des traités aussi avantageux que les circonstances le permettoient. Il aimoit d'ailleurs ses sujets, et il ne tint pas à lui qu'il ne les rendît heureux. Il avoit épousé trois

femmes; 1°. *Anne* de Moscovie, morte l'an 1417; 2°. *Sophie*, fille de *Jean* II, marquis de Montferrat, qui abandonna son époux et revint en Italie l'an 1426; 3°. *Marie Comnène*, fille d'*Alexis*, empereur de Trébizonde.

CONSTANTIN XII PALÉOLOGUE, dit DRAGASÈS.

1448. CONSTANTIN, quatrième fils de l'empereur *Manuel* et d'*Irène Dragasès*, né vers la fin de février 1403, prince de Pont, puis du Péloponnèse, succéda au commencement de novembre 1448 à l'empereur *Jean*, son frère. *Démétrius*, son cadet, ayant voulu lui disputer l'empire, le sultan *Amurath* se rend arbitre de la querelle, et décide en faveur de *Constantin*. L'an 1453, *Mahomet* II, successeur d'*Amurath*, ayant trouvé l'occasion de rompre l'alliance avec *Constantin*, marche au mois de janvier vers CP. à la tête d'une armée de 300 mille hommes; 400 galères turques courent en même temps le détroit du Bosphore. Mais l'entrée du port étant fermée par deux chaînes d'une force extraordinaire, *Mahomet* fait transporter ses bâtimens par terre jusqu'à l'autre côté du golfe de Cérat; ce qui formoit un trajet de 2 lieues. La

ville assiégée par mer et par terre, se défend avec un courage incroyable. Enfin la valeur opiniâtre des Turcs triompha de la belle résistance des Grecs; la malheureuse Constantinople fut emportée d'assaut le 29 mai 1453. *Constantin* y périt les armes à la main dans la 50e. année de son âge, et la 8e. de son règne. La ville fut pillée et saccagée; le sultan avoit défendu d'y mettre le feu; mais, à la réserve de l'incendie, les victorieux y exercèrent, pendant 3 jours, tout ce qu'on peut imaginer de plus abominable en tout genre d'excès. Telle fut la fin de l'Empire d'Orient; et Constantinople, fondée par *Constantin le Grand*, qui en avoit fait la dédicace le 11 mai 330, tomba sous la puissance des Turcs le 29 mai 1453, après avoir été 1123 ans et 18 jours le siége des Empereurs grecs, dont le dernier portoit le nom de *Constantin*. C'est ainsi que l'Empire d'Occident, fondé par un *Auguste*, finit sous un *Auguste*. *Démétrius* et *Thomas*, frères de *Constantin Paléologue*, lui survécurent et se soutinrent quelque temps dans le Péloponnèse, c'est-à-dire, jusqu'en 1458, que *Mahomet* s'en rendit maître. Enfin il restoit aux Grecs Trébizonde, où régnoit *David Comnène; Mahomet* s'en empara l'an 1462, et emmena *David* à CP., où peu de temps après il le fit mourir.

PRÉFACE.

UN membre de l'Institut National a bien eu raison de dire, dans une séance publique, qu'il ne fallait plus, de nos jours, écrire l'histoire comme on l'écrivait autrefois. Sans approfondir ici tout ce que cette sage remarque offre de philosophique, de moral et de politique, relativement au nouvel ordre de choses établi en France, et aux lumières qui se répandent parmi toutes les nations de l'Europe, je ne m'arrêterai qu'à une des moindres idées qu'elle présente, et dont cependant il peut résulter de grands avantages. C'est sur l'utilité qu'il y aurait maintenant d'abréger l'histoire des peuples, espèce de chaos vaste et immense, où tous les objets sont entassés confusément les uns sur les autres, les abus du despotisme, les fureurs fanatiques, les guerres, les batailles, les amours des rois, les sot-

tises des ministres, le sacré, le profâne, les lois en tous genres, violées aussi-tôt que rendues, et oubliées, depuis des siècles, de ceux même dont elles devaient faire le bonheur. Aussi les lecteurs intrépides qui ont le courage de parcourir cet amas volumineux de faits étrangers ou nationaux, narrés avec une étonnante prolixité, sont-ils trop heureux quand ils n'ont perdu que leur tems à feuilleter des milliers de pages. S'ils ont de la mémoire, une pareille lecture ne peut que la surcharger horriblement; et les objets trop multipliés et trop étendus, dont elle a occupé leur attention, s'amoncelant dans leur tête avec le même désordre qu'ils sont présentés, il en résulte un nouveau chaos à-peu-près semblable au premier: ainsi qu'une glace répète fidellement toutes les figures d'un tableau. Pour remédier à cet inconvénient, qui n'est que trop ordinaire, les personnes qui

veulent lire et méditer l'histoire avec fruit et méthode, sont obligées de tracer une analyse des faits les plus intéressans, afin de pouvoir se les rappeler.

Au-lieu qu'en resserrant l'histoire de chaque peuple dans un petit espace, et en ne rapportant que ce qu'elle contient de vraiment curieux, de vraiment instructif pour tous les pays, pour tous les hommes, on est sûr que les évènemens remarquables se rangeront, d'eux-mêmes, dans la mémoire des lecteurs, sans les fatiguer, sans qu'ils s'en aperçoivent. L'écrivain peut goûter, d'avance, la satisfaction d'être utile à ses contemporains et à la postérité.

Ai-je besoin d'avertir que je ne veux point parler de ces abrégés historiques, ouvrages secs et superficiels, où la crainte d'en trop dire fait qu'on n'en dit pas assez, et où l'on est conduit de lacune en lacune à un fait isolé, à un

personnage mémorable, sans physionomie et sans mouvement, qui n'a pas même l'espèce de vie d'une ombre retracée momentanément sur la toile? Ces sortes d'Abrégés ressemblent assez au squelette décharné d'un corps jadis surchargé d'embonpoint.

J'ai en vue ces productions estimables, dans le genre historique, où l'on ne trouve que ce qui est nécessaire à l'amusement et à l'instruction des lecteurs, et aux méditations du philosophe.

Telle est la tâche que je me suis efforcé de remplir dans l'ouvrage que je publie aujourd'hui.

Frappé des faits extraordinaires, singuliers, bizarres, des vicissitudes inouies de la fortune, des révolutions surprenantes, des horreurs presque sans exemple dans les annales des nations, que l'on trouve dans l'*Histoire du Bas-Empire*, donnée au public par Le Beau, et continuée par le citoyen

Ameilhon, qui ne l'ont point finie ni l'un ni l'autre, quoiqu'elle soit déjà en vingt-quatre gros volumes *in*-12; et étonnée en même-tems des longueurs énormes qui en refroidissent à chaque instant l'intérêt, en faisant perdre de vue les traits qu'il importe le plus de retenir, égarés et comme perdus dans une foule infinie de faits minutieux, inutiles, ou dénués d'intérêt : il m'a paru que ce serait se proposer une tâche estimable et utile, que d'élaguer de cette volumineuse histoire, tout ce qu'elle contient de superflu, et qui empêche le rapprochement des évènemens les plus singuliers.

C'est ce but si louable qui m'a dirigé dans mon travail, et le lecteur impartial jugera si j'ai réussi.

Je l'avertis, avant d'aller plus loin, que mon dessein n'est point de faire entendre que l'*Histoire du Bas-Empire*, par Le Beau et Ameilhon, soit un

mauvais ouvrage : je veux dire seulement qu'elle est excessivement longue, peut-être quelquefois diffuse. Mais on sait que c'est le défaut de toutes les grandes histoires. Celle-ci a d'ailleurs un mérite très-rare dans les autres ; elle est écrite avec chaleur, avec élégance ; elle fournit souvent matière à réfléchir. On en pourra juger, car dans la crainte de ne pouvoir mieux faire, j'en ai conservé le style autant qu'il m'a été possible. Elle convient aux savans, aux grandes bibliothèques ; en un mot, c'est un vaste tableau, dont on avait peine à saisir l'ensemble au premier coup-d'œil, et que j'ai cru devoir réduire en miniature, si je peux m'exprimer de la sorte.

Je réunis en cinq volumes tout ce qu'il y a d'intéressant dans les vingt-quatre tomes dont je viens de parler ; j'insère même dans ces cinq volumes tout ce qui était de nature à entrer dans mes

anecdotes historiques, et que j'ai recueilli dans un grand nombre d'ouvrages.

Non-seulement je conduis mes lecteurs jusques après la prise de Constantinople par Mahomet II, mais encore je fais connaître ce que présente de curieux l'état actuel de cette ville, les mœurs, les usages des Turcs, et les particularités concernant tous leurs monarques. En sorte qu'on aura, tout-à-la-fois, dans un petit nombre de volumes, les faits les plūs frappans de l'Histoire Romaine et du Bas-Empire, depuis Constantin jusqu'à la prise de la nouvelle Rome; et ceux qui concernent les empereurs Ottomans, depuis l'origine de leur puissance, jusqu'à nos jours. Ces différens objets concourront au but que je me propose ici, d'instruire en amusant.

Tel est le dessein que j'avais formé, dans un ouvrage d'un autre genre, en

publiant, long-tems avant notre révolution, les *Anecdotes des Beaux-Arts*, dont diverses circonstances ne m'ont permis de mettre au jour, jusqu'à présent, que 3 v. *in*-8° ; mais j'espère que les autres ne tarderont pas à paraître.

Pour revenir encore un instant sur les *Anecdotes de Constantinople*, elles embrassent un espace de tems de plus de quinze siècles, sans que j'aie omis un seul fait intéressant, propre à peindre les personnages et les nations qui figurent tour-à-tour dans ce tableau historique, immense, quoique resserré. Je n'en ai seulement retranché que le récit des batailles, qui se ressemblent toutes : j'avais assez d'autres traits relatifs à la férocité des hommes. J'ai aussi gardé le silence sur les querelles interminables de religion, auxquelles se sont livrés, pendant douze cents ans au moins, les Grecs de Constantinople, peuple le plus superstitieux qu'il y ait

eu dans l'univers, et qui aurait dû voir que cette manie ridicule et dangereuse, le faisait furieusement déroger des anciens Romains, dont il se croyait descendu.

Je ne me suis cependant pas borné à amuser mes lecteurs par une immense variété de faits curieux; j'ai aussi fait en sorte de leur présenter une histoire complète de l'Empire d'Orient, et des monarques Turcs, aussi voluptueux que féroces; réunion de passions et de crimes, qui paraîtrait contradictoire, si l'on ne savait que les sentimens les plus opposés se trouvent toujours dans le cœur humain.

Que d'époques intéressantes sont ici rapidement passées en revue! L'invasion des Barbares, des Huns, des Goths, des Sarrasins, des Arabes, des Lombards, qui ont laissé leur nom à une grande province de l'Italie: la prise et le saccagement de Rome, cette maîtresse

orgueilleuse de l'Univers, subjuguée plusieurs fois, et presque détruite par des peuples qu'elle méprisait : l'irruption des Vandales en Afrique, leur domination, leur trône renversé par le célèbre Bélisaire, et les actions mémorables de ce grand capitaine : l'origine des Francs, des Allemands, des Anglais, des Turcs, des Mahométans, des Russes, si long-tems ensevelis dans les glaces du Nord et dans la plus affreuse barbarie ; les mœurs et les usages qui distinguèrent d'abord tous ces descendans des Scytes : une partie de l'histoire d'Egypte, cette contrée où les Français ont porté, de nos jours, leurs armes victorieuses, et fait rentrer les lumières des arts et des sciences, qui en étaient bannies depuis tant de siècles : la disparition de dessus notre globe de plusieurs nations puissantes, dont présentement on connaît à peine les noms, tandis qu'elles furent si redoutables par leurs conquê-

tes : enfin, les exploits, les ravages, les désastres des croisés, nos aïeux, et tout aussi barbares que les Vandales, les Bulgares, les Sarmates, etc. : tels sont les principaux traits rassemblés et réunis dans cet ouvrage.

Qu'il offre de leçons frappantes à l'ambitieux, au monarque absolu qui croit que Dieu l'a pour toujours affermi sur un trône immuable ! Que l'insolent orgueilleux qui ose mépriser l'homme obscur, apprenne qu'il peut tout-à-coup être précipité dans la poussière ou sur l'échafaud, et que l'objet de ses dédains parvient souvent au comble des félicités et des honneurs.

Et vous, en proie à votre folle vanité, qui pensez que la fortune vous a, pour toujours, comblés de ses faveurs, et qu'elles seront réversibles sur vos enfans et sur vos derniers neveux ; sachez qu'il n'est rien de stable dans le monde ; que les riches, les puissans do

la terre, les princes, les rois, les papes, les empereurs peuvent éprouver les revers les plus inouis, manquer même du nécessaire, périr d'une mort ignominieuse; que non-seulement les villes finissent et disparaissent; mais qu'à de grandes époques plus ou moins reculées, les Républiques, les Royaumes, les Empires éprouvent une destinée pareille, et sont, pour ainsi dire, frappés de mort.

Tous les personnages chargés de gouverner une nation, soit par les prérogatives du hasard de la naissance, soit par une distinction bien plus flatteuse, celle de l'élection du peuple, apprendront, dans mon ouvrage, que les places les plus élevées sont ordinairement les plus glissantes; que si la fortune se plaît à faire monter un petit nombre d'hommes au-dessus de leurs semblables, elle les précipite aussi très-souvent dans un abime de misères et de

douleurs. Ils doivent donc ne s'occuper sans cesse qu'à faire le bien général et particulier ; qu'à essuyer les pleurs des malheureux, plutôt qu'à prêter l'oreille aux louanges des flatteurs : du moins, si les revers viennent à fondre sur eux, leurs maux ne seront point agravés par les déchiremens du remords, et ils trouveront leur consolation dans la pratique continuelle de la vertu.

N'envions donc point le prétendu bonheur de ceux que nous voyons monter, n'importe comment, à des places éminentes : soyons certains qu'il y a, dans l'histoire, des exemples encore plus frappans de prospérités beaucoup plus extraordinaires.

Telles sont les réflexions utiles et morales que fera naître la lecture de ces Anecdotes.

Elle en inspirera aussi d'un autre genre, qui fortifieront notre âme contre les peines et les calamités de la

vie : des exemples continuels prouveront que l'homme en société est presque toujours malheureux et méchant. Les circonstances douloureuses où se trouve chaque individu, les forfaits dont il est témoin, lui semblent surpasser la mesure de tous ceux résérvés à l'espèce humaine. Eh bien, qu'il ouvre l'histoire, qu'il parcoure les Anecdotes de l'Empire de Contantinople, il sera forcé d'avouer que les misères, les crimes du tems présent, ne sont rien en comparaison de ceux dont l'antiquité nous a conservé l'épouvantable souvenir.

Après tout ce que je viens de dire, dois-je craindre que le public ne reçoive pas favorablement cet ouvrage ? Mais quel est l'auteur assez vain pour se flatter d'un succès assuré ? J'ai encore besoin d'un autre motif pour espérer que mon travail lui sera peut-être agréable. On parle si souvent aujour-

d'hui de Constantinople, depuis qu'une alliance monstrueuse réunit contre la France les Turcs et les Russes, qu'il est probable que les anecdotes d'un Empire, à jamais célèbre, où cette ville a joué le principal rôle, ne peuvent manquer d'être accueillies avec intérêt. On y verra que Constantinople a souvent changé de maîtres; des Grecs, des Thraces, des Isauriens, des Français, des Turcs y succédèrent aux empereurs Romains : une autre catastrophe qui semble se préparer sous nos yeux, ne va-t-elle pas faire tomber cette seconde Rome au pouvoir des Tartares, appelés maintenant Russes ?

Si ce livre reçoit du public l'accueil que je désire, je promets de mettre au jour incessamment un ouvrage encore plus rempli de faits extraordinaires, d'exemples surprenans, des jeux et des caprices en tous genres de la Fortune, auquel je travaille depuis plus de

trente années, et qui sera, non le résumé de deux histoires, mais celui de toutes les histoires du Monde.

ANECDOTES

ANECDOTES DE L'EMPIRE DE CONSTANTINOPLE, OU DU BAS-EMPIRE.

Années de l'ère vulgaire 284—92—305.

LE règne de Constantin est une époque fameuse. La religion chrétienne, formée depuis près de trois siècles dans les dernières classes du peuple, enveloppée des voiles du mystère, se traînant dans l'obscurité, et ne subsistant que parce qu'elle était persécutée, se vit tout-à-coup le culte dominant, monta sur le trône après n'avoir paru que sur les échafauds, et eut le pouvoir de persécuter à son

tour. Constantin, en la couvrant de l'éclat de la pourpre romaine, suivit plutôt les conseils de la politique, que ceux de la piété. Ce prince avait plusieurs compétiteurs à l'Empire; il craignait de succomber; et il se décida à grossir son parti de la foule des chrétiens accoutumés à mépriser la vie, et qui étaient les meilleurs soldats des armées.

On ne s'accorde pas au sujet du savoir de Constantin et de son goût pour les lettres : les uns ne lui en donnent qu'une teinture légère; d'autres le représentent comme très-instruit; et ceux-là le font tout-à-fait ignorant. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il écrivait lui-même presque toutes ses lettres. Il faisait aussi le plus grand cas des savans.

Retenu à la cour de Dioclétien, comme en ôtage, pour s'assurer de la fidélité de son père, Constance-

Chlore, Auguste, qui, dans sa part de l'Empire, avait la Grande-Bretagne, les Gaules, l'Espagne et la Mauritanie; Constantin charmait tous les cœurs par sa bonne mine; il se montrait également propre à obéir et à commander; il se fit estimer et chérir de l'empereur et des soldats par sa bravoure, son intelligence, sa générosité, son affabilité extrême envers tout le monde, et par une force de corps qui résistait à toutes les fatigues. Sa physionomie guerrière était adoucie par une agréable sérénité répandue sur son visage. Il était libéral et porté à la magnificence. Ses bonnes qualités étaient ternies par beaucoup de défauts. Son ambition ne put souffrir de rival; il poussa jusqu'à l'excès la prodigalité et l'ostentation. Il dépensait le produit des impositions à des bâtimens inutiles, et à enrichir des ministres qui, loin de

mériter le moindre bienfait, abusaient de sa confiance, et en faisaient l'instrument de leurs passions. Il affectait trop souvent de se mêler des affaires de l'église, et servit d'exemple à ses successeurs pour s'ériger ridiculement en théologiens.

Il avait le visage large et haut en couleur, peu de cheveux et de barbe, les yeux grands, le regard vif, mais gracieux; le cou un peu gros, le nez aquilin; un tempérament délicat, mais qu'il sût ménager par une vie sobre et frugale, et par la modération dans l'usage des plaisirs. Ses mœurs étaient chastes; sa jeunesse, toute occupée de grandes et de nobles pensées, fut exempte des faiblesses de cet âge. Il se maria jeune. La naissance de Minervine sa première femme est aussi inconnue que celle de sa mère Hélène, épouse légitime ou concubine de Constance-Chlore. De ce

mariage naquit un prince nommé Crispe, que ses belles qualités et ses malheurs rendent également célèbre.

Avant de rapporter les particularités du règne de ce prince, il est à propos de jeter les yeux sur quelques événemens qui l'avaient précédé, et de connaître les personnages qui s'étaient alors partagé l'Empire du monde.

Ce fut par le suffrage des soldats, qu'après la mort de Carus et de son fils Numérien, Dioclétien fut élevé à l'Empire, l'an de l'ère vulgaire 284. C'était un Dalmate né dans l'obscurité; mais qui s'étant formé au métier de la guerre sous Aurélien et sous Probus, était parvenu aux premiers emplois. Des historiens disent qu'il était fils d'un greffier; d'autres, qu'il avait été esclave. Il commença par être soldat, et parvint par degrés à la place de général. Il avait le com-

mandement des officiers du palais, lorsqu'il fut élevé à l'Empire, l'an 284, après la mort de Numérien. On dit qu'il tua *Aper*, meurtrier de ce prince, pour accomplir la prédiction qu'une devineresse lui avait faite, qu'il serait empereur, sitôt qu'il aurait tué de sa propre main *Aper*; comme ce mot signifie en latin sanglier, il tuait tous les sangliers qu'il rencontrait. Mais lorsqu'il eût donné la mort à *Aper*, il s'écria : *la prophétie est accomplie.*

Grand homme d'État et grand capitaine, Dioclétien était intrépide dans les combats, mais timide dans les conseils par un excès de circonspection et de prudence; d'un génie étendu, pénétrant, prompt à trouver des expédiens, et habile à les mettre en œuvre; doux par tempérament, cruel par politique, et quelquefois par faiblesse; avare et aimant

le faste; ravissant le bien d'autrui pour fournir à son luxe, sans diminuer ses trésors; adroit à déguiser ses vices et à rejeter sur les autres tout ce qu'il faisait d'odieux; et ce qui marque davantage son habileté, c'est qu'ayant communiqué sa puissance à Maximien-Hercule et à Galère qui, féroces et audacieux, semblaient être de caractère à ne respecter personne, il demeura le maître du premier, après en avoir fait son collègue, et sut long-tems tenir l'autre dans une juste subordination.

Aussi-tôt qu'il se vit maître de l'Empire, il considéra sa vaste étendue, et combien il était difficile qu'un seul homme pût gouverner tant de peuples différens; il résolut de se choisir un collègue, mais dont l'ambition satisfaite se tînt au second rang, et sur qui la supériorité de son génie lui conservât toujours une au-

torité décidée, quoique peu apparente. Il le trouva dans Maximien, son ami depuis un grand nombre d'années, et avec qui il avait servi en qualité de simple soldat dans la même compagnie. Né en Pannonie, près de Sirmich, dans une extrême pauvreté, nourri et élevé au milieu des alarmes, et des courses des barbares, il n'avait fait d'autre étude que celle de la guerre, dont il avait partagé toutes les fatigues et tous les périls avec Dioclétien. La conformité de condition et plus encore l'égalité de bravoure, les avait unis d'une manière intime. La fortune ne les sépara pas ; elle les fit monter également aux premiers grades dans les armées, jusqu'au moment où Dioclétien prenant l'essor, s'éleva au rang suprême. Il y appela bientôt son ami qu'il savait capable de le seconder, sans lui donner de jalousie.

Maximien honoré du titre d'Auguste, conserva la rudesse de son pays et de sa première profession. Soldat jusque sur le trône, il était, à la vérité, plus franc et plus sincère que son collègue; mais aussi plus dur et plus grossier. Prodigue plutôt que libéral, il pillait sans ménagement pour répandre sans mesure : hardi, mais dépourvu de jugement et de prudence : brutal dans ses débauches; ravisseur et sans égard aux lois ni à l'honnêteté publique. Avec ce caractère sauvage, il fut pourtant toujours gouverné par Dioclétien, qui mit en œuvre sa valeur, et sut même profiter de ses défauts. Les vices à découvert de l'un, donnaient du lustre aux fausses vertus de l'autre : Maximien se prêtait de grand cœur à l'exécution de toutes les cruautés que Dioclétien jugeait nécessaires; et la comparaison qu'on faisait des deux

princes, tournait à l'avantage du dernier : on disait que Dioclétien ramenait le siècle d'or, et Maximien, le siècle de fer.

Ce dernier prince, ivre d'orgueil, oublia jusqu'à son origine ; il prit le surnom d'Hercule, et voulut faire croire, et crut peut-être lui-même qu'il descendait en droite ligne de ce fameux demi-dieu de la Grèce. Pour effacer la trace de sa vraie origine, il fit construire un palais dans un lieu près de Firmium, à la place d'une cabane où son père et sa mère avaient gagné leur vie du travail de leurs mains.

Cependant l'Empire Romain trop étendu, et commençant à vieillir, était menacé de tous côtés par les barbares, et au midi et au nord, à l'orient et à l'occident. Les deux empereurs virent la nécessité de partager le fardeau dont ils étaient comme

accablés; ils jetèrent les yeux sur deux officiers qui jouissaient d'une haute réputation dans les armées; qui avaient appris le métier des armes dans la même école que Dioclétien et Maximien, et s'y étaient signalés par mille actions de valeur. Le premier était Constance, noble Dardanien, surnommé *Chlore*, à cause de sa pâleur. Il avait d'abord servi dans un corps distingué, qu'on appelait les protecteurs : c'étaient les gardes du prince. Il parvint ensuite à l'emploi de tribun et au gouvernement de la Dalmatie. La régularité de ses mœurs était relevée par sa bonne mine et par une bravoure éclatante. Il avait pour maxime favorite, qu'il valait mieux que les richesses d'un prince circulassent que d'être enfermées dans un coffre. Il feignit de vouloir chasser de son palais, ceux de ses officiers qui ne renonce-

A 6

raient pas au christianisme; il y en eut quelques-uns qui sacrifièrent leur religion à leurs intérêts, et d'autres qui aimèrent mieux perdre leurs charges, que de trahir leur conscience. Il ne voulût plus voir les premiers, disant que des lâches, qui avaient trahi leur dieu, trahiraient bien plus aisément leur prince; et il confia aux seconds sa personne, et les combla de bienfaits.

L'autre guerrier, qui fixa l'attention de Dioclétien, se nommait Galère : il était fils d'un paysan d'auprès de Sardique; il garda les troupeaux dans sa jeunesse. Rien ne démentait dans sa personne l'éducation qu'il avait reçue. Ses vices laissaient pourtant entrevoir un certain fonds d'équité, mais aveugle et grossière : haïssant les lettres, dont il n'avait aucune teinture; fier et intraitable; ignorant les lois et n'en connaissant point d'au-

tres que son épée, il n'avait de grâce que dans le maniement des armes. Sa taille était excessivement haute, et d'abord assez bien proportionnée; mais les excès de table lui donnèrent un embonpoint monstrueux. Ses paroles, le son de sa voix, son air, son regard, tout était farouche et terrible. Dioclétien lui donna néanmoins le nom de César, en même tems qu'à Constance-Chlore, l'an 292, et lui fit épouser Valérie sa fille. Ce fut alors que l'ambitieux Constance répudia aussi sa première femme Hélène, qu'il aimait, dit-on, pour épouser Théodore, fille d'Eutropie, et d'un premier mari qu'elle avait eu avant Maximien. Hélène l'avait rendu père d'un fils âgé alors de dix-huit ans, qui fut Constantin, surnommé le Grand, par l'adulation des peuples, trompés en tous tems dans les louanges qu'ils s'empressent trop de prodiguer à leurs rois.

La prudence de Dioclétien fut cette fois trompée ; il ne prévit pas que sa créature le ferait trembler un jour, et deviendrait le fléau de sa vieillesse. Dans le partage même qu'il fit des deux Césars, il laissa Constance à son collègue, et prit pour adjoint, Galère, à qui il donna le nom de Maximien, comme un présage de concorde et de déférence à ses volontés.

Quelque tems avant cette époque, Carause, jadis simple matelot, devint puissant sur la mer, s'empara de la Grande-Bretagne ; et ayant battu Maximien-Hercule, qui n'entendait pas la guerre de mer, força les deux empereurs à le reconnaître pour leur collègue.

Dioclétien s'étant aperçu de l'humeur hautaine de Galère, tira parti de la confusion que causa, au nouveau César, la honte d'avoir été dé-

fait par les Perses, pour rabattre sa fierté. La première fois que le vaincu se présenta devant lui, il le laissa courir à pied plus de mille pas à côté de son char, avec sa robe de pourpre. Mais Galère bientôt après, par un succès éclatant, ayant effacé l'affront fait à ses armes, sut se relever de cette humiliation. Il s'énorgueillit jusqu'à prendre le titre de fils du dieu Mars; et il songea à dépouiller de l'Empire celui à qui il devait toute sa puissance. Il résolut de profiter de l'état d'abattement et de langueur où la vieillesse et l'épuisement avaient jeté son bienfaiteur. Certain de réussir dans ses projets ambitieux, il courut d'abord en Italie, pour engager Maximien à quitter volontairement la couronne, plutôt que de se la voir arracher par une guerre civile. Après l'avoir épouvanté par les plus terribles menaces, il re-

vient à Nicomédie, séjour ordinaire de Dioclétien, commence par lui représenter son âge, ses infirmités, le besoin qu'il avait de repos après des travaux aussi glorieux que pénibles. Comme Dioclétien ne paraissait pas assez sentir la force de ses raisons, il hausse le ton, et lui déclare nettement qu'il s'ennuie de se voir depuis treize ans relégué sur les bords du Danube, occupé sans cesse à lutter contre des nations barbares, tandis que ses collègues jouissaient tranquillement des plus belles provinces de l'Empire; et que si l'on s'obstine à ne lui pas céder enfin la première place, il saura bien s'en emparer.

Le faible vieillard, intimidé d'ailleurs par les lettres de Maximien, qui lui avait communiqué sa terreur, et par les préparatifs de guerre qu'il savait que faisait Galère, versa des larmes, et finit par consentir à abdi-

quer. Pour remplacer les deux Césars qui allaient devenir Augustes, il proposa Maxence, fils de Maximien, et Constantin, fils de Constance. Mais Galère les rejeta tous deux, le premier, qui était pourtant son gendre, parce qu'il n'était pas digne de la couronne : l'autre, parce qu'il en était trop digne, et qu'il ne serait pas assez souple et assez soumis à ses volontés. Il mit sur les rangs, en leur place, deux hommes sans nom et sans honneur, mais qu'il s'attendait bien à diriger à sa fantaisie : l'un s'appelait Sévère, né en Illyrie, d'une famille obscure, sans mœurs et sans autre talent que celui d'être infatigable dans la débauche, et de passer les nuits à danser et à boire. Ce bizarre mérite le faisait estimer de Galère, qui, sans attendre même le consentement de Dioclétien, l'avait déjà envoyé à Maximien pour recevoir la

pourpre. L'autre n'était connu que de Galère seul, dont il était neveu, fils de sa sœur : il se nommait Daza ; il avait d'abord été berger comme son oncle, à qui il ressemblait assez par les mœurs ; mais non pas en courage, ni en capacité pour le métier des armes. Dioclétien ne put entendre, sans rougir, un choix si indigne ; mais comme Galère y paraissait obstiné, il fallut y consentir.

Le premier jour de mai de l'année 305, Dioclétien assemble ses soldats près de Nicomédie, leur déclare, en pleurant, que ses infirmités l'obligent à remettre le fardeau de l'Empire à des princes plus capables de le soutenir ; il nomme Augustes, Constance et Galère ; il donne le titre de Césars à Sévère et à Maximin. Il quitte ensuite son manteau de pourpre, le jette sur les épaules de Maximien qui était présent, et cet empe-

reur dépouillé, traversant, dans son char, Nicomédie, prend le chemin de Salone, sa patrie, où, malgré son affaiblissement, il trouva encore, dans son esprit, assez de force pendant huit ou neuf ans pour vivre heureux et tranquille, en simple particulier.

Maximien fit le même jour à Milan la même cérémonie en faveur de Sévère; mais, moins capable que Dioclétien de se contraindre, ne perdant jamais de vue sa puissance souveraine, dont l'éclat l'avait ébloui, alla gémir de son abdication forc dans les lieux les plus agréables la Lucanie, province actuellement enclavée dans le royaume de Naples. Sur la fin de l'année, Maxence son fils chercha à l'engager à reprendre la pourpre; Maximien n'osa prêter l'oreille à des invitations qui flattaient en secret ses désirs ambitieux; il voulut même faire

rentrer son fils dans l'état de particulier. Le peuple et les soldats se soulevèrent contre lui : il fut obligé de se retirer dans les Gaules auprès de Constantin, qui épousa sa fille Faustine ; et nous verrons, par la suite, la fin tragique que s'attira la perfidie de ce prince.

Dans sa retraite de Salone, Dioclétien s'amusa à cultiver ses jardins et ses vergers, et disait à ses amis qu'il n'avait commencé à vivre que du jour qu'il abdiqua la suprême grandeur. Il répondit même aux invitations qu'on lui fit de se ressaisir de la couronne impériale : « Le trône ne » vaut pas la tranquillité de ma vie ; » je prends plus de plaisir à cultiver » mon jardin, que je n'en ai eu autrefois à gouverner la terre. » Aux yeux de la philosophie, il est plus respectable dans sa retraite, qu'environné de tout l'éclat de la pourpre.

« Un prince, disait-il, ne voit ja-
» mais la vérité par ses yeux; il est
» obligé de se fier aux yeux des au-
» tres, et il est presque toujours trom-
» pé. On le porte à combler de fa-
» veurs ceux qui mériteraient des
» châtimens, et à punir ceux qu'il
» devrait récompenser. » Ce fut dans de pareils sentimens, et bien convaincu du néant des grandeurs humaines, qu'il mourut à Salone l'an 313; mais, selon les auteurs chrétiens, sa mort ne fut pas aussi tranquille qu'elle aurait dû l'être au sein d'une paisible retraite. Nous en parlerons en son lieu.

Année 306.

Maximien-Galère conçut une violente jalousie contre le jeune Constantin, dont le courage et les grandes qualités blessèrent son âme orgueilleuse et basse : il résolut de le faire périr; et le comblant de fausses dé-

monstrations d'amitié, il le retint à sa cour, où la vie de ce jeune prince était beaucoup plus exposée, qu'au milieu des batailles. Sous prétexte de lui procurer de la gloire, le perfide Galère l'exposa aux plus grands périls. Dans une guerre contre les Sarmates, les deux armées étant en présence, il lui commanda d'aller attaquer un capitaine, qui par sa grande taille paraissait le plus redoutable de tous les barbares. Constantin court droit à l'ennemi, le terrasse, et le traînant par les cheveux, l'amène tout tremblant aux pieds de son général. Il reçut ordre une autre fois de se jeter à cheval dans un marais, derrière lequel étaient postés les Sarmates, et dont on ne connaissait pas la profondeur : il le traverse, montre le passage aux troupes Romaines, renverse les ennemis, et ne revient qu'après avoir remporté une victoire

signalée. Le tyran l'obligea même d'attaquer un lion furieux : Constantin sortit encore vainqueur de cet étrange combat.

Constance avait plusieurs fois redemandé son fils, sans pouvoir le retirer des mains de son collègue. Enfin étant sur le point de passer dans la Grande-Bretagne pour aller faire la guerre aux Pictes, nation ainsi nommée parce qu'elle se peignait tout le corps, le mauvais état de sa santé lui fit craindre de le laisser, en mourant, à la merci d'un tyran ambitieux et sanguinaire. Il parla d'un ton plus ferme; et Galère qui n'osait rompre ouvertement avec Constance, consentit au départ de son fils. Il lui donna un soir le brevet nécessaire pour prendre des chevaux de poste, en lui enjoignant expressément de ne partir, le lendemain matin, qu'après avoir reçu de nouveaux ordres. Il

ne laissait échapper sa proie qu'à regret, et il n'apportait ce délai que pour chercher encore quelque prétexte de l'arrêter, ou pour avoir le tems de mander à *Sévère* qu'il eût à le retenir lorsqu'il passerait par l'Italie. Le lendemain Galère affecta de rester au lit jusqu'à midi; et ayant fait appeler Constantin, il fut étonné d'apprendre qu'il était parti dès le commencement de la nuit. Frémissant de colère, il ordonne de courir après lui et de le ramener. Mais la poursuite devenait impossible; Constantin, fuyant à toute bride, avait eu la précaution de faire couper les jarrets à tous les chevaux de poste qu'il laissait sur son passage.

Le jeune prince traverse comme un éclair l'Illyrie et les Alpes, avant que Sévère puisse être instruit de son passage, et arrive au port de Boulogne lorsque la flotte mettait à la voile; la

joie

joie de Constance fut extrême; il revoyait un fils que tant de périls lui rendaient encore plus cher, et au moment où il pouvait le seconder dans l'expédition qu'il allait entreprendre. Ils arrivèrent dans la Grande-Bretagne; les Pictes furent vaincus, et bientôt après, Constance, couvert de gloire, mourut dans la ville d'Yorck, en nommant Constantin son successeur, déjà âgé de 33 ans.

Toute l'armée s'empressa d'approuver ce choix, et Constantin en fut proclamé Auguste, pour ainsi dire malgré lui: il craignait d'irriter Galère, et voulait obtenir son agrément avant de prendre le titre d'empereur. Les soldats refusèrent de se prêter à tant de ménagemens. A l'instant que Constantin, encore tout en larmes, sortit de la tente de son père, ils l'environnèrent avec de grands cris; en vain voulut-il leur échapper en montant

à cheval et en fuyant à toute bride; on l'atteignit, on le revêtit de la pourpre malgré sa résistance, vraie ou simulée.

Le premier soin du nouvel empereur fut de rendre à son père les derniers devoirs; il lui fit faire de magnifiques funérailles, et marcha lui-même à la tête avec un grand cortège. On montre le tombeau de Constance en divers endroits de l'Angleterre. En 1283, comme on prétendit avoir trouvé son corps, Edouard I, qui régnait alors, le fit transporter dans une église, sans se mettre beaucoup en peine s'il était convenable d'y placer les restes d'un payen. Vers le milieu du 16e. siècle, en fouillant à Yorck dans une grotte où l'on tenait qu'était le tombeau de Constance, on y trouva une lampe qui brûlait encore.

Maximien-Galère se rendit odieux

par son avarice et sa cruauté. Il disait hautement que le meilleur usage auquel on pouvait employer des sujets, c'était d'en faire des esclaves. Nulle dignité, nul privilége n'exemptait les magistrats des villes, ni des coups de fouets, ni des plus horribles tortures; des croix toujours dressées attendaient ceux qu'il condamnait à mort; les autres étaient chargés de chaînes et resserrés dans d'horribles entraves. Il faisait traîner dans des maisons de force des dames illustres par leur naissance; il avait fait chercher par tout l'Empire, des ours d'une énorme grosseur, et leur avait donné des noms: quand il était en belle humeur il en faisait appeler quelques-uns, et se divertissait à les voir non pas dévorer sur le champ des hommes, mais sucer tout leur sang, et déchirer ensuite leurs membres: il ne fallait rien moins pour faire rire

ce tyran sombre et farouche. Il ne prenait guère de repas sans avoir vu répandre du sang humain. Les supplices des gens du peuple n'étaient pas si recherchés; il les faisait brûler vifs.

Il ne connaissait point de degrés dans les punitions; rêléguer, mettre en prison, condamner aux mines, étaient des peines hors d'usage; il ne parlait que de feux, de croix, de bêtes féroces : c'était à coups de lance qu'il châtiait ceux qui formaient sa maison. Il fallait aux sénateurs d'anciens services et des titres bien favorables, pour obtenir la grâce d'avoir la tête tranchée.

Les impositions excessives redoublaient les maux des peuples; les villes retentissaient de coups de fouets et de gémissemens; on mettait les enfans, les esclaves, les femmes à la torture, pour vérifier les déclarations

des pères, des maîtres, des maris; on tourmentait les possesseurs eux-mêmes, et on les forçait, par la douleur, de déclarer plus qu'ils ne possédaient; la vieillesse, ni la maladie ne dispensaient personne de se rendre au lieu ordonné pour être entendu; on fixait arbitrairement l'âge de chacun; et comme, selon les lois, l'obligation de payer la capitation devait commencer et finir à un certain âge, on ajoutait des années aux enfans, et on en ôtait aux vieillards. Cependant les animaux périssaient; les hommes mouraient, et après la mort on les faisait vivre sur les rôles; on exigeait encore la taxe des uns et des autres. Il ne restait d'exempts que les mendians; leur indigence les sauvait de l'imposition, mais non pas de la barbarie de Galère. On les rassembla par son ordre au bord de la mer, et on les jeta dans des barques qu'on fit couler à fond:

genre de mort que les tyrans renouvelèrent à différentes époques, et qui eut lieu de nos jours en France, lorsque des démagogues forcenés voulaient y régner sur des monceaux de cadavres.

Galère était occupé de ces rapines et de ces violences, quand il apprit la mort de Constance-Chlore : bientôt après on lui présenta l'image de Constantin couronnée de laurier. Le nouvel empereur la lui envoyait, selon la coutume, pour lui notifier son avénement à l'Empire. Il balança long-tems s'il la recevrait : son premier mouvement fut de la jeter au feu avec celui qui l'avait apportée. Plus susceptible de crainte que de sentiment de justice, il reçut à regret cette image; et, pour paraître donner ce qu'il ne pouvait ôter, il envoya la pourpre à Constantin.

Ce fut alors que Maxence se mit

sur les rangs pour prétendre à l'Empire. Ce fils de Maximien-Hercule était mal fait de corps et d'esprit, et rempli d'arrogance, débauché et superstitieux ; brutal jusqu'à refuser le respect à son père. Les gardes prétoriennes qui étaient à Rome, le proclamèrent Auguste.

Tandis que ces événemens se passaient, Constantin signalait son avénement à l'Empire. Il avait souvent à la bouche cette belle maxime : « C'est la fortune qui fait les empereurs ; mais c'est aux empereurs à justifier le choix de la fortune. »

Il marcha contre les Francs, peuple le plus belliqueux de la Germanie, qui avait violé les traités de paix, passé le Rhin, et faisait les plus grands ravages. Constantin triompha du courage aveugle de ces barbares, fit prisonniers deux de leurs rois, et pour punir ces princes de leur per-

fidie, il les fit dévorer par les bêtes dans l'amphithéâtre, action atroce, qui déshonora sa victoire.

Il poursuivit les Francs au-delà du Rhin, sans qu'ils s'y attendissent, fondit sur leur pays, et les surprit avant qu'ils eussent eu le tems de se sauver, comme c'était leur coutume, dans leurs bois et leurs marais. On en massacra, et on en prit un nombre prodigieux. Tous les troupeaux furent égorgés ou enlevés; tous les villages brûlés. Les prisonniers, qui avaient l'âge de puberté, trop suspects pour être enrôlés dans les troupes, trop magnanimes pour souffrir l'esclavage, furent tous livrés aux bêtes féroces à Trêves, dans les jeux qui furent célébrés après la victoire. Le courage de ces braves gens effraya leurs vainqueurs, assez barbares pour s'amuser de leur supplice: on les vit courir au-devant de la mort, et con-

server encore un air intrépide entre les dents et sous les ongles des bêtes farouches qui les déchiraient sans leur arracher un soupir. C'est ainsi que Constantin se préparait à embrasser le christianisme, et à mériter que la plus lâche adulation le plaçât au rang des saints. Il outragea encore souvent la nature et l'humanité même après que les dogmes des chrétiens auraient dû adoucir ses mœurs.

Il remporta différens avantages sur les Goths, nation alors très-puissante, et qui ne cessait d'opprimer les Sarmates, que secoururent les armes de Constantin. Peu reconnaissans de ce bienfait, les Sarmates osèrent faire des courses sur les terres des Romains; mais ils furent bientôt réduits, par une aventure singulière, à venir y chercher un asile. La guerre s'étant rallumée entre eux et les Goths, ne se croyant pas assez forts pour leur

résister, ils armèrent leurs esclaves: ceux-ci, qui étaient en plus grand nombre que leurs maîtres, se voyant la force en main, les chassèrent du pays. Les Sarmates, au nombre de 300 mille, se réfugièrent dans les Etats de Constantin, qui les reçut avec bonté, enrôla dans ses troupes ceux qui voulurent servir dans les armées, et donna aux autres des terres à cultiver.

Année 307.

Sévère, l'un des Césars, partit de Milan à la tête d'une grande armée, composée de Romains et de soldats Maures: il prétendait punir Maxence d'avoir envahi le trône; mais, abandonné de ses troupes, il fut contraint de prendre la fuite, tomba entre les mains de son implacable ennemi, qui l'envoya à trente milles sur la voie Appienne, dans un lieu nommé les Trois-Hôtelleries, où ce prince infor-

tuné ayant été retenu prisonnier pendant quelques jours, fut contraint de se faire ouvrir les veines.

Galère indigné jura de venger son protégé: il se présenta aux portes de Rome; mais son armée entière ſaillit à le quitter, ainsi qu'avait fait celle de Sévère. Il fut contraint, tout superbe qu'il était, humilié par la nécessité, de se prosterner aux pieds des soldats, et de les supplier avec larmes de ne le point livrer à son ennemi. Il prit la ſuite avec les débris de son armée; et voulant récompenser ceux qui lui avaient été fidèles, il leur ordonna de ruiner toutes les campagnes, et de détruire toutes les subsistances. Il ne fut que trop obéi. La plus belle contrée de l'Italie éprouva tous les excès de l'avarice, de la licence et de la rage du soldat. Ce fut au travers de ces horribles ravages que l'empereur, ou plutôt le fléau de

l'Empire, regagna la Pannonie; et la malheureuse Italie eût lieu de se ressouvenir alors que Galère, recevant le diadème deux ans auparavant, s'était déclaré l'ennemi du nom Romain, et qu'il avait projeté de changer la dénomination de l'Empire, en l'appelant l'empire des Daces, parce que presque tous ceux qui gouvernaient alors, tiraient, comme lui, leur origine de ces barbares.

Maximien-Hercule, furieux contre son fils Maxence, qui avait laissé échapper Galère, se rendit à Rome avec toutes les démonstrations de l'amitié, mais pour dépouiller en effet son fils de l'autorité qui lui avait été confiée. Il pratiqua sous main les soldats qu'il avait eu autrefois sous ses ordres; et avant que d'en être bien assuré, il assemble le peuple et les gens de guerre, monte avec Maxence sur la tribune; et, après avoir gémi

sur les maux de l'Etat, tout à coup il se tourne d'un air menaçant vers son fils, l'accuse d'être la cause de tous ces malheurs, et, comme emporté par sa véhémence, il lui arrache le manteau de pourpre. Maxence effrayé se jette entre les bras des soldats, qui, touchés de ses larmes, et plus encore de ses promesses, accablent Maximien d'injures et de menaces. En vain celui-ci veut leur persuader que cette violence de sa part n'est qu'une feinte, pour éprouver leur zèle à l'égard de son fils; il est obligé de sortir de Rome.

Maximien se retira en Gaule, soit pour armer Constantin contre Maxence, soit pour le perdre lui-même. N'ayant pu réussir dans l'un ni dans l'autre projet, il se hasarda d'aller trouver Galère, sous prétexte de se réconcilier avec lui, et de prendre ensemble les moyens de rétablir les

affaires de l'Empire; mais en effet pour chercher l'occasion de lui ôter la vie, et de régner en sa place; assez aveugle dans son ambition pour croire ne pouvoir trouver du repos que sur le trône.

Il fut témoin de l'élévation de Licinius au rang suprême d'Auguste. Ainsi l'on voyait alors six empereurs Romains; Maximien, Galère, Licinius, Maximin, Constantin, et Maxence, qui tous périrent d'une mort tragique, à l'exception de Constantin, qui fut leur vainqueur, et finit par régner seul.

Licinius était un Dace, fils d'un paysan, qui avait servi en qualité de simple soldat avec Galère, dont il resta toujours l'ami. Il avait la réputation d'un grand homme de guerre; mais il était dur, emporté, cruel, dissolu, faisait souvent enlever les plus belles femmes qu'il destinait à ses débauches; son ignorance égalait son

avarice; il appelait les lettres le poison de l'Etat; il détestait la science du barreau; et il prit plaisir, étant empereur, à persécuter les philosophes les plus renommés, et à leur faire souffrir, par haîne et par caprice, les supplices réservés aux esclaves. Il y eut pourtant deux sortes de personnes qu'il sut traiter avec assez d'équité; il se montra favorable aux laboureurs et aux gens de la campagne, et retint dans une étroite contrainte les eunuques et les officiers du palais, qu'il aimait à comparer à ces insectes qui rongent sans cesse les choses auxquelles ils s'attachent.

Année 308.

Maximin ne vit pas sans jalousie l'élévation de Licinius; après s'être regardé comme occupant la seconde place de l'Empire, il ne voulait pas reculer à la troisième. Maximin était

neveu de Galère-Maximien par sa mère, et avait reçu de Dioclétien, le titre de César, qui ne satisfaisait nullement son ambition. Il se fit proclamer Auguste par son armée, et manda ensuite à son oncle la prétendue violence que ses soldats lui avaient faite. Ce Maximin, surnommé *Daza*, était fils d'un berger de l'Illyrie, et avait été berger lui-même. Depuis qu'il fut élevé à l'Empire, il ne s'occupa qu'à tyranniser ses sujets, à boire et à manger. Le vin lui faisait souvent ordonner des choses extraordinaires, dont il rougissait lui-même, lorsque son ivresse était dissipée. Tout cruel qu'il était, il eut la sage précaution de prescrire qu'on n'exécuterait que le lendemain les ordres qu'il donnerait pendant le repas.

Un autre Auguste vint encore se montrer sur la scène du monde, et y porter le trouble et la désolation.

Nous voulons parler d'un certain Alexandre, gouverneur d'Afrique, personnage fort obscur, qui osa cependant porter, à cette époque, pendant environ trois ans, le titre d'empereur. Il avait paru suspect à Maxence, par le crédit dont il jouissait dans toute la contrée où il commandait; le despote couvert de la pourpre, voulant s'assurer de sa fidélité, lui envoya demander son fils pour ôtage : c'était un jeune homme doué d'une fort belle figure. Le père, informé des débauches de Maxence, refusa de le hasarder entre ses mains. Alors des assassins furent dépêchés secrettement pour tuer Alexandre. Ils furent découverts; et les soldats, indignés de l'attentat projeté contre le vieux gouverneur, lui mirent sur la tête la couronne impériale, qu'il eut l'imprudence d'accepter. Il était Phrygien selon les uns, Pannonien

selon les autres ; et tous les historiens conviennent qu'il était fils d'un paysan; ce qui ne le rendait pas moins digne de l'Empire que Galère, Maximin et Licinius, nés dans la même classe obscure. Mais il ne rachetait ce défaut d'éducation par aucune bonne qualité : naturellement timide et paresseux, il l'était devenu encore davantage par la vieillesse.

Maxence, qui se flattait un jour de régner seul, se proposa d'abattre d'abord Alexandre, afin de s'emparer de l'Afrique, et de pénétrer ensuite dans la Gaule, après avoir fait la conquête de l'Illyrie et de la Dalmatie. Le général, qu'il envoya en Afrique, n'eut qu'à s'y présenter pour vaincre Alexandre, cassé de vieillesse, qui n'avait pas plus de capacité que de force, et traînait des soldats levés à la hâte, dont la moitié était sans armes ; aussi prirent-ils la fuite dès

le premier choc ; à peine quelques bataillons opposèrent une faible résistance , tout fut renversé en un moment. Alexandre lui-même fut pris et étranglé sur le champ : digne sort de tout ambitieux qui , sans mérite, ose s'élever aux premières places. La guerre était finie , mais les suites n'en furent pas moins funestes. Conformément aux ordres de Maxence , Carthage , qui était redevenue une des plus florissantes villes du monde, fut saccagée et brûlée; on enleva ou l'on détruisit tout ce qu'il y avait de beau dans la province, et on en transporta à Rome tous les blés. Les habitans de l'Afrique souffrirent les dernières rigueurs. De ceux qui étaient remarquables par la noblesse ou les richesses , nul ne fut épargné; tous furent traînés devant les tribunaux, comme ayant été partisans d'Alexandre; tous furent dépouillés de leurs

biens; plusieurs perdirent la vie; et après ces violences, Maxence triompha dans Rome, beaucoup moins des ennemis vaincus, que de ses malheureux sujets qu'il avait ruinés et égorgés.

Année 309.

Maximien-Hercule, dominé de la soif de régner, quelque crime qu'il fallût commettre, chassé par ses collégues qu'il avait voulu détrôner, n'eût d'autre asile qu'auprès de son gendre Constantin; mais il y porta le noir dessein de lui ravir la couronne avec la vie. Pour mieux cacher ses perfides projets, il quitta encore une fois la pourpre. Constantin lui en conserva tous les honneurs, le logea dans son palais, l'entretint avec magnificence, et exigeait qu'on lui obéît comme s'il eût été l'empereur même.

Sur ces entrefaites, les barbares d'au-delà du Rhin s'étant révoltés à cause du pont que ce prince faisait construire à Cologne, il fut question de les réprimer de nouveau. Constantin, qui était à Trêves, rassembla ses troupes; et, suivant le conseil de son beau-père, dont l'âge et l'expérience lui en imposaient, et dont sa propre franchise ne lui permettait pas de se défier, il ne mena pour cette expédition qu'un détachement de son armée. L'intention du perfide vieillard était de débaucher les troupes qu'on lui laisserait, tandis que son gendre, avec le reste en petit nombre, succomberait sous la multitude des barbares. Quand il crut Constantin engagé bien avant dans le pays ennemi, il reprend une troisième fois la pourpre, s'empare des trésors, répand l'argent à pleines mains, écrit à toutes les légions, et leur fait de grandes

promesses. En même tems, pour mettre toute la Gaule entre lui et son gendre, il marche vers la ville d'Arles à petites journées, en consumant les vivres et les fourages, afin d'empêcher la poursuite ; et fait courir par tout le bruit de la mort de Constantin.

Cette nouvelle ne put pas obtenir beaucoup de crédit. Constantin averti de la trahison de son beau-père, retourne sur ses pas avec une incroyable diligence, le joint dans Marseille, où il s'était enfermé comme dans la ville qui pouvait opposer le plus de résistance. L'assaut est donné à l'instant ; mais les échelles se trouvent trop courtes. Maximien se montre sur la muraille, Constantin s'en approche, et lui représente avec douceur l'indécence et l'injustice de son procédé. Tandis que le vieillard se répand en invectives outrageantes, on ouvre à son insçu une porte de la ville, et on

introduit les soldats opposés à son parti. Ils se saisissent de Maximien, et l'amènent devant l'empereur, qui, après lui avoir reproché ses crimes, crut assez le punir en le dépouillant de la pourpre, et voulut bien lui laisser la vie.

Année 310.

Maximien ne tarda pas à se montrer indigne de toute grâce. Par un dernier trait d'ambition et de désespoir, il forma le dessein de tuer son gendre, et s'en ouvrit à sa fille Faustine, femme de Constantin : pour l'engager à le seconder, il met en usage les prières et les larmes ; il lui promet un époux plus digne d'elle, il lui demande pour toute grâce, de laisser ouverte la chambre où couche Constantin, et de faire en sorte qu'elle soit mal gardée. Faustine feint d'être touchée de ses pleurs ; elle paraît ac-

quiescer à son projet, et va aussitôt avertir son mari. On prend toutes les mesures qui peuvent produire une conviction pleine et entière. On met un eunuque dans le lit du prince. Au milieu de la nuit Maximien approche, il trouve tout dans l'état qu'il désirait ; les gardes restés en petit nombre s'étaient éloignés ; il leur dit, en passant, qu'il vient d'avoir un songe intéressant pour son fils et qu'il va lui en faire part. Il entre doucement, il poignarde l'eunuque, et sort plein de joie, en s'écriant que l'empereur est mort, et que c'est lui qui vient de l'immoler. Constantin se montre aussi-tôt, environné de ses gardes ; on tire du lit le misérable dont la vie avait été sacrifiée : Maximien reste glacé d'effroi ; on lui reproche sa barbarie meurtrière, et on ne lui laisse que le choix du genre de mort : il se détermine à s'étrangler

gler de ses propres mains : supplice honteux, dont il méritait bien d'être lui-même l'exécuteur et la victime.

Il ne fut pourtant pas privé d'une sépulture honorable, grâce à la générosité de Constantin; mais cet empereur voulut en même-tems punir les crimes de son beau-père par une flétrissure souvent mise en usage à l'égard des princes détestés ; il fit abattre ses statues, effacer ses inscriptions, sans épargner les monumens mêmes qui lui étaient communs avec Dioclétien. Maxence, qui n'avait jamais respecté son père pendant sa vie, en fit un Dieu après sa mort.

Selon une ancienne chronique, on crut, vers l'an 1054, avoir trouvé à Marseille le corps de Maximien-Hercule, encore tout entier, dans un cercueil de plomb enfermé dans un tombeau de marbre. Raimbaud, alors archevêque d'Arles, fit jeter dans la

mer le corps de ce persécuteur des chrétiens, le cercueil et même le tombeau.

Maximien-Galère, qui avait régné en Italie, et dont la cruauté était atroce, s'il faut en croire les auteurs chrétiens, puisque pour s'amuser, disent-ils, il faisait souvent dévorer les hommes par des ours, fut tout-à-coup attaqué d'une maladie cruelle et extraordinaire, qui le conduisit au tombeau après des souffrances horribles. Elle commença par un ulcère aux parties secrettes. La douleur que lui causait cette maladie lui faisait jeter des cris effroyables, et, selon Lactance, la mauvaise odeur, qui sortait de sa plaie, infectait non-seulement tout son palais, mais encore toute la ville de Sardique, où il résidait alors. Plusieurs médecins refusèrent de le secourir, et furent punis de mort.

Année 311.

Maxence semblait prendre à tâche de marcher sur les traces des plus cruels tyrans. Dès avant la guerre d'Afrique, le feu ayant pris au temple de la Fortune à Rome, comme on s'empressait de l'éteindre, un soldat laissa échapper un mot de raillerie sur la déesse : le peuple toujours superstitieux, se jette sur lui et le met en pièces. Aussi-tôt les soldats, et principalement les prétoriens, massacrent le peuple, égorgent sans distinction d'âge ni de sexe; Rome nageait dans le sang, et cette malheureuse querelle faillit détruire la capitale de l'Empire, avant que Maxence donnât ordre de l'appaiser.

Devenu plus insolent, il ne mit plus de bornes à ses rapines, à ses débauches. Il obligeait tous les ordres

de l'État, depuis les sénateurs jusqu'aux laboureurs, de lui donner, par forme de présent, des sommes considérables : ses successeurs ne manquèrent pas d'adopter cette odieuse institution, encore si connue chez les despotes d'Asie, et que les rois de France mirent aussi en usage sous le nom de *joyeux avénement.*

Non content de cette contribution, qui n'était volontaire qu'en apparence, Maxence fit mourir, sous de faux prétextes, un grand nombre de sénateurs, pour s'emparer de leurs biens. Il regardait comme son patrimoine, celui de tous ses sujets; il n'épargnait pas même les temples de ses dieux; l'Italie était remplie de délateurs, d'assassins dévoués à ses ordres; une parole, un geste innocent décélaient un complot contre le prince; un soupir passait pour un regret de la liberté. Cette tyrannie faisait déserter

les villes et les campagnes ; on cherchait les retraites les plus profondes ; les terres demeuraient sans culture ; et la famine fut si grande, qu'on ne se souvenait point à Rome d'en avoir éprouvé de semblable.

Ce tyran semblait triompher de la misère publique. Il affectait de paraître heureux, puissant, au-dessus de toute crainte. Il assemblait quelquefois ses soldats pour leur dire, qu'il était le seul empereur ; que ceux qui prenaient cette qualité n'étaient que ses lieutenans, qui gardaient ses frontières. Pour vous, ajoutait-il, jouissez, dissipez, prodiguez. C'était-là toute sa harangue. Quoiqu'il feignit d'être occupé de grands projets de guerre, il passait ses jours dans l'inaction et les délices ; tous ses voyages, toutes ses expéditions se bornaient à se faire transporter de son palais dans des jardins délicieux : il ne se

réveillait que pour se livrer aux excès de la débauche; il enlevait les femmes à leurs maris, pour les leur renvoyer déshonorées, ou les livrer à ses satellites; il n'épargnait pas l'honneur même des premiers du sénat; faire cet outrage à la principale noblesse, c'était pour lui un raffinement de volupté : les prisons étaient remplies de pères et de maris, qu'une plainte, un gémissement avaient rendus dignes de mort.

Une femme chrétienne, nommée Sophronie, épouse du préfet de la ville, ayant appris que les ministres des débauches du tyran la venaient chercher de sa part, et que son mari, par crainte et par faiblesse la leur avait abandonnée, elle leur fit demander quelques momens pour se parer; ayant obtenu ce court délai, seule et retirée dans son appartement, après s'être recommandée au Dieu

qu'elle adorait, elle se plongea un poignard dans le sein, et ne laissa à ces misérables qu'un cadavre inanimé.

Quoique Maxence affectât une entière sécurité, il craignait Constantin ; et ne trouvant pas en lui-même assez de ressources, il en chercha dans la magie. Pour se rendre les démons favorables, et pour pénétrer dans les secrets de l'avenir, il faisait ouvrir le ventre à des femmes enceintes, fouiller dans les entrailles des enfans tirés de leur sein. On égorgeait des lions; par des sacrifices et des formules de prières abominables, il se flattait d'évoquer les puissances de l'enfer, et de détourner les malheurs dont il était menacé.

Constantin, sollicité secrettement par la ville de Rome, résolut de la délivrer de l'oppression sous laquelle elle gémissait, et d'étendre en même-tems sa propre puissance. Avant de

se livrer à l'exécution de ce grand projet, il crut devoir visiter une partie de la Gaule, et s'avança jusqu'à Autun, qu'il combla de bienfaits. Cette ville, fameuse par ses écoles publiques, s'était signalée par son zèle pour Rome, dès avant le tems de Jules-César, dont les peuples avaient reçu du sénat, le titre de *frères du Peuple Romain.* A son retour à Trêves, Constantin y trouva un grand nombre d'habitans de presque toutes les autres villes de ses Etats, qui venaient honorer la célébration de sa cinquième année impériale. Ce fut en présence du prince, et au milieu de cette nombreuse assemblée, qu'Eumène, établi par Constance-Chlore, chef des études d'Autun, avec une pension de plus de soixante-mille livres, prononça un discours de remercîment que nous avons encore, pour tous les bienfaits

que l'empereur avait répandus sur sa patrie.

Constantin, avant de se décider à marcher vers Rome, prit le parti d'employer d'abord les voies de la douceur. Il envoya proposer à Maxence une entrevue. Celui-ci, loin de l'accepter, entra dans une espèce de fureur : il fit abattre ce qu'il y avait à Rome de statues de Constantin, et les fit traîner dans la boue : c'était une déclaration de guerre, et Maxence en effet publia qu'il allait venger la mort de son père.

Jamais l'Occident n'avait mis sur pied de si nombreuses armées. Maxence assembla 170,000 hommes d'infanterie, et 18,000 chevaux : les troupes de Rome et d'Italie faisaient 80,000 hommes : Carthage en avait fourni 40,000 : tous les habitans des côtes de la Toscane s'étaient enrôlés et formaient à part un corps considérable :

le reste était des Siciliens et des Maures. Il employa une partie de ces troupes à garnir les places qui pouvaient défendre l'entrée de l'Italie, et tint la campagne par ses généraux avec 100,000 hommes.

Constantin avait une armée de 90,000 hommes de pied et de 8,000 chevaux : elle était composée de Germains, de Bretons et de Gaulois; mais la nécessité où il était de border le Rhin de soldats pour la sureté de la Gaule, ne lui laissa que 25,000 hommes à conduire au-delà des Alpes.

Ce fut dans cette position que, redoutant les forces nombreuses de son ennemi, et assez superstitieux pour s'effrayer même des maléfices et des secrets magiques que cet ennemi mettait en œuvre, il résolut d'opposer au pouvoir de l'enfer, le secours du ciel, qu'il croyait bien plus puissant. Il considéra que les empereurs païens qui

avaient fait tant de sacrifices à leurs dieux, et qui avaient encore tourmenté les chrétiens, n'en avaient reçu d'autre récompense, que des oracles trompeurs et une mort funeste. Un jour que, pénétré de ces sentimens, il marchait à la tête de ses troupes, un peu après l'heure de midi, par un tems calme et serein, comme il levait souvent les yeux vers le ciel, il aperçut, ou crut voir, ou feignit de voir au-dessus du soleil, du côté de l'orient, une croix éclatante, autour de laquelle étaient tracés en caractères de lumière, ces trois mots latins : *In hoc vince* : *Vainquez par ceci.* Pour ajouter encore au merveilleux, les auteurs chrétiens assurent que toute l'armée fut témoin de ce prodige. Cependant, comme s'il ne pouvait pas suffire, Constantin assura qu'il vit en songe, la nuit suivante, le fils de Dieu, qui tenait en main ce signe dont il venait

d'apercevoir la figure dans le ciel, et qui lui ordonna d'en faire faire un semblable, et de s'en servir comme d'une enseigne dans les batailles.

A son réveil, le prince donna des ordres pour qu'on fît promptement cet étendard prétendu céleste : c'était une longue pique revêtue d'or, ayant une traverse en forme de croix : au haut de la pique s'élevait une couronne d'or enrichie de pierreries, qui renfermait le monogramme de Christ, que l'empereur voulut aussi dans la suite porter gravé sur son casque. De la traverse pendait une pièce d'étoffe de pourpre, carrée, couverte d'une broderie d'or et de pierres précieuses, dont l'éclat éblouissait les regards : le buste de l'empereur et de ses enfans se voyaient représentés en or sur la traverse de la croix. Tel fut dans la suite le principal étendard de l'armée de Constantin et de ses succes-

seurs. On l'appelait *labarum* ou *laborum*, mot dont on ignore au juste l'origine et la signification. On portait toujours le *labarum* devant les empereurs. Il fut conservé à Constantinople jusqu'au milieu du onzième siècle, qu'on le perdit dans une bataille. Chaque armée en avait un semblable, mais moins magnifique et moins précieux.

Eusèbe dit que ceux qui portaient le premier, n'étaient jamais blessés; et que Constantin même lui avait assuré que, dans un combat, celui qui en était chargé l'ayant donné à un autre pour prendre plus promptement la fuite, fut aussi-tôt tué, tandis que le guerrier, à qui l'enseigne avait été confiée, ne fut pas même blessé, quoique le bois de ce merveilleux étendard eût été percé de plusieurs traits.

Il ne suffisait pas aux vues poli-

tiques de Constantin d'avoir rendue aussi respectable une enseigne qui lui attachait tous les chrétiens; il sentit que, pour être encore plus assuré de leur multitude, il fallait qu'il se fit instruire de leur culte, qu'il parût, au moins, l'embrasser extérieurement. Il appela donc auprès de lui les prêtres qui avaient le plus de réputation de savoir et de sainteté; et l'on se doute bien que les mystères les plus inexplicables ne l'effrayèrent point, qu'il se montra rempli d'intelligence pour les comprendre, et de docilité pour les croire. Alors il professa la religion chrétienne, et son exemple entraîna toute sa famille; néanmoins il ne reçut le baptême qu'un peu avant sa mort.

Année 312.

Constantin, après avoir pris ses mesures avec autant de sagesse que de

politique, passa les Alpes pour aller attaquer Maxence, regardé comme un tyran; et une suite de victoires et de succès le conduisit devant Véronne, qui soutint un siége meurtrier, et tomba enfin en son pouvoir. L'empereur accorda la vie aux habitans; mais il les obligea de rendre leurs armes; et, pour s'assurer de leurs personnes, il les mit sous la garde de ses soldats. Comme ils étaient en plus grand nombre que les vainqueurs, on crut nécessaire de les enchaîner, et on manquait de chaînes : Constantin les obligea d'en faire de leurs propres épées, qui, forgées pour leur défense, devinrent les instrumens de leur servitude.

Maxence, très-effrayé en voyant son rival approcher de Rome, dissimulait son effroi; mais il se tenait renfermé au fond de son palais, où les augures achevaient de l'épouvanter,

en l'assurant que, s'il sortait de Rome, il perdrait la vie. Cependant il dissimulait ce qui se passait dans son âme. Par une précaution aussi orgueilleuse que frivole, il supprima les lettres qui annonçaient ses infortunes, et supposa des victoires pour séduire les peuples.

Son armée sortit de Rome, et n'était séparée de celle de Constantin que par le Tibre, sur lequel il fit construire un pont de bateaux, qui pouvait s'ouvrir ou se rompre en un moment, n'étant lié par le milieu qu'avec des crampons de fer, qu'il était facile de détacher. Il se proposait, par ce moyen, en cas de défaite, de faire périr l'armée victorieuse, dans le tems même de la poursuite. Des ouvriers, cachés dans les bateaux, devaient ouvrir le pont, dès que Constantin et une partie de ses troupes seraient dessus, pour les précipiter dans le fleuve.

Rassuré par les livres des Sibylles, qu'il avait voulu consulter, et qui prédisaient que, le 28 octobre, l'ennemi des Romains devait périr; Maxence ne doutant pas que Constantin ne fut désigné par cette prophétie, alla joindre son armée, et lui fit passer le pont de bateaux. Pour ôter à ses troupes tout moyen de reculer, il les rangea sur les bords du Tibre. Leur grand nombre n'intimida point les soldats de Constantin, qui portaient, gravé sur leurs casques et leurs boucliers, le monogramme de Christ, ainsi que le prince rusé prétendit que le lui avait prescrit un nouveau songe. Maxence vit son infanterie rompue, sans perdre toute espérance; mais ses cavaliers ayant été contraints de céder, il prit la fuite avec eux, et gagna le pont de bateaux. Ce pont n'était ni assez large pour contenir la multitude des fuyards qui s'entassaient les

uns sur les autres, ni assez solide pour les soutenir. Dans cet affreux désordre, il se rompit, et Maxence, enveloppé d'une foule de ses gens, tomba, fut englouti, et disparut avec eux.

Le corps de ce tyran, couvert d'une pesante armure, fut trouvé le lendemain enfoncé dans la vase du Tibre : on lui coupa la tête, qu'on planta au bout d'une longue pique ; et ce spectacle prouva aux Romains que leur persécuteur n'existait plus. Ils s'empressèrent alors à ouvrir leurs portes, et coururent en foule au-devant du vainqueur, qui entra en triomphe dans leur ville, au milieu des acclamations et des cris de joie d'une multitude immense, qui s'efforçait d'approcher de son char en le bénissant.

Pour suivre son premier plan de s'attacher les chrétiens, il fit mettre une croix dans la main d'une statue qui lui avait été érigée dans la place

publique, et on y lisait cette inscription : *C'est par ce signe salutaire, vrai symbole de force et de courage, que j'ai délivré votre ville du joug des tyrans, et que j'ai rétabli le sénat et le peuple dans leur ancienne splendeur.*

La révolution qui venait de s'opérer à Rome devait produire un grand nombre de délateurs, comme on voit une multitude d'insectes après un orage, dit un historien. Constantin avait toujours eu en horreur ces âmes basses et cruelles, qui se repaissent du malheur de leurs concitoyens, et qui, feignant de poursuivre le crime, n'en poursuivent que les dépouilles. Après sa victoire, il fit deux lois, par lesquelles il les condamne à des peines capitales. Il les nomme, dans ces lois, *une peste exécrable, le plus grand fléau de l'humanité.* Il ordonna même qu'ils fussent punis de mort.

Année 313.

Constantin se crut obligé de remplir la promesse qu'il avait faite à Licinius, de lui donner en mariage sa sœur Constancia. Les deux empereurs se rendirent à Milan, où les noces furent célébrées. Dioclétien s'étant excusé sur son grand âge, pour ne point s'y trouver, ils lui écrivirent une lettre menaçante, dans laquelle ils l'accusaient d'avoir été attaché à Maxence, et de l'être encore à Maximin, leur ennemi caché. Ces reproches portèrent un coup mortel à Dioclétien, dont les forces étaient déjà beaucoup épuisées, quoiqu'il n'eût guère que 68 ans. Il se condamna lui-même à la mort, s'il en faut croire les historiens ecclésiastiques, suspects d'exagération, en parlant d'un prince qui fit verser le

sang de tant de martyrs. Le peu de tems qu'il vécut encore, se passa dans des agitations cruelles. Cette funeste mélancolie ne lui laissait pas prendre un instant de sommeil : soupirer, gémir, pleurer, se rouler, tantôt sur son lit, tantôt sur la terre, c'était ainsi qu'il passait les nuits entières; les jours n'étaient pas plus tranquilles. Il alla jusqu'à se retrancher la nourriture, et se fit mourir de faim ou de poison. Il termina ses jours dans son palais de Spalatro, à une lieue de Salone, où le savant Spon, en 1675, vit encore des restes de la magnificence de ce prince.

Maximin forma le projet de se rendre maître de tout l'Empire; il était plus ancien que ses deux collègues, et ne doutait pas qu'il ne parvînt aisément à les vaincre. Dans cette orgueilleuse supposition, il

partit de la Syrie, à la tête d'une armée, et s'avança à grandes journées pour attaquer Licinius. Celui-ci, averti à tems, ne fut point surpris à l'improviste; il vint livrer bataille à son ennemi, et se servit, pour le vaincre, du même stratagême employé si avantageusement par Constantin : il feignit d'avoir la plus grande confiance au dieu des chrétiens, et qu'un ange lui avait révélé en songe la prière qu'il fallait faire prononcer par toute son armée. Maximin abandonné de ses propres gardes, jette bas la pourpre impériale ; couvert d'un habit d'esclave, il se mêle dans la troupe des fuyards, repasse le Bosphore. Emporté par sa terreur, il arrive la nuit du lendemain à Nicomédie, à cent-soixante milles du champ de bataille. Il y prend avec lui sa femme, ses enfans, un petit nombre de ses offi-

ciers, et continue sa fuite vers l'Orient. Enfin, après avoir échappé à bien des périls, se cachant dans les campagnes et dans les villages, il gagne la Cappadoce, où ayant rallié ce qui lui restait de troupes, il s'arrêta et reprit la pourpre.

Couvert de honte et plein de désespoir, Maximin déchargea sa première fureur sur les prêtres de ses dieux, qui, par des oracles imposteurs, l'avaient assuré du succès de ses armes. Il les fit tous massacrer. Ensuite apprenant que Licinius venait à lui avec toutes ses forces, il courut se renfermer dans la ville de Tarse, à dessein de se sauver en Egypte pour y réparer ses pertes; mais se voyant assiégé, sans espérance de secours, et sans autre ressource que la mort, s'il voulait ne pas tomber entre les mains d'un ennemi cruel et irrité, il se remplit pour la

dernière fois de vins et de viandes, et avala ensuite un breuvage mortel; mais la quantité de mets dont il avait chargé son estomac, amortit la force du poison, qui, au lieu de lui ôter la vie sur-le-champ, le jeta dans une longue et douloureuse agonie. Pendant quatre jours, il fut en proie aux plus affreuses douleurs. Il se roulait sur la terre, il l'arrachait à pleines mains, et la dévorait. Ses entrailles étaient brûlées par un feu intérieur, qui ne laissa au-dehors que les os desséchés. A force de se frapper la tête contre les murailles, il se fit sortir les yeux de leur orbite. Les chrétiens regardèrent cet horrible accident comme une punition exercée sur tant de martyrs, à qui il avait fait crever les yeux. (On voit que ceci pourrait bien être encore un mensonge officieux de la part des historiens ecclésiastiques.)

ecclésiastiques.) Alors tout aveugle qu'il était, continuent les narrateurs exagérés, il croyait voir le dieu des chrétiens, environné de ses ministres, et l'entendre prononcer son jugement; il s'écriait comme un criminel à la torture; il s'excusait sur ses perfides conseillers, avouait ses crimes, et demandait miséricorde. Enfin il expira au milieu de ces hurlemens, aussi affreux que s'il eût été dans les flammes.

La proscription de Maximin s'étendit sur ses officiers, sur toute sa famille. Sa femme fut noyée dans l'Oronte, où elle avait souvent, dit-on, fait précipiter des femmes chrétiennes.

Licinius était sanguinaire : jusque-là il n'avait puni que des coupables; il y joignit des innocens, qu'il immola à sa cruauté. Il fit massacrer le fils aîné de Maximin, qui n'avait que huit ans, et sa fille âgée de sept. Can-

didien eut le même sort, ainsi que Valérie, veuve de Galère.

Cette infortunée étant sans enfant, avait eu, pour son mari, la complaisance d'adopter Candidien, né d'une concubine, et que son père aimait au point de le destiner à l'Empire. Ce prince, en mourant, avait remis sa femme et ce fils entre les mains de Licinius, en le priant de leur servir de protecteur et de père. Prisca, femme de Dioclétien, et mère de Valérie, accompagna sa fille; elle s'était attachée à sa fortune; elle la suivit jusque sur l'échafaud. Licinius ne se vit pas plutôt maître du sort de Valérie, qu'il lui proposa de l'épouser : c'était un prince esclave de la volupté et de l'avarice. Valérie était belle, et elle donnait, à un second mari, de grands droits sur l'héritage du premier. Mais insensible à l'amour, et trop fière pour choquer les bien-

séances qui ne permettaient pas aux impératrices de passer à de secondes noces, elle se déroba de la cour de Licinius avec Prisca et Candidien. Elle crut se mettre à l'abri d'une poursuite importune, en se réfugiant auprès de Maximin. Celui-ci avait une femme et des enfans; d'ailleurs, comme il était fils adoptif de Galère, il avait jusqu'alors regardé Valérie comme sa mère; mais c'était une âme brutale et emportée, qui prit feu aussitôt, avec beaucoup plus de violence que Licinius. Valérie était encore dans l'année de son deuil. Il la fait solliciter par ses confidens; il lui déclare qu'il est prêt à répudier sa femme, si elle consent à prendre sa place. Elle répond avec liberté, qu'encore enveloppée d'habits de deuil, elle ne peut songer au mariage; que Maximin devait se souvenir que le mari de Valérie était son père, dont les cendres

n'étaient pas encore refroidies; qu'il ne pouvait, sans une cruelle injustice, répudier une épouse, dont il était aimé, et qu'elle ne pourrait elle-même se flatter d'un meilleur traitement; qu'enfin, ce serait une démarche déshonorante et sans exemple, qu'une femme de son rang s'engageât dans un second mariage. Cette réponse, ferme et généreuse, portée à Maximin, le mit en fureur. Il proscrit Valérie, s'empare de ses biens, lui ôte tous ses officiers, fait mourir ses eunuques dans les tourmens, la bannit avec sa mère, la promène d'exil en exil; et, pour ajouter l'insulte à la persécution, il fait condamner à mort, sous une fausse accusation d'adultère, plusieurs dames de la cour, liées d'amitié avec Prisca et Valérie.

Il y en avait une très-distinguée par sa naissance, et d'un âge avancé. Valérie la respectait comme une se-

conde mère. C'était à ses conseils que Maximin attribuait le refus qui le désespérait. Il charge le président Eratinée de lui faire subir une mort déshonorante. Il en joignit à celle-là deux autres, également nobles, dont l'une avait sa fille à Rome entre les vestales, l'autre était femme d'un sénateur. Ces deux dernières avaient eu le malheur de plaîre à Maximin, par leur beauté; il les punissait de leur résistance. On les traîna toutes trois devant un tribunal, où leur condamnation était déjà arrêtée. On n'avait trouvé, pour se prêter à cette accusation, qu'un Juif, accusé lui-même d'autres crimes, et qui se laissa suborner par la promesse de l'impunité. C'était à Nicée que se jouait cette sanglante tragédie. Le juge, qui craignait l'indignation du peuple, se transporta hors de la ville, avec une nombreuse escorte de soldats, de peur d'être lapidé. On met

l'accusateur à la torture; il persiste comme on en était convenu. Les accusées voulaient répondre; les bourreaux leur ferment la bouche à grands coups de poing; la sentence est prononcée; on les conduit au supplice, entre deux haies d'archers; tout retentissait de sanglots et de gémissemens; et, ce qui redoublait la compassion et les larmes des assistans, c'était de voir la piété conjugale et la vertu que faisait éclater le sénateur. Bien instruit de la fidélité de sa femme, qui en était la malheureuse victime, il eut la généreuse fermeté de l'assister au supplice, et de recueillir ses derniers soupirs. Après qu'on leur eut tranché la tête, on voulut les laisser sans sépulture; mais leurs amis enlevèrent leurs corps pendant la nuit. On ne tint pas la parole donnée à ce misérable Juif, qui les avait accusées; ayant été mis en croix, par une perfidie dont

la sienne était digne, il révéla, à haute voix, tout ce mystère d'iniquité, et mourut en protestant de leur innocence.

Cependant Valérie, reléguée dans les déserts de Syrie, trouva moyen d'instruire de ses malheurs Dioclétien, son père, qui vivait encore. Il envoie aussi-tôt des exprès à Maximin, pour le prier de lui rendre sa fille. On ne l'écoute pas; il redouble ses instances à plusieurs reprises, et toujours inutilement. Enfin, il dépêche un de ses parens, officier d'un rang très-distingué, pour rappeler à Maximin tout ce qu'il devait à Dioclétien, et lui demander cette justice comme un effet de reconnaissance. Cet officier ne peut rien obtenir. Ce fut alors que le malheureux père succomba à sa douleur.

Maximin ne cessa point de persécuter Valérie; mais après sa défaite, dans le tems même où il voyait sa perte iné-

vitable, et que sa rage n'épargnait pas même les prêtres de ses dieux, il n'osa lui ôter la vie. Candidien s'était séparé d'elle, et elle le crut mort pendant quelque tems. Mais ayant appris qu'il vivait, et que Licinius était dans Nicomédie, elle vint, avec sa mère, rejoindre ce jeune prince; et, sans se faire reconnaître, les deux princesses, sous un habit déguisé, se mêlèrent parmi les domestiques de Candidien, pour attendre ce que la révolution nouvelle produirait dans sa fortune. Candidien, alors âgé de seize ans, s'étant présenté devant Licinius à Nicomédie, donna de la jalousie à ce vieillard défiant, qui crut s'apercevoir que le fils de Galère s'attirait trop de considération, et le fit secrettement assassiner. Valérie prit aussi-tôt la fuite; le reste de sa vie ne fut qu'une course continuelle. Errante pendant quinze mois en diverses provinces,

dans l'habillement le plus propre à cacher sa condition, elle fut enfin reconnue à Thessalonique, et arrêtée avec sa mère. Ces deux infortunées princesses, à qui le tyran n'avait à reprocher que leur condition et la chasteté de Valérie, furent condamnées à mort par les ordres de l'injuste et impitoyable Licinius, et conduites au supplice au milieu des larmes de tout un peuple; elles eurent la tête tranchée : leurs corps furent jetés dans la mer.

Année 314.

La guerre ne tarda pas à s'allumer entre Licinius et Constantin. Ces deux princes étaient dévorés d'ambition, et chacun voulait commander seul à l'univers. Il paraît que, pour remplir ses vastes projets, les crimes ne coûtaient rien à Constantin. Il avait fait épouser une de ses sœurs à Bassien,

auquel il voulait donner le titre de César et l'Italie ; mais ayant conçu de l'ombrage, il lui fit trancher la tête.

Les intrigues de Licinius avaient occasionné cette triste catastrophe ; et, comme il refusa de livrer l'agent qu'il avait mis en œuvre pour cet effet, il fallut, de part et d'autre, recourir aux armes.

Constantin alla le chercher jusque dans la Pannonie, près d'une ville nommée Cibales. La bataille fut sanglante, et dura depuis le point du jour jusqu'aux approches de la nuit. L'armée de Licinius, voyant son chef, qui avait toujours combattu à pied, sauter à cheval pour se sauver, se débanda aussi-tôt, et prit la fuite, laissant vingt-mille morts sur la place.

Il y eut bientôt après une autre bataille, non moins meurtrière, tout aussi peu favorable à Licinius, qui

ſut encore forcé de ſuir. Un des principaux ministres du prince vaincu vint alors trouver Constantin, et lui représenta, « qu'une victoire remportée sur des compatriotes était » un malheur plutôt qu'une victoire ; » que dans une guerre civile, le » vainqueur partageait les désastres » de ceux dont il triomphait, et que » celui qui refusait la paix, deve- » nait l'auteur de tous les maux de » la guerre. »

Frappé de ces raisons, et craignant que l'événement ne répondît point à ses espérances, Constantin fit la paix avec Licinius, et ajouta aux Gaules et autres pays qu'il possédait déjà, la Grèce, la Macédoine, la Pannonie, la Dardanie, la Dace, la première Mésie, et toute l'Illirie. Il laissa à Licinius la Thrace, la seconde Mésie, la petite Scythie, toute l'Asie et l'Orient.

Année 315.

Cette année est mémorable pour les chrétiens, par l'abolition du supplice de la croix, et de l'usage de rompre les jambes aux criminels. Le supplice de la croix avait été jusqu'alors le plus infamant. La figure de la croix fut honorablement empreinte sur toutes les monnaies, et placée au bas des effigies du prince.

C'était la coutume de marquer au front ceux qui étaient condamnés à combattre dans l'arêne, ou à travailler aux mines : Constantin le défendit par une loi, et permit seulement de les marquer aux mains et aux jambes, afin de ne pas déshonorer la face de l'homme, qui porte l'empreinte de la majesté divine.

Année 316.

L'hérésie ou la croyance des do-

natistes commença à troubler l'Afrique et même la ville de Rome. Ils prétendaient que l'Eglise ne pouvait subsister avec le péché; qu'ainsi elle était éteinte par toute la terre, excepté dans leur communion. En conséquence, ils rebaptisaient ceux qui passaient dans leur secte, regardaient les sacrifices des catholiques comme des abominations, foulaient aux pieds l'eucharistie consacrée par eux, prétendaient leurs ordinations nulles, brûlaient leurs autels, brisaient leurs vases sacrés, et consacraient de nouveau leurs églises. Constantin fit une grande faute, et qu'imitèrent ses successeurs; il s'érigea en théologien, malgré son ignorance sur ces graves et ridicules matières; et donnant une extrême importance à des disputes puériles, il entreprit de juger les donatistes, après avoir pesé leurs raisons et celles de leurs adversaires;

il les condamna par un jugement célèbre, mais auquel ils n'eurent aucun égard, ainsi que cela arrivera toujours dans les querelles de religion, qu'un gouvernement sage doit laisser tomber d'elles-mêmes.

Il s'éleva en Afrique, du milieu des donatistes, on ne sait précisément en quelle année, mais du vivant de Constantin, une espèce de forcenés, qu'on appela Circonoellions, parce qu'ils rodaient sans cesse autour des maisons dans les campagnes. Il est incroyable combien de ravages et de cruautés ces brigands commirent en Afrique pendant une longue suite d'années. C'étaient des paysans grossiers et féroces qui n'entendaient que la langue punique. Ivres d'un zèle barbare, ils renonçaient à l'agriculture, faisaient profession de continence, et prenaient le titre de vengeurs de la justice, et

de protecteurs des opprimés. Pour remplir leur mission, ils donnaient la liberté aux esclaves, couraient les grands chemins, obligeaient les maîtres de descendre de leurs chars et de marcher à pied devant leurs esclaves, qu'ils faisaient monter en leur place; ils déchargeaient les débiteurs, en tuant les créanciers s'ils refusaient d'anéantir les obligations. Mais le principal objet de leur cruauté était les catholiques, et surtout ceux qui avaient renoncé au donatisme. D'abord ils ne se servaient pas d'épées, parce que le Christ en a défendu l'usage à saint Pierre; mais ils s'armaient de bâtons, qu'ils appelaient *bâtons d'Israël*; ils les maniaient de telle sorte, qu'ils brisaient un homme sans le tuer sur-le-champ; il en mourait après avoir long-tems langui. Ils croyaient faire grâce quand ils ôtaient la vie. Ils devinrent ensuite moins

scrupuleux, et se servirent de toutes sortes d'armes. Leur cri de guerre était : *louange à Dieu*; ces paroles étaient dans leur bouche un signal meurtrier, plus terrible que le rugissement d'un lion. Ils avaient inventé un supplice inoui; c'était de couvrir les yeux de chaux délayée avec du vinaigre, et d'abandonner en cet état les malheureux qu'ils avaient meurtris de coups et couverts de plaies. On ne vit jamais mieux quelles horreurs peut enfanter le fanatisme, surtout dans des âmes grossières. Ces scélérats, qui faisaient vœu de chasteté, s'abandonnaient au vin et à toutes sortes d'infamies, courant avec des femmes et de jeunes filles ivres comme eux, qu'ils appelaient des vierges sacrées, et qui souvent portaient des preuves de leur incontinence. Leurs chefs prenaient le nom de *chefs des saints*. Après s'être ras-

sasiés de sang, ils tournaient leur rage sur eux-mêmes, et couraient à la mort avec la même fureur qu'ils la donnaient aux autres. Les uns grimpaient au plus haut des rochers, et se précipitaient par bandes; d'autres se brûlaient ou se jetaient dans la mer. Ceux qui voulaient acquérir le titre de martyrs le publiaient longtems auparavant : alors on leur faisait bonne chère, on les engraissait comme des taureaux de sacrifice; après ces préparations, ils allaient se précipiter aux yeux des fidèles de leur secte: quelquefois ils donnaient de l'argent à ceux qu'ils rencontraient, et menaçaient de les égorger, s'ils n'avaient la complaisance de les faire martyrs. Un jeune homme robuste et hardi rencontré par une bande de ces fanatiques, consentit à les tuer, quand il les aurait liés : les ayant mis par ce moyen hors de dé-

fense, il les fouetta de toutes ses forces, et les laissa ainsi garottés et bien fustigés.

Année 323.

En proie aux poisons de l'envie et dévoré d'ambition, Licinius ne pouvait pardonner à Constantin la supériorité des armes et celle du mérite. Persuadé de la préférence qui était due à son collègue, il croyait la lire dans le cœur de tous les peuples. Cette sombre jalousie le porta à une espèce de désespoir, et donna l'essor à tous ses vices. Il s'imagina que tous les chrétiens de son obéissance étaient contre lui dans les intérêts de son rival, qu'ils y mettaient le ciel par leurs prières, et que tous leurs vœux étaient à son égard autant de trahisons et de crimes de lèze-majesté. Prévenu de cette folle pensée, il les attaqua d'abord sourdement, et ensuite avec tout l'éclat d'une tyrannie ouverte. Aban-

donné à la débauche la plus effrénée, il supposa que la continence était une vertu impraticable; en conséquence, par une perfide affectation de veiller à la décence publique, il fit une loi qui défendait aux hommes de s'assembler dans les églises avec les femmes; aux femmes d'aller aux instructions publiques; aux évêques de leur faire des leçons sur la religion, qui devait, disait-il, leur être enseignée par des personnes de leur sexe. Enfin, il alla jusqu'à ordonner que les assemblées des chrétiens se tinssent en pleine campagne, l'air y étant beaucoup meilleur et plus pur, disait-il, que dans l'étroite enceinte des églises d'une ville.

Enhardi par ces tentatives qui portèrent par-tout l'épouvante, il se montre publiquement avec toutes les fureurs de la tyrannie; il chasse de son palais tous les chrétiens; il exile ses

officiers les plus fidèles; il réduit aux ministères les plus vils ceux qui tenaient auparavant les premières charges de sa maison; il défend de porter des alimens, et de procurer aucune assistance à ceux qui étaient détenus dans les prisons pour cause de religion; il ordonne d'emprisonner et de punir comme eux, ceux qui leur rendraient ces devoirs d'hmanité.

Sa fureur et son avarice, qui ne se portaient d'abord que sur les chrétiens, se débordent bientôt sans distinction sur tous ses sujets. Entre autres impositions, il taxe les mariages et les sépultures. Au milieu des immenses richesses qu'il avait pillées, il se plaignait sans cesse de son indigence, et son avarice le rendait pauvre en effet. Épuisé par les débauches de sa vie passée, mais brûlant d'infames désirs jusque dans les glaces de la vieillesse, toutes les

belles femmes ou filles étaient exposées à sa lubricité. Souvent après avoir fait jeter dans les fers des hommes distingués par leurs dignités, il livrait leurs épouses à la brutalité de ses esclaves.

Des plaintes respectives firent enfin éclater la guerre entre les deux empereurs. Constantin songea moins, sans doute, à étouffer les premières semences de discorde, qu'à profiter de l'occasion de se défaire d'un collègue odieux. Il n'avait pas besoin d'y être excité par l'intérêt de la religion persécutée; mais il ne manqua pas néanmoins de se servir de ce prétexte, afin de ranger dans son parti tous les chrétiens de l'Empire.

Par une autre politique, Licinius chassa de ses troupes, comme des traîtres, tous ceux qui faisaient profession du christianisme. Il en condamna une partie à travailler aux

mines; il enferma les autres dans des manufactures publiques pour y faire de la toile et d'autres ouvrages de femmes. Il assembla néanmoins une armée de terre d'environ 150 mille hommes, et quinze-mille cavaliers, outre deux-cents vaisseaux de guerre.

Constantin avait aussi une marine formidable pour le tems; elle consistait en deux-cents galères à trente rames, et plus de 2,000 vaisseaux de charge. On comptait dans son armée 120 mille fantassins, et seulement six-mille hommes de cavalerie.

Cet empereur, que la politique et l'intérêt avaient rendu chrétien, du moins en apparence, faisait porter une tente en forme d'oratoire, où l'on célébrait l'office divin. Cette chapelle était desservie par des prêtres et des diacres, qu'il menait avec lui dans toutes ses expéditions et qu'il appelait les *gardes de son âme*.

Les deux armées, commandées par les deux rivaux, se trouvèrent bientôt en présence. La veille, ou le jour même de la bataille, Licinius prit avec lui les plus distingués de ses officiers, les mena dans un de ces lieux où le paganisme avait attaché une horreur religieuse. C'était un bocage épais, où l'on apercevait, à travers une sombre lueur, les statues des dieux. Là, après avoir allumé des flambeaux et immolé des victimes, élevant la main vers ces idoles : « Mes amis, s'écria-t-il, voilà les » dieux qu'adoraient nos ancêtres ; » voilà les objets d'un culte consa- » cré par l'antiquité des tems. Celui » qui nous déclare la guerre la dé- » clare à nos pères, il la déclare » aux dieux mêmes. Il ne reconnaît » qu'une divinité étrangère et chi- » mérique, pour n'en reconnaître » aucune ; il déshonore son armée,

» en substituant un infame gibet aux
» aigles romaines. Ce combat va dé-
» cider lequel des deux partis est dans
» l'erreur ; il va nous prescrire qui
» nous devons adorer. Si la victoire
» se déclare pour nos ennemis , si
» ce dieu isolé, obscur, inconnu dans
» son origine comme dans son être,
» l'emporte sur tant de puissantes di-
» vinités dont le nombre même est
» redoutable , nous lui adresserons
» nos vœux , nous nous rendrons à
» ce dieu vainqueur, nous lui élè-
» verons des autels sur les débris de
» ceux qu'ont dressés nos pères. Mais
» si , comme nous en sommes assu-
» rés, nos dieux signalent aujourd'hui
» leur protection sur cet Empire,
» s'ils donnent la victoire à nos bras
» et à nos épées, nous poursuivrons
» jusqu'à la mort, et nous éteindrons
» dans son sang une secte sacrilège,
» qui ose les mépriser. »

Les

Les espérances de Licinius furent cruellement trompées ; ses troupes n'opposèrent qu'une faible résistance. Le principal soin de Constantin, au moment qu'il se vit vainqueur, fut d'épargner le sang des soldats ennemis; blessé légèrement à la cuisse, il courait au plus fort de la mêlée; il criait à ses troupes de faire quartier et de se souvenir que les vaincus étaient des hommes ; il promit une somme d'argent à tous ceux qui lui amèneraient un captif. Mais la bonté du prince ne put arrêter l'acharnement du soldat ; le massacre dura jusqu'au soir : trente-trois-mille des ennemis restèrent sur le champ de bataille. Licinius fut un des derniers à prendre la fuite; il traversa la Thrace en toute diligence pour gagner sa flotte; s'enferma d'abord à Bysance, d'où il s'échappa, lorsqu'elle fut assiégée, et se retira à

Chalcédoine, avec ses trésors et ses meilleures troupes. Il espérait rassembler une nouvelle armée en Asie, et se mettre en état de continuer la guerre.

Comme les deux rivaux se craignaient mutuellement, il y eut un traité de paix signé de part et d'autre; mais Licinius ne cherchait qu'à gagner du tems pour rassembler des troupes. Il ne se vit pas plutôt à la tête de cent-trente-mille hommes, qu'il rompit le traité, et oubliant la promesse qu'il avait faite avant la bataille d'Andrinople, que s'il était vaincu il embrasserait la religion de son rival, il eut recours à de nouvelles divinités, comme s'il eût été trahi par les anciennes, et se livra à toutes les superstitions de la magie. Il s'imagina qu'il y avait une vertu secrette attachée à l'étendard de la croix; il avertit ses soldats d'éviter

cette redoutable enseigne et d'en détourner leurs regards : il y supposait un caractère magique, qui lui était funeste. Il vint présenter la bataille, faisant porter devant son armée des images de dieux nouveaux et inconnus. Ses troupes furent encore renversées, et il fut trop heureux de pouvoir s'enfuir à Nicomédie.

Cette nouvelle victoire ouvrit à Constantin les portes de Bysance et de plusieurs villes importantes. Licinius, sans troupes, sans espoir, assiégé dans Nicomédie, consentit à reconnaître pour maître, celui qu'il n'avait pu souffrir pour collègue. Constancia, femme de Licinius, vint au camp du vainqueur, lui demander grâce pour son mari. Elle obtint qu'on lui laisserait la vie, et cette promesse fut confirmée par serment. Sur cette assurance, le vaincu sort de la ville; et ayant déposé la pour-

pre aux pieds de son beau-frère, il se déclare son sujet, et lui demande humblement pardon. Constantin le reçoit avec bonté, l'admet à sa table, et l'envoie à Thessalonique pour y vivre en sureté. Mais, au bout de quelques jours, malgré la foi des sermens, et les dehors de vertu qu'affectait ce premier empereur chrétien, il fit étrangler son malheureux beau-frère.

Dans le tems que Constantin triomphait de Licinius, il vit arriver dans son camp, avec une suite d'Arméniens, un prince étranger, qui venait auprès de lui chercher un asile. C'était Hormisdas, fils d'un roi des Perses. Il venait de s'échapper d'une dure prison, où il avait eu le tems de se repentir d'une parole brutale et inconsidérée. Son père Hormisdas II célébrait, avec un grand appareil, l'anniversaire de sa naissance. Pendant

le festin qu'il donnait aux principaux seigneurs de la Perse, Hormisdas son fils aîné, entra dans la salle au retour d'une grande chasse. Les convives ne s'étant pas levés pour lui rendre l'honneur qui lui était dû, il en fut indigné, et il échappa à ce jeune prince de dire, qu'un jour il les traiterait comme avait été traité Marsyas. Le sens de ces paroles qu'ils n'entendaient pas, leur fut expliqué par un Perse qui avait vécu en Phrygie et qui leur apprit que Marsyas avait été écorché vif. C'était un supplice assez ordinaire en Perse. Cette menace fit sur eux une impression profonde, et coûta au prince et la couronne et la liberté. Le père étant mort après sept ans et demi de règne, les grands se saisirent d'Hormisdas, le chargèrent de chaînes, et l'enfermèrent dans une tour sur une colline située à la vue de sa

capitale. Le roi défunt avait laissé sa femme enceinte ; ils consultèrent les Mages sur le sexe de l'enfant ; et ceux-ci leur ayant assuré que ce serait un prince, ils posèrent la couronne sur le ventre de la mère, proclamèrent roi le fruit encore enfermé dans ses entrailles, et lui donnèrent le nom de Sapor II. Leur attente ne fut pas trompée. Sapor, roi avant que de naître, vécut et régna soixante-dix années ; et les grands événemens de son règne répondirent à des commencemens si extraordinaires. Il y avait treize ans qu'Hormisdas languissait dans les fers ; ses craintes croissaient en même-tems que son frère grandissait ; il ne pouvait guère se flatter de sauver sa vie des défiances du monarque, dès que celui-ci serait en âge d'en concevoir. Sa femme s'avisa d'une ruse pour le tirer de sa captivité et de ses alarmes. Elle lui fit

tenir par un eunuque, une lime cachée dans le ventre d'un poisson. Elle envoya en même-tems aux gardes de son mari une abondante provision de vin et de viandes. Tandis qu'ils ne songent qu'à faire bonne chère et à s'enivrer, Hormisdas, avec la lime qui lui avait été apportée, vient à bout de couper ses chaînes, prend l'habit de l'eunuque et sort de sa prison. Accompagné d'un seul domestique, il se sauve d'abord chez le roi d'Arménie son ami; et ayant reçu de ce prince une escorte pour sa sureté, il va se jeter entre les bras de Constantin, qui lui fit un accueil favorable, et lui assigna un entretien convenable à sa naissance. Sapor, charmé d'être délivré de l'embarras de garder un prisonnier aussi dangereux, loin de le redemander, lui renvoya sa femme avec honneur. Ce prince vécut environ quarante

ans à la cour de Constantin et de ses successeurs, qu'il servit utilement dans les guerres contre les Perses. Il était très-vigoureux, et si adroit à lancer le javelot, qu'il annonçait en quelle partie du corps il allait frapper l'ennemi.

Année 324.

Après la mort de Licinius, la puissance impériale se trouva réunie toute entière en la personne de Constantin, qui s'appliqua à affermir et étendre le christianisme, mais sans secousse, sans violence, seulement par la sagesse de ses lois. Il n'y eut que les prêtres du Nil que, quelques années après, il fit massacrer. Il est fâcheux encore que ce prince s'érigeât souvent en prédicateur. Il composait ses discours en latin, et les faisait traduire en grec. Ce goût de Constantin passa à ses successeurs. Il s'introdui-

sit dans la cour de Constantinople un mélange bisarre des fonctions ecclésiastiques avec les fonctions impériales. C'était un article du cérémonial que les empereurs prêchassent leur cour dans certaines fêtes de l'année; et plusieurs d'entre eux étant tombés dans l'hérésie, ou ayant adopté une opinion différente de celle des chrétiens, comme ils avaient la puissance exécutrice, et que la foudre suivait leurs paroles, ils étaient, malgré leur incapacité, de très-redoutables et très-dangereux prédicateurs.

Un courtisan avide de pensions et de grâces ne cessant de faire chaque jour à Constantin de nouvelles demandes, ce prince impatienté le prit par le bras : « Eh quoi ! lui dit-il, ne » mettrons-nous jamais de frein à no» tre cupidité? » Alors décrivant sur la terre, avec le bout de sa pique, la mesure d'un corps humain : « Accumu-

» lez, ajouta-t-il, si vous le pouvez, » toutes les richesses du monde; ac- » quérez l'univers ; il ne vous restera » qu'autant de terre que j'en viens de » tracer, pourvu même qu'on vous » l'accorde. »

Il fit éclater une autre fois une très-grande modération. Des Ariens furieux osèrent, à Alexandrie, insulter et outrager ses statues. Aussi-tôt les courtisans se récrièrent sur l'énormité de l'attentat; on ne trouvait pas de supplice assez rigoureux pour punir des forcenés qui avaient insulté, à coups de pierres, la face du prince : au milieu de cette rumeur, Constantin portant la main à son visage, dit en souriant : *Rassurez-vous, je ne suis point blessé.*

Année 326.

Les vertus de Constantin ont été souillées par de grands crimes. En

voici un nouvel exemple. Crispe, âgé de 30 ans, qui avait si heureusement remplacé son père dans la guerre contre les Francs, qui l'avait secondé avec tant de succès et de gloire dans la défaite de Licinius, et qui donnait encore de plus grandes espérances, fut accusé par sa belle-mère Fausta, d'avoir conçu pour elle une passion incestueuse, et d'avoir osé la lui déclarer. Mais cette méchante femme voyait avec jalousie les brillantes qualités du fils de Minervine; elle était en même-tems embrasée d'un criminel amour pour ce jeune prince, qui l'avait rebutée avec horreur. Elle l'accusa du crime dont elle était seule coupable. Constantin, transporté de colère, sans rien approfondir, condamna son fils à la mort. Il fut mené, loin des yeux de ce père prévenu, à Pola en Istrie, où il eut

la tête tranchée, selon les uns, ou périt du poison, selon les autres.

La mort de ce prince estimable et vertueux fut bientôt vengée. Constantin s'en punit lui-même. Accablé des reproches de sa mère Hélène, et plus encore de ceux de sa conscience, qui l'accusait sans cesse d'une injuste précipitation, il se livra au désespoir. Toutes les vertus de Crispe, qu'il ne pouvait s'empêcher de se retracer, irritaient ses remords. Il passa quarante jours entiers dans les larmes, sans faire usage du bain, sans prendre de repos. Il ne trouva d'autre consolation que de signaler son repentir par une statue d'argent qu'il fit dresser à son fils; la tête était d'or; sur le front étaient gravés ces mots: *C'est mon fils injustement condamné.* Cette statue faite à Rome, où l'empereur résidait alors, fut ensuite transportée à Constantinople.

La mort de Crispe, chéri de tout l'Empire, attira sur Fausta l'indignation publique. On osa avertir Constantin des désordres de sa perfide épouse. Elle fut accusée d'un commerce infame, qu'il avait peut-être seul ignoré jusqu'alors. Les preuves de sa mauvaise conduite prouvèrent évidemment la calomnie dont elle avait fait usage à l'égard de l'infortuné Crispe. Aussi malheureux mari que malheureux père, également aveugle dans sa colère contre sa femme et contre son fils, Constantin ne se donna pas non plus cette fois le tems d'avérer l'accusation, et il courut encore le risque de l'injustice et des remords. Il la fit enfermer dans un bain si chaud, qu'elle y fut étouffée.

Des événemens si tragiques tourmentèrent les dernières années de Constantin; ils contribuèrent à l'éloigner de la ville de Rome, où s'é-

taient passées tant de scènes sanglantes : il la regarda comme un séjour funeste.

Rome, de son côté, ne lui épargna pas les malédictions et les injures : ses habitans se rappelaient trop souvent que leur ville était la capitale de l'Empire, et qu'ils avaient conquis l'univers. Un jour l'empereur ayant été insulté par le peuple, il consulta deux de ses frères sur la conduite qu'il devait tenir en cette circonstance : l'un lui conseilla de faire massacrer cette canaille insolente, et s'offrit de se mettre à la tête des troupes : l'autre fut d'avis qu'il convenait à un grand prince de fermer les yeux et les oreilles à ces outrages. L'empereur suivit ce dernier conseil.

Mais les dégoûts qu'il avait éprouvés à Rome, lui firent naître la pensée d'établir ailleurs le siége de l'Empire. Cette ville était depuis long-

tems le rendez-vous de tous les vices et de toutes les débauches. La mollesse, la parure, la pompe des équipages, l'ostentation des richesses, la dépense de table y tenaient lieu de mérite. Les gens riches y dominaient en tyrans, et les pauvres rampaient en esclaves. Les services honteux ou les talens frivoles étaient seuls récompensés. On rebutait la science et la probité comme des qualités inutiles ou même importunes. On achetait des valets la faveur des maîtres. Les études sérieuses se cachaient dans le silence; les amusemens frivoles étaient en honneur; tout retentissait de chants et de symphonies. Le musicien et le maître de danse tenaient, dans l'éducation, une place plus distinguée que le philosophe et l'orateur. Les théâtres et les salles de concert regorgeaient d'auditeurs. Dans une disette publique où l'on fut obligé de faire

sortir les étrangers, on chassa tous les maîtres des arts libéraux, et l'on garda les comédiennes, les farceurs, et trois-mille danseuses avec autant de pantomimistes, tant la science et la vertu étaient devenues étrangères.

Constantin choqué de tous ces abus et de tous ces vices, partage des grandes villes, abandonna Rome pour n'y plus revenir, mais sans être encore déterminé sur le choix de sa nouvelle demeure; il avait seulement l'intention de chercher un lieu où il pût établir la capitale de l'Empire.

Outre les raisons que nous venons d'alléguer, qui portèrent Constantin à changer le chef-lieu de l'Empire, des auteurs ont prétendu que ce prince s'imagina que la présence des empereurs était plus nécessaire en Orient qu'en Occident, soit par rapport aux Perses, les plus redoutables ennemis des Romains, soit par rap-

port aux nations barbares qui faisaient de fréquentes irruptions en Asie.

Année 329.

Ce fut certainement une grande faute à Constantin d'avoir entrepris de bâtir une nouvelle capitale, et de diviser les forces de l'Empire, dans un tems où ce grand corps était fatigué de la longueur des guerres civiles, et épuisé par la tyrannie d'un grand nombre de princes. Bysance, située, pour ainsi dire, aux frontières, était trop exposée aux attaques des barbares ; et formée et nourrie aux dépens de Rome, sans pouvoir jamais l'égaler en vigueur et en puissance, ne servit qu'à l'affaiblir. Mais les raisons d'État cédèrent aux goûts particuliers du prince, à l'éloignement qu'il avait conçu de Rome, et peut-être aussi à l'ambition d'être regardé comme fondateur d'un nouvel

Empire, en transportant le siége de l'ancien.

Il fut long-tems incertain du lieu qu'il choisirait. Il eut d'abord en vue de relever la célèbre Troye, dont le souvenir était toujours cher aux Romains. D'ailleurs il se laissa enchanter par la beauté et la renommée des rivages de l'Hellespont, plus embellis encore par la poésie d'Homère que par la nature, et où tout lui rappelait des idées héroïques. Il traça donc l'enceinte de sa ville entre les deux promontoires de Rhétée et de Sigée, près du tombeau d'Ajax, et il en jeta les fondemens. Les murailles sortaient déjà de terre, quand une vision céleste, ou plutôt sa propre réflexion, lui fit abandonner l'entreprise, et préférer l'assiette de Bysance, fondée par Byzas, Mégarien, qui en fit une colonie Grecque, 686 ans avant l'ère chrétienne. Cette ville est en effet

dans une admirable siuation, unique dans l'univers. Elle est assise dans la Thrace, au détroit de l'Hellespont, sur un coteau, dans un isthme à la pointe de l'Europe et à la vue de l'Asie, dont elle n'est séparée que par un détroit de sept stades; elle joint les avantages de la sureté et du commerce avec toutes les faveurs de la nature, et les charmes de la perspective. La température du climat, la fertilité de la terre, la beauté et la commodité de deux ports, tout contribue à en faire un séjour délicieux.

Constantin commença par agrandir considérablement l'enceinte de Bysance, et la ferma d'une muraille très-forte. Le terrein, semblable à celui de Rome, se partageait en sept collines. L'empereur s'efforça, autant qu'il lui fut possible, d'achever cette conformité, en imitant dans la nou-

velle Rome tous les ornemens et toutes les commodités de l'ancienne. Il fit élever un capitole, construire des palais, des aqueducs, des thermes, des portiques, un arsenal, deux grands édifices pour les assemblées du sénat, deux autres bâtimens qui servaient de trésor, l'un destiné pour les deniers publics, l'autre pour renfermer les revenus patrimoniaux du prince. La ville était aussi ornée d'églises riches et superbes, de places vastes et magnifiques, décorées de statues, de fontaines. La plupart de ces ouvrages immenses furent achevés en deux années; les autres occupèrent Constantin le reste de sa vie. Il ne fut pas jaloux de l'honneur des inscriptions; il en accepta fort peu entre un si grand nombre dont il aurait pu couvrir tous les édifices; et il se moquait de Trajan, qu'il appelait la *pariétaire*, parce que le nom de ce

prince se lisait sur toutes les murailles.

Les personnages distingués, qui abandonnèrent Rome, à l'exemple du prince, firent aussi bâtir à Constantinople des maisons conformes à leur rang et à leur fortune. L'empereur en fit construire à ses frais pour des gens illustres par leur mérite, qu'il y fit venir de toutes les contrées de l'Empire. Il y attira par des privilèges et par des distributions abondantes de vivres, un peuple très-nombreux. Il ôta, par une loi, à tous ceux qui possédaient des fonds dans l'Asie proprement dite, et dans le Pont, la liberté d'en disposer, même par testament, à moins qu'ils n'eussent une maison à Constantinople. Il voulait nommer cette cité *la nouvelle Rome*; mais le nom prévalut de Constantinople ou ville de Constantin. Pendant que tout l'Empire se faisait un mérite de contribuer à la gran-

deur et à l'embellissement de Constantinople, l'opération la plus inutile fut celle d'un astrologue qui, chargé par le prince de tirer l'horoscope de la ville, trouva, à force de calculs, qu'elle ne devait durer que 696 années. Cette prédiction ne s'est pas rencontrée dans le nombre de celles que le hasard rend quelquefois heureuses; car Constantinople existe depuis plus de quinze siècles, et sera vraisemblablement encore florissante pendant très-long-tems. On voit par les anciennes médailles de Bysance, que le croissant fut toujours un symbole attaché à cette ville.

Année 330.

La dédicace de Constantinople fut célébrée avec une magnificence extraordinaire, le onzième de mai. La fête dura quarante jours. C'était chez les païens une cérémonie mystérieuse

et remplie de superstitions : ce fut pour Constantin une pompe toute chrétienne. Les évêques et le clergé y jouèrent le premier rôle. L'empereur l'érigea en fête annuelle, dans laquelle on donnait, comme cette première fois, des jeux dans le cirque; on faisait des largesses aux soldats et au peuple; et sous les empereurs suivans on promenait sur un char la statue de Constantin, suivie des officiers du palais et des soldats, portant des cierges, et chantant des hymnes. Le prince régnant, assis sur un trône dans l'hippodrome, saluait avec respect cette statue lorsqu'elle passait devant lui; tout le peuple l'honorait par des acclamations, jusqu'à ce qu'elle fut placée sur la colonne de porphire. Elle tenait en main une autre petite statue qu'on appelait la fortune de Constantinople.

Quoique cette ville, du tems même

de son fondateur, pût passer pour une merveille, les autres empereurs qui lui succédèrent, l'agrandirent, la fortifièrent, et y ajoutèrent tous les agrémens dont sa situation pouvait être susceptible. Tout y était digne d'admiration.

Mais il semble que les ouvrages humains doivent se ressentir, comme les hommes, des impressions de la nature et des élémens qui menacent continuellement leur existence. Il n'y a point de ville dans le monde qui ait éprouvé autant de tremblemens de terre, de pestes cruelles, d'incendies destructeurs.

Constantin ayant épuisé tous ses trésors, et dépeuplé plusieurs autres villes, pour peupler la sienne, songea à la subsistance de cette multitude d'habitans. La flotte d'Alexandrie, qui portait auparavant du blé à Rome, changea de destination, et fut

fut employée à nourrir Constantinople. C'était au préfet d'Egypte à y faire tenir, avant la fin du mois d'août, la quantité de blé nécessaire ; il en répondait sur ses propres biens. On en donnait au peuple 80,000 mesures par jour. On distribuait aussi de l'huile, de la chair de porc et du vin.

Pour soutenir tant de dépenses, Constantin établit de nouveaux impôts. Le plus odieux était celui qu'on appela *Chrysargyre*, mot grec, qui signifie *or et argent*, parce que les taxes ne se payant qu'en or, celle-ci se pouvait payer en or ou en argent. Cette taxe s'imposait sur les marchands de toute espèce, jusqu'aux plus vils détailleurs, jusqu'aux prostituées. Les esclaves et les mendians n'en étaient pas exempts ; il fallait payer pour les chevaux, les mulets, les bœufs, les ânes, les chiens même,

soit dans les villes, soit dans les campagnes; ce tribut se percevait jusque sur le fumier, jusque sur les plus sales ordures; on achetait la permission de les faire enlever. On le recueillait tous les quatre ans. A l'approche de cette exaction, ce n'était que larmes et désolation; et dès que les collecteurs commençaient à paraître, on n'entendait plus que coups de fouets, on ne voyait que tortures employées pour forcer la misère même à donner ce qu'elle n'avait pas. Les mères vendaient leurs enfans, les pères prostituaient leurs filles.

Afin de donner à sa ville tout le lustre de Rome, Constantin lui accorda de grands privilèges, entre autres celui qu'on appelait le droit italique. C'était le droit d'exemption et de taille, et le droit de suivre, dans les actes et dans les contrats, les mêmes lois et les mêmes coutumes que suivait

l'Italie. Le peuple y fut divisé, comme à Rome, en curies et en tribus. Il y établit un sénat : mais quoique ces sénateurs fussent créés sur le modèle de ceux de Rome, ils n'eurent jamais leur illustration, ni leur autorité.

Constantin fit une espèce de partage entre Rome et Constantinople : il déclara celle-ci capitale de toute l'étendue comprise du septentrion au midi, entre le Danube et les extrémités de l'Egypte, et d'occident en orient, entre le golfe Adriatique et les frontières de la Perse. Le titre de capitale donné à Constantinople, sans être ôté à la ville de Rome, produisit la nouvelle division d'Empire d'Orient et d'Occident.

Le fondateur voulut aussi que sa ville fut le centre des arts et des sciences. Il y institua des écoles célèbres, dont les professeurs jouis-

saient de grands privilèges. La bibliothèque, commencée par Constance, augmentée et placée dans un bel édifice, par Julien, mise par Valens sous la garde de sept antiquaires, montait à 120,000 volumes, quand elle fut brûlée sous Basilisque. Zénon la rétablit, et elle était fort nombreuse, lorsque Léon l'Isaurien, destructeur barbare de toute science, la fit brûler, avec le chef et les douze savans associés, qui en avaient la direction.

La prévoyance de Constantin s'établit jusque sur les morts. Pour leur procurer gratuitement la sépulture, il fit don à l'église de Constantinople, de 950 boutiques exemptes de toute imposition.

Constantin aimait la pompe et l'éclat : il multiplia sur l'habit impérial les perles, dont Dioclétien avait introduit l'usage; il affectait de porter

toujours le diadème, dont il fit une espèce de casque ou de couronne fermée et semée de pierreries. Mais il composait lui-même ses lois et ses dépêches; il donnait de fréquentes audiences, et recevait, avec affabilité, tous ceux qui s'adressaient à lui; et s'il porta trop loin la magnificence des fêtes et la pompe de sa cour, c'était un délassement qu'on peut pardonner à ses travaux et à ses victoires.

Année 335.

Ce prince haïssait les flatteurs, et ne cessait de se tenir en garde contre leurs discours. Un ecclésiastique s'étant un jour oublié, jusqu'à lui dire en face, qu'il était bienheureux, puisqu'après avoir mérité de régner sur les hommes en cette vie, il régnerait dans l'autre avec le fils de Dieu : il rebuta brusquement l'encens de ce prêtre : « Gar-

» dez-vous, lui dit-il, de me tenir
» un pareil langage; je n'ai besoin
» que de vos prières; employez-les
» à demander pour moi la grâce
» d'être un digne serviteur de Dieu
» en ce monde et dans l'autre. »

Année 336.

Parmi les nombreuses lois de Constantin, en voici de fort singulières. Selon la jurisprudence de Rome, qui avait suivi en ce point celle des Athéniens, les femmes, qui tenaient cabaret, étaient mises au rang des femmes publiques; elles n'étaient point sujettes aux peines de l'adultère: Constantin leur ôta cette impunité infamante; mais, par un reste d'abus, il laissa ce honteux privilège à leurs servantes; et il en rapporte une raison bien étonnante dans un prince, qui devait savoir que tous les individus sont égaux aux yeux de la loi: « C'est,

» dit-il, que la sévérité des jugemens
» n'est pas faite pour des personnes
» que leur bassesse rend indignes de
» l'attention des lois. »

Les divorces étaient fréquens dans la république Romaine ; Auguste en avait diminué la licence ; mais la discipline s'était bientôt relâchée sur ce point, et les causes les plus légères suffisaient pour rompre le lien conjugal. Constantin le resserra, mais ne le rendit point indissoluble : il retrancha aux femmes la faculté de faire divorce, à moins qu'elles pussent convaincre leurs maris d'homicides, d'empoisonnemens, ou d'avoir détruit des sépultures, espèce de sacrilège, qui commençait à devenir commun. Dans ces cas, la femme pouvait reprendre sa dot ; mais si elle se séparait pour toute autre cause (sans même en excepter sans doute l'infidélité maritale) elle était obligée de

laisser à son mari, *jusqu'à une aiguille*, dit la loi, et condamnée à un bannissement perpétuel. Le mari, de son côté, traité avec plus d'indulgence, ne pouvait répudier sa femme, et se remarier à une autre, qu'en cas d'adultère, de poison, ou d'infame commerce : autrement il était forcé de lui rendre sa dot entière, sans pouvoir contracter un autre mariage : s'il se remariait, la première femme était en droit de s'emparer de tous les biens du mari, et de la dot même de la seconde épouse.

Par une autre loi, Constantin voulut arrêter les mariages contraires à la bienséance publique. Il déclara que les pères, revêtus de quelque dignité, ou de quelque charge honorable, ne pourraient légitimer les enfans venus d'un mariage contracté avec une femme abjecte et indigne de leur alliance : il met en ce rang les ser-

vantes, les affranchies, les comédiennes, les cabaretières, les revendeuses, et les filles de ces sortes de femmes. Son fils Constance attacha, à ces alliances illicites, la peine de mort.

Ce premier prince, sans doute pour intimider les juges corrompus, et être moins obligé de les punir, permet, aux habitans des provinces, d'honorer, par leurs acclamations, les magistrats intègres et vigilans, quand ils paraissent en public, et de se plaindre à haute voix de ceux qui sont malfaisans et injustes : il promet de se faire rendre compte de ces divers suffrages publics, par les gouverneurs et les préfets du prétoire, et d'en examiner les motifs.

Année 337.

Constantin célébra cette année la fête de Pâques à Nicomédie. Il avait coutume de faire allumer, la nuit de

cette fête, dans la ville où il se trouvait, des flambeaux de cire, et des lampes; ce qui rendait cette nuit aussi brillante que le plus beau jour; et dès le matin, il faisait distribuer, en son nom, des aumônes abondantes dans tout l'Empire. Il tomba malade après la célébration de cette fête; et sentant que sa fin approchait, il résolut de se faire baptiser. C'était alors un usage assez commun de différer le baptême jusqu'aux approches de la mort. Les évêques le lui conférèrent selon les cérémonies de l'Eglise, et lui donnèrent la communion. On le revêtit d'habits blancs; son lit fut couvert d'étoffes de même couleur; et dès ce moment, il ne voulut plus toucher à la pourpre. Comme les principaux officiers de ses troupes venaient, fondant en larmes de voir approcher la fin de sa carrière, et qu'ils priaient le ciel de lui prolonger

la vie : « Mes amis, leur dit-il, la
» vie où je vais entrer est la véritable
» vie : je connais les biens que je
» viens d'acquérir, et ceux qui m'at-
» tendent encore. Je me hâte d'aller
» devant Dieu. » Il ne s'occupa plus
des choses de la terre, qu'autant qu'il
fallait pour laisser ses enfans et ses
sujets heureux. Il légua, à Rome et
à Constantinople, des sommes consi-
dérables pour faire, en son nom, des
largesses annuelles aux pauvres. Il
fit un testament par lequel il confirma
le partage qu'il avait fait entre ses
enfans et ses neveux, et le mit entre
les mains d'un prêtre hypocrite qui
avait surpris sa confiance : il lui fit
promettre, avec serment, qu'il ne le
remettrait qu'à son fils Constance. Il
voulut que ses soldats jurassent qu'ils
n'entreprendraient rien contre ses
enfans, ni contre l'Eglise. Après avoir
pris toutes ces précautions, il mourut

paisiblement le 20 mai, jour de la Pentecôte, à midi. Il avait régné environ trente et un ans, et vécut un peu plus de soixante-trois.

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, ses gardes donnèrent des marques de la plus vive douleur : ils déchiraient leurs habits, se jetaient à terre et se frappaient la tête. Les soldats de toutes les armées ne témoignèrent pas moins d'affliction et de respect pour sa mémoire.

Son corps fut porté à Constantinople, dans un cercueil d'or, couvert de pourpre. Les soldats, dans un morne silence, précédaient le corps et marchaient à la suite. On le déposa, orné de la pourpre et du diadème, dans le principal appartement du palais, sur une estrade élevée au milieu d'un grand nombre de flambeaux portés par des chandeliers d'or. Ses gardes l'environnaient jour

et nuit. Par une adulation ridicule, à l'égard des princes que la mort a moissonnés, usage que la flatterie la plus extraordinaire a fait passer jusqu'à notre tems, les généraux, les comtes et les grands officiers venaient chaque jour, comme s'il eût encore été vivant, lui rendre leurs devoirs aux heures marquées, et le saluaient en fléchissant le genou. Les sénateurs et les magistrats entraient ensuite à leur tour; et après eux, une foule de peuple de tout âge et de tout sexe. Les officiers de sa maison se rendaient auprès du cadavre, comme pour leur service ordinaire.

Constance, moins éloigné que les deux autres Césars, arriva le premier à Constantinople. Il fit transporter le corps de son père à l'église des Apôtres, où sa sépulture avait été marquée. Quand on fut arrivé à l'église, Constance, qui n'était encore

que catéchumène, se retira avec les soldats, et les prêtres achevèrent la cérémonie funèbre. Le corps fut déposé dans un tombeau de porphyre, dans le vestibule de l'église; car on avait alors l'attention de ne point empester les temples, en y enterrant les morts. Un savant voyageur du seizième siècle dit qu'on lui montra, à Constantinople, près du lieu où avait été cette église, un tombeau de porphyre, vide et découvert, long de dix pieds, et haut de cinq et demi, que les Turcs prétendaient être celui de Constantin.

L'idolâtrie, toujours bizarre, plaça ce prince au nombre de ces mêmes dieux qu'il avait abattus; et par un mélange ridicule, plusieurs de ses médailles lui donnent le titre de dieu, et portent le monogramme du Christ. Tandis que les païens en faisaient un dieu, les chrétiens en

faisaient un saint. On célébrait sa fête en Orient, avec celle d'Hélène sa mère, et son office, qui est fort ancien chez les Grecs modernes, lui attribue des miracles et des guérisons.

Le testament de Constantin, après avoir partagé l'Empire entre ses trois fils, Constantin II, Constance et Constant, appelait aussi à la succession ses deux neveux, Delmace et Hannibalien, dont il marquait les pays qui seraient soumis à leurs commandemens; mais les armées, les peuples, et le sénat de Rome, par un zèle inconsidéré pour la mémoire de Constantin, ne voulurent reconnaître pour maîtres que ses enfans. Cette exclusion des neveux se porta jusqu'à la fureur. Les soldats prirent les armes, et commencèrent les massacres par celui du jeune Delmace, le plus aimable de tous les princes de cette famille. Son frère ne tarda pas à

éprouver ce triste sort. Les meurtriers n'épargnèrent point les deux frères de Constantin. On égorgea encore cinq neveux du défunt empereur : l'un était le fils aîné de Jules Constance. Ses deux autres fils, Gallus, âgé de onze à douze ans, et Julien, âgé de six, allaient périr dans le sang de leur père et de leur frère; mais on ne crut pas qu'il fût besoin d'ôter la vie à Gallus qui, étant malade, semblait près de mourir : Julien fut sauvé par Marc, évêque d'Aréthuse, qui le cacha dans le sanctuaire, sous l'autel même.

Les trois empereurs profitèrent des dépouilles de leurs neveux, et firent un nouveau partage : Constance régnait en Orient; Constantin II sur les Gaules, et habitait à Trèves; Constant avait l'Italie et d'autres vastes possessions.

Les soldats se crurent aussi en droit

de donner la loi à leurs maîtres, et de réformer leur conseil. Ils massacrèrent les principaux courtisans de Constantin, dont quelques-uns avaient abusé de sa faveur, et les laissèrent sans sépulture. Ablave, préfet du prétoire, fut du nombre. Il s'était élevé de la plus basse naissance. Il avait à Constantinople une maison qui égalait en magnificence celle de l'empereur. Fier de son mérite et de ses services, après avoir franchi l'espace immense qui se trouvait entre sa naissance et le rang qu'il occupait, il ne croyait rien au-dessus de lui, pas même la couronne impériale; sa fille, en bas âge, nommée Olympias, était déjà fiancée au plus jeune des empereurs. Constantin, qui ne voyait que ses bonnes qualités, lui avait recommandé son fils Constance. Ablave se regardait comme le tuteur du jeune prince. La jalousie du souverain et la

haîne des soldats, qui demandèrent son éloignement, renversèrent en un moment cette fortune colossale. Dépouillé de sa dignité, il se retira en Bithynie, où il espérait vivre en paix au milieu des trésors qu'il avait accumulés ; mais, au bout de quelques jours, arrivèrent de Const inople des officiers de l'armée, qui, selon les ordres de Constantin II, lui présentèrent, à genoux, des lettres, par lesquelles on lui donnait le titre d'Auguste. Cet homme vain, déjà rempli de toute la fierté d'un empereur, demanda avec hauteur où était la pourpre. Ils répondirent que ceux qui étaient chargés de la lui présenter, attendaient ses ordres. Dès qu'il eut fait signe qu'on les fît entrer, les soldats restés à la porte se jetèrent sur lui, et le mirent en pièces.

L'eunuque Eusèbe, grand chambellan de Constance, et peut-être

l'auteur secret de tous ces massacres, s'éleva sur tant de ruines; il devint le dispensateur de toutes les grâces. On disait, par raillerie, que Constance avait beaucoup de crédit auprès de son chambellan. Il était orgueilleux, fourbe, avare, injuste, cruel. Il remplit tout le palais d'eunuques : c'est du règne de Constance qu'on peut dater le commencement de l'énorme puissance de ces ministres de volupté, qui, destinés par la jalousie des Orientaux à garder les femmes, et formés aux plus basses intrigues, s'emparèrent de l'esprit des empereurs, et parvinrent à gouverner l'Empire.

Année 340.

L'un des deux consuls de cette année, mérite d'être connu. Acyndine était un homme dur, mais assez équitable pour reconnaître ses fautes; et pour les réparer à ses propres dépens.

Pendant qu'il était préfet à Antioche, il condamna à la prison un habitant, qui devait au fisc une livre d'or, et jura que s'il ne payait dans un certain terme, il le ferait mourir. Le terme approchait, et le débiteur était insolvable. Sa femme avait de la beauté. Un riche citoyen lui propose d'acquitter la dette, à condition qu'elle se prêterait à sa passion; mais elle aimait son mari, elle ne voulut disposer du prix de sa délivrance qu'avec sa permission. Le misérable y consentit. Mais le riche libertin ayant donné à cette infortunée un sac plein d'or, il eut l'adresse de le reprendre, et d'y substituer un sac rempli de terre. Retournée chez elle, dès qu'elle s'aperçut de la fraude, désespérée d'avoir commis un crime inutile, et résolue d'achever de perdre son honneur, plutôt que son mari, à qui elle l'avait

déjà sacrifié, elle va porter sa plainte au préfet. Alcyndine jugea qu'il y avait quatre coupables: deux n'étaient que trop punis par leur honte et par leur malheur; il se chargea de punir les deux autres : c'étaient le riche perfide, et lui-même, dont les menaces barbares avaient fait naître cette intrigue criminelle. Il prononça que la dette du fisc serait acquittée aux dépens d'Alcyndine, et que la femme serait mise en possession de la terre où le fourbe avait pris de quoi la tromper.

Le jeune Constantin n'eut pas le tems de laisser éclater de grands vices, ou de grandes vertus; son règne ne dura que deux ans et demi, et il ne vécut guère que 25 ans. Mécontent du nouveau partage qui s'était fait, il eut l'imprudence de marcher contre son frère, afin de se faire justice par les armes, et il passa les

Alpes. Constance était alors en Dace: il envoie ses généraux à la tête d'une armée, et se dispose à les suivre avec de plus grandes forces. Ses capitaines, arrivés à la vue de l'ennemi, près d'Aquilée, ville du Frioul, dressent une embuscade, et ayant engagé le combat, feignent de prendre la fuite. Les soldats de Constantin s'abandonnent à la poursuite; et, bientôt enfermés entre les troupes qui sortent de l'embuscade et les fuyards qui tournent visage, ils sont taillés en pièces. Constantin lui-même, renversé de son cheval, meurt percé de coups. On lui coupe la tête; on jette son corps dans le fleuve Alsa, qui passe près d'Aquilée.

Constance, dans le cours de son règne, fit quelques lois très-sages. Il confirma celles de son père contre l'adultère; il porta même encore plus loin la sévérité, en condamnant les

coupables à être brûlés ou cousus dans un sac, et jetés dans la mer, comme les parricides. Afin de ne pas laisser languir l'innocence dans les prisons, il ne donna aux juges que l'espace d'un mois pour instruire les procès des prisonniers, sous peine d'être eux-mêmes punis. Les mariages d'un oncle avec la fille du frère ou de la sœur, et tout commerce criminel entre ces mêmes personnes, étaient punis de mort.

Année 348.

Les Perses, commandés par leur roi Sapor et son fils Narsès, firent une irruption sur le territoire des Romains; ils furent d'abord repoussés, et leur camp devint la proie du vainqueur. Des soldats furieux se jetèrent sur Narsès; il fut fouetté, percé d'aiguillons, et coupé en pièces. Mais les Perses, à la faveur de la

nuit, revinrent à la charge, et triomphèrent à leur tour. L'empereur Constance fuyant avec quelques cavaliers, arriva à une méchante bourgade, à six lieues de Nisibe, où, mourant de faim, il fut trop heureux de se rassasier d'un morceau de pain qu'il reçut d'une pauvre femme.

Sapor avait écrit à l'empereur des Romains en Orient, des lettres pleines de fierté, dans lesquelles on voyait toute la vanité des rois de Perse, qui se qualifiaient rois des rois et frères du soleil. Constance était tout aussi peu raisonnable, dans les magnifiques dénominations qu'il se donnait à lui-même; il se surnommait le seigneur de toute la terre, et se parait du titre d'*Eternel*.

Année 350.

Constant, qui avait pour partage les Gaules et l'Italie, au-lieu de

s'occuper

s'occuper du bonheur de ses sujets, passait son tems à la chasse, ou s'adonnait au libertinage le plus effréné. Cette vie molle et sensuelle inspira à Magnence le projet de s'emparer de la pourpre. Cet ambitieux n'avait, pour aspirer à l'Empire, d'autre titre que son audace. Il était né au-delà du Rhin. Dès son enfance, il fut emmené captif, et transporté dans la Gaule. Devenu libre par le bienfait de Constant, il étudia les lettres latines. Il était grand et puissant de corps. D'abord soldat dans les gardes du prince, il s'éleva jusqu'au grade de commandant des gardes prétoriennes. Comme il se piquait d'une rigoureuse exactitude dans la discipline, ses soldats s'étant un jour soulevé contre lui, il allait être massacré, si Constant ne lui eût sauvé la vie en le couvrant de sa pourpre.

La plus noire ingratitude fut le prix

de ce bienfait. Tandis que l'empereur, emporté par le plaisir de la chasse, passe son tems dans les forêts, Marcellin, intendant des finances, et Chreste, un des plus distingués entre les commandans des troupes, se liguent avec Maguence. Ils gagnent plusieurs officiers du palais et de l'armée, mécontens du peu de considération qu'ils avaient dans une cour voluptueuse. Marcellin aurait pu travailler pour lui-même; mais, dans ces entreprises hasardeuses, le second rôle est toujours le moins dangereux : il aima mieux être le maître de l'empereur que de l'Empire. Il fixa le jour de l'exécution au 18 janvier. C'était l'anniversaire de la naissance de son fils, et les pères de famille célébraient ce jour-là par un grand festin. La cour était alors à Autun. Il invita Magnence avec les principaux de la ville, et les

premiers officiers de l'armée, dont la plupart étaient du complot. La joie prolongea le repas fort avant dans la nuit. Magnence étant sorti de la salle sans qu'on y fit attention, y rentre un moment après, comme dans une scène de théâtre, escorté de gardes, avec tout l'appareil de la dignité impériale. Les conjurés le saluent du titre d'empereur, les autres restent interdits; il parle, et ses promesses, appuyées de menaces que l'effet allait suivre, déterminent les plus difficiles à persuader : l'acclamation devient générale. Accompagné de ce cortége, il marche au palais, s'empare des trésors, et les prodigue à sa troupe. Il pose des gardes aux portes de la ville, avec ordre de laisser entrer tous ceux qui se présenteraient, mais de ne laisser sortir personne. Dès le point du jour, tous les habitans environ-

nent le palais ; le peuple des campagnes accourt à la ville, et tous s'empressent à reconnaître à grands cris le nouvel Aug ste.

Malgré les précautions de Magnence, Constant, qui se livrait à la chasse dans un pays fort éloigné d'Autun, fut instruit de la révolte. Il voulait se sauver en Espagne; mais on l'atteignit au pied des Pyrénées : il fut massacré la treizième année de son règne, et la trentième de son âge. Quelques auteurs rapportent que, se voyant sans secours, il quitta les ornemens de sa dignité, et qu'il se réfugia dans une chapelle, d'où on l'arracha pour l'égorger.

L'usurpateur, afin d'assurer sa puissance, prit le parti de se défaire des plus considérables de ceux qui avaient servi Constant. En même-tems qu'il envoie à la poursuite de ce prince, il dépêche des courriers, pour les mander

au nom de l'empereur, et les fait assassiner sur la route. Il n'épargne pas même ceux de sa faction, dont il avait quelque défiance. Il se rendit maître de tout l'Occident en deçà des Alpes. Bientôt après, l'Italie, la Sicile, l'Afrique se déclarèrent en sa faveur.

L'Illyrie lui échappa, et devint, pendant quelque tems, la proie d'un autre ambitieux. A la nouvelle de la mort de Constant, Vétranion, général de l'infanterie dans la Pannonie, fut proclamé Auguste, par les soldats qui le chérissaient. C'était un vieillard expérimenté dans la guerre, aimé des troupes par sa probité, par sa douceur, et par une simplicité grossière qui le rapprochait des soldats. Né dans les pays incultes de la haute Mésie, il était resté dans une ignorance si barbare, qu'il lui fallut apprendre à lire quand il se vit empereur; mais il fut dépouillé de l'Empire

avant que d'avoir eu le tems de connaître toutes les lettres.

Constance, à la tête d'une armée puissante, résolut de passer dans les Gaules pour châtier l'usurpateur Magnence. Ce dernier, afin de se mettre à même d'opposer une résistance plus vigoureuse, se réunit avec Vétranion, qui marcha aussi-tôt pour fermer le pas de Sucques. Prévenu par la diligence de l'empereur, et ne se croyant pas en état de lui tenir tête, il prit le parti de conclure avec lui un traité. Il consentit même à réunir les deux armées, et à tenir un conseil de guerre en présence des officiers et des soldats, pour délibérer sur les mesures à prendre contre l'ennemi commun. Cependant Constance travailla sourdement à débaucher les soldats de Vétranion, et il vint à bout d'en gagner une grande partie. On se rend dans la plaine de Naïsse; on

dresse un tribunal élevé, sur lequel s'asseyent les deux empereurs, sans armes et sans gardes. Les deux armées formaient un cercle à l'entour; chaque corps était rangé en bon ordre sous ses enseignes, et cette assemblée militaire formait un spectacle tout à-la-fois majestueux, magnifique et terrible. Constance se leva et parla le premier en considération de sa naissance. Son discours fut tout autre que celui qu'attendait Vétranion. Il commença, à la vérité, par exhorter les soldats à venger sur Magnence la mort cruelle de leur empereur, qu'ils avaient si glorieusement servi contre les barbares, et qui avait tant de fois récompensé leur valeur. Mais bientôt tournant toute sa véhémence contre celui qui était assis à ses côtés, et qui se regardait comme son collègue : « Souvenez-» vous, soldats, s'écria-t-il, des bien-

» faits de mon père; souvenez-vous
» des sermens que vous avez faits de
» ne souffrir le diadême que sur la
» tête des enfans de Constantin. Qui
» de vous osera comparer le fils et
» le petit-fils de vos empereurs à des
» hommes nés pour obéir ? Laisse-
» rez-vous déchirer l'Empire; et n'a-
» vez-vous pas appris par les troubles
» qui environnèrent votre berceau,
» que l'Etat ne peut être tranquille,
» que quand il ne reconnaît qu'un
» seul maître? » A ces mots, les deux armées, comme de concert, proclament Constance seul Auguste, seul empereur; elles s'écrient qu'il faut se défaire de tous ces souverains illégitimes, qui déshonorent le diadême. On menace Vétranion. Les soldats étaient prêts à fondre sur lui; mais ce fantôme d'empereur, se voyant trahi, se jette aux pieds de Constance, qui arrête la fougue des sol-

dats ; il descend du tribunal ; il se dépouille lui-même de la pourpre et du diadême, qu'il remet entre les mains de Constance. L'empereur ayant embrassé Vétranion, qui tremblait d'effroi, le prit par la main, pour le garantir des insultes de la soldatesque ; et l'ayant conduit dans sa tente, il le fit manger avec lui. Comme il était en humeur de discourir, il l'entretint des embarras de la puissance souveraine, sur-tout dans un âge avancé, et de la douceur du repos d'une vie privée : « Vous ne perdez, ajou-
» ta-t-il, qu'un nom frivole, qui n'a-
» vait de réel que les chagrins, et
» vous allez jouir d'un bonheur so-
» lide et sans mélange d'inquiétude. »
Cette morale, assez déplacée dans la bouche de Constance, se trouva conforme à la façon de penser de ce vieillard simple, à qui il ne restait que l'étonnement de s'être vu empereur

pendant dix mois. Constance l'envoya à Pruse en Bithynie; il lui donna un train magnifique, et des revenus considérables. Vétranion, en passant par Constantinople, y parut avec splendeur. Il vécut à Pruse pendant six années. Il s'accommoda si bien du sort heureux et tranquille qu'il y goûta jusqu'à la fin de ses jours, qu'il fit écrire souvent à l'empereur pour le remercier de l'avoir affranchi du brillant esclavage qu'on appelle souveraineté. « Vous avez tort, lui mandait-il, de ne pas prendre votre part de ce bonheur, que vous savez procurer aux autres ».

Année 351.

Après cet accommodement avec Vétranion, l'empereur continua de s'avancer, pour aller combattre l'usurpateur Magnence. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords de la

Drave; celle de Constance était de 80,000 combattans, et Magnence n'en avait pas un nombre tout-à-fait aussi considérable. Ce dernier, tel qu'un tyran féroce, séduit par une magicienne, immola une jeune fille; et, ayant mêlé le sang de cette victime avec du vin, tandis que la prêtresse prononçait une formule exécrable, et qu'elle invoquait les démons, il en fit boire à ses soldats.

Cette étrange précaution ne l'empêcha pas de perdre la bataille. Sur le point d'être pris, il changea d'habit et de cheval avec un simple cavalier; et, laissant sur le champ de bataille les marques de la dignité impériale, pour faire croire qu'il y avait péri, il s'enfuit à toute bride.

Constance perdit 30,000 hommes; il en périt 24,000 de l'armée de Magnence. Cette déplorable journée fit une plaie mortelle à l'Empire; elle

occasionna la perte de cette ancienne milice Romaine, capable de triompher de tous les barbares. Les Gaulois de l'armée de Magnence eurent le principal honneur d'une résistance si opiniâtre : presque tous périrent les armes à la main. Les premiers officiers des deux armées perdirent aussi la vie. L'histoire nomme, avec éloge, du côté de Constance, Ménélaiis, chef des cavaliers de l'armée, qui tirait trois flèches à la fois, dont il perçait en même-tems trois ennemis.

Un évêque sut, à l'occasion de cette bataille, profiter de la simplicité de Constance. Renfermé avec l'empereur dans une église peu éloignée du champ de bataille, il avait pris des mesures pour être le premier instruit de l'évènement. Son dessein était de se donner le mérite d'annoncer au prince le gain de la bataille, ou d'avoir le tems de se mettre en sureté, si elle était perdue.

Tandis que l'empereur et le petit nombre de courtisans qui l'accompagnaient, saisis de crainte et d'inquiétude, attendaient l'issue du combat, il vient tout-à-coup leur dire que l'ennemi prend la fuite. Constance demande à voir l'auteur de cette heureuse nouvelle ; l'hypocrite répond qu'elle lui a été apportée par un ange. Le prince crédule conçut une haute opinion de la sainteté d'un prélat qui était en commerce avec le ciel, et ne douta pas qu'il ne lui fut redevable de la victoire, bien plus qu'au courage de ses troupes.

Le lendemain matin, Constance monta sur une éminence, d'où il découvrit tout le champ de bataille. Plus de 50,000 morts jonchaient la terre, et comblaient le lit de la Drave. L'empereur, moins sensible à la joie d'un succès si important, qu'affligé d'un si horrible spectacle, ne put retenir ses larmes.

Année 352.

Magnence, furieux d'être toujours vaincu, étendit ses noirs projets jusque sur Gallus, fait César depuis quelques années, et neveu de Constance; il entreprit de lui faire ôter la vie. Le scélérat qu'il avait, à ce dessein, envoyé à Antioche, s'établit dans la cabane d'une vieille femme, hors de la ville, sur les bords l'Oronte. Il avait déjà corrompu plusieurs soldats, lorsqu'un soir, soupant avec eux, il eut l'imprudence de s'entretenir de sa commission, en présence de l'hôtesse, qui feignait de ne rien entendre. Dès qu'il fut endormi, elle courut à la ville, et alla donner avis du complot à Gallus. On arrêta l'assassin; on le mit à la torture; il avoua le crime; il fut puni de mort avec ses complices. La délatrice fut comblée des plus grands honneurs; Constantine, femme

de Gallus, la fit promener dans un char, avec une pompe semblable à celle d'un triomphe.

Magnence désespéré, devient plus farouche que jamais. Pour tirer de l'argent des malheureux qui lui restaient assujétis, il n'épargne aucune cruauté. Entre autres supplices, il faisait attacher les hommes par les pieds à un char, et prenait plaisir à les voir traîner, et mettre en pièces entre les rochers.

Année 353.

Magnence n'avait fait que reculer sa défaite entière; ses troupes furent enfin tout-à-fait détruites dans le Dauphiné, et il s'enfuit à Lyon. Les soldats qui l'avaient accompagné dans sa retraite précipitée, le voyant sans ressource, et ne jugeant pas à propos de périr avec lui, résolurent de le livrer à l'empereur. Ils environnent sa

maison, en criant : *Vive Constance Auguste*, et ils le gardent comme leur prisonnier. Magnence, effrayé de l'idée des supplices qu'il a lieu d'attendre, entre dans un violent accès de fureur et de désespoir; il égorge tout ce qu'il a de parens et d'amis auprès de lui, tue sa propre mère, porte à son frère Didier, qu'il avait fait César, plusieurs coups, dont aucun ne fut mortel; et, appuyant la garde de son épée contre la muraille, il se perce le sein, et expire sur ces corps sanglans. Il était âgé d'environ 50 ans; il avait porté le titre d'Auguste trois ans et près de sept mois. On lui coupa la tête, qu'on porta en spectacle dans toutes les provinces.

Sept jours après, son frère Décence, associé à l'Empire, qui accourait à son secours, et qui était arrivé à Sens, ayant appris sa mort tragique, et se voyant lui-même enveloppé de trou-

pes ennemies, s'étrangla de ses propres mains.

Constance, paisible possesseur de l'Empire, ne fit point oublier, par la clémence, le sang qu'il lui avait fallu répandre pour s'affermir sur le trône. Les délateurs redevinrent des personnages accrédités, sur-tout quand ils dénonçaient des partisans de Magnence, vrais ou supposés. Le plus méchant et le plus écouté de tous les délateurs, était Paul, secrétaire du prince. On le surnommait *la chaîne*, à cause de sa pernicieuse adresse à lier ensemble les accusations, et à les faire naître l'une de l'autre, en sorte qu'elles formassent une espèce d'enchaînement. Il était eunuque, né en Espagne, fort habile à découvrir et même à supposer des criminels d'État. Il parcourait les provinces, semant l'effroi, et lançan de toutes parts les traits de la calomnie. Sou-

vent les accusés ne survivaient pas à l'information ; ils expiraient dans la question même sous les coups de lanières armées de plomb. Par cette apparence de zèle, il s'était attiré la confiance du prince et les malédictions de tout l'Empire. Envoyé dans la Grande-Bretagne pour y rechercher quelques officiers qui avaient trempé dans la conspiration de Magnence, il ne se borna pas à l'exécution de ses ordres ; il porta le trouble et la désolation dans toutes les familles, sans distinction de l'innocent et du coupable. Martin, qui gouvernait cette province, comme vicaire du préfet des Gaules, en fut attendri. Après avoir inutilement supplié cet impitoyable commissaire, d'épargner au moins ceux qui étaient irréprochables, il le menaça d'aller porter ses plaintes à l'empereur. Pour se délivrer d'un témoin si importun, Paul l'attaqua lui-même ;

il entreprit de le faire charger de chaînes, et conduire à la cour avec plusieurs autres officiers. Martin, voyant sa perte assurée, s'il ne prévenait ce scélérat, se jette sur lui l'épée à la main; mais ayant manqué son coup, il tourne son épée contre lui-même et se la plonge dans le sein. La province le pleura; et Paul couvert de sang, et triomphant du succès de ses crimes, retourna à la cour, traînant après lui les malheureuses victimes de ses calomnies.

Constance, qui avait perdu sa première femme, célébra ses victoires contre Magnence, par un second mariage. Il épousa Eusébie, fille d'un consulaire, qu'il fit venir de Thessalonique avec une magnificence digne de la majesté impériale. Cette jeune personne avait reçu de la nature toutes les grâces de la beauté, et elle était redevable à une éducation soi-

gnée, des qualités les plus précieuses. Mais elle avait beaucoup de fierté; et cet orgueil altier fut un jour rudement heurté par celui de Léonce, évêque Arien de Tripoli en Lydie. Les Ariens étaient assemblés en concile, et les évêques s'empressaient de rendre à l'impératrice une espèce d'adoration, qu'elle recevait avec hauteur. Léonce se dispensa seul de ces hommages, et n'alla point au palais. La princesse piquée d'un mépris si marqué, lui en fait faire des reproches; elle offre de lui bâtir une grande église, et de le combler de présens, s'il vient rendre visite à sa souveraine. « Dites à l'impératrice, répondit » Léonce, qu'en exécutant ce qu'il » lui plaît de promettre, elle ne fe- » rait rien pour moi; tous ses bien- » faits tourneraient à l'avantage de » son âme. Si elle veut une visite de » ma part, qu'elle la reçoive avec

» tous les égards qu'elle doit aux
» évêques. Quand j'entrerai, qu'elle
» se lève aussi-tôt de son siége,
» qu'elle vienne au-devant de moi,
» et qu'elle s'incline profondément
» pour recevoir ma bénédiction. Je
» m'asseyerai ensuite, et elle se tien-
» dra debout, dans une contenance
» modeste, jusqu'à ce que je lui fasse
» signe de s'asseoir. A ces conditions
» j'irai la voir ; autrement, elle n'est
» ni assez puissante ni assez riche,
» pour m'engager à trahir la majesté
» du caractère épiscopal. » Un cérémonial si nouveau, et prescrit avec tant d'arrogance, révolta l'impératrice, qui se plaignit à son mari de l'insolence du prélat, dont elle exigea une prompte vengeance. Mais Constance craignait encore plus les évêques qu'il ne craignait sa femme ; et les prétentions extravagantes de celui-ci ne reçurent aucune punition.

L'empereur se ressentit lui-même dans la suite de ce caractère altier, et de cette dureté, qu'il appelait une liberté apostolique. Un jour qu'il était assis entre plusieurs évêques, et qu'il proposait quelques réglemens ecclésiastiques, dont il ne se mêlait que trop; tandis que les autres prélats applaudissaient à l'envi à toutes ses paroles, Léonce gardait un profond silence. Constance, avide de louanges, lui en demanda la cause. « Je » m'étonne, dit brusquement Léonce, » que, chargé des affaires de la guerre » et du gouvernement civil, vous » vous ingériez de régler la conduite » des prélats sur des objets qui sont » de leur compétence ». L'empereur n'osa rien repliquer, mais ne continua pas moins de faire le théologien.

Année 354.

Gallus, César, était chargé de veil-

ler sur l'Orient; mais il ne s'y distingua que par ses affreuses cruautés. Il ne réprima pas même les courses des Sarrasins. Cette nation, devènue si puissante, habită d'abord un canton de l'Arabie heureuse, et donna son nom à tous les Arabes qu'on appelait nomades ou scénites, parce qu'ils étaient errans, et qu'ils n'avaient pour demeures que des tentes. Les Sarrasins ne savaient ni conduire la charrue, ni cultiver les arbres. Tous guerriers, courant sans cesse, nus jusqu'à la ceinture, ainsi que les Scythes ou les Gaulois, sans lois comme sans demeure fixe, ils ne vivaient que de leur chasse, d'herbages et du lait de leurs troupeaux. La plupart ignoraient jusqu'à l'usage du pain et du vin. Ils montaient des chevaux fort vîtes, ou des dromadaires. Les deux sexes étaient fort adonnés à l'amour; leur mariage n'avait que l'ap-

parence d'un engagement passager, pour le nombre d'années dont les deux époux convenaient. La femme apportait pour dot une lance et une tente : après le terme expiré elle était la maîtresse de s'engager ailleurs. Toujours en course avec son mari, ses enfans devenaient errans dès qu'ils étaient nés.

L'épouse de Gallus, Constantine, sœur de Constance, veuve d'un roi, décorée du titre d'Auguste, avait apporté à son mari, avec l'orgueil de tant de titres, une âme cruelle : c'était une furie altérée de sang humain. Aussi avare qu'impitoyable, elle vendait la vie des personnes les plus innocentes. Clémace d'Alexandrie, homme vertueux, qui avait été gouverneur de Palestine, fut sollicité par sa belle-mère embrasée d'un amour incestueux, et il la rebuta avec horreur. Cette femme criminelle s'introduisit

duisit secrettement chez Constantine, et lui fit présent d'un collier de grand prix, pour obtenir un ordre adressé à Honorat, comte d'Orient, de faire condamner Clémace à la mort, sans lui permettre de se défendre : l'ordre ne fut que trop fidellement exécuté.

Gallus et Constantine, comme s'ils eussent cherché à multiplier les coupables, envoyaient sous main des inconnus dans tous les quartiers d'Antioche, pour recueillir et leur rapporter les discours des habitans. Ces âmes vénales et perfides s'insinuaient dans tous les cercles, pénétraient, sous l'habit de mendians, dans les maisons les plus considérables ; et, se rendant au palais par des entrées secrettes, ils envenimaient ce qu'ils savaient, supposaient ce qu'ils ne savaient pas. Gallus faisait lui-même le honteux métier d'espion. Travesti et accompagné de quelques confidens armés d'épées sous

leur robe, il courait le soir les cabarets et les rues de la ville; et se mêlant parmi la populace, il demandait à chacun ce qu'il pensait du prince. Mais comme Antioche était, pendant la nuit, éclairée par des lanternes publiques, il fut plusieurs fois reconnu, et s'abstint enfin de cette curiosité indécente et périlleuse.

Informé de la mauvaise conduite de Gallus, Constance craignit que ce prince n'agît avec tant de despotisme et de barbarie, que parce qu'il avait conçu le projet de se déclarer empereur d'Orient. Il résolut de le tirer adroitement des contrées où il régnait en souverain. En conséquence, il lui écrivit de venir le joindre à Milan, afin qu'ils pussent se concerter pour arrêter les incursions des barbares. Voulant s'assurer les moyens de l'attirer dans le piége, il pria Constantine, sa sœur, avec beaucoup d'empresse-

ment et d'apparence de tendresse, d'accompagner Gallus, et de venir embrasser un frère qui souhaitait ardemment de la voir. Elle connaissait trop bien ce frère, et savait trop ce qu'elle méritait, pour se laisser tromper par ces caresses. Cependant, ne voyant pas de meilleur parti à prendre, et espérant encore quelque grâce pour elle et pour son mari, elle prit les devans. Comme elle marchait à grandes journées, la fatigue du voyage, jointe aux alarmes dont elle était agitée, la fit tomber malade. Elle mourut à l'entrée de la Bithynie. Son corps fut porté en Italie, et enterré dans un couvent près de Rome.

Gallus partit d'Antioche, entouré d'officiers dévoués à l'empereur. Des instances et des ordres réitérés l'obligèrent à se mettre en chemin, sans autre équipage que dix chariots publics. Il lui fallut laisser, à Andrino-

ple, toute sa maison, excepté les domestiques les plus nécessaires. Alors, abattu de fatigue et de tristesse, pressé sans respect par les muletiers mêmes, il commença à se reprocher sa téméraire crédulité, qui le réduisait à la merci des plus vils esclaves de Constance. De funestes pensées troublaient nuit et jour son repos; il voyait, pendant son sommeil, les images sanglantes de ceux qu'il avait fait mourir injustement, et il lui semblait entendre leurs plaintes et leurs reproches. Soupirant sans cesse, et se regardant comme une victime qu'on traînait à la mort, il arriva à Pettau, dans le Norique. Ce fut là que tout déguisement cessa. Une troupe de soldats, que Constance avait choisis, comme les plus dévoués à ses ordres, et les moins capables de se laisser ni gagner par argent, ni attendrir par les larmes, se saisirent des dehors du palais; et

leur chef y étant entré, dépouilla le prince de la pourpre ; il le couvrit d'une tunique et d'une casaque ordinaire, lui jurant plusieurs fois qu'il n'avait rien à craindre pour la vie. Gallus restait assis tout tremblant : *Levez-vous*, lui dit brusquement le capitaine des gardes ; il le fait monter dans un chariot, et le conduit dans une petite ville, où il fut étroitement gardé. En proie à des alarmes continuelles, il n'attendait à chaque instant que le bourreau. On vint l'interroger en détail sur la condamnation de tous ceux qu'il avait fait périr à Antioche. Pâle et interdit, il ne put ouvrir la bouche que pour s'excuser sur les mauvais conseils de sa femme. Indigné de cette réponse, qui flétrissait sa sœur, Constance envoya ordre de lui couper la tête. Il mourut à l'âge de 29 ans, après avoir porté, pendant près de quatre années, la qualité de César.

Quoique Constance ait fait périr son beau-frère, sous prétexte de venger le sang innocent, il n'était pas moins lui-même cruel et barbare. Les délateurs jouaient toujours le premier rôle à sa cour, sur-tout Paul *la chaîne*, dont il a été parlé plus haut. Il avait pour second un nommé Mercure, qui, d'officier de la bouche de l'empereur, était devenu receveur du domaine. On l'appelait, par raillerie, *le Comte des Songes*, parce qu'il fondait sur les songes la plupart de ses accusations: tel était le département qu'il avait choisi. Cet homme, rampant et flatteur, s'insinuant dans les cercles et dans les repas, recueillait avec attention les circonstances des songes que des amis se racontaient les uns aux autres; c'était alors une folie fort à la mode; et les empoisonnant au gré de sa méchanceté, il allait en faire sa cour à l'empereur. Il n'en fallait pas

davantage pour susciter un procès criminel. La fin malheureuse de quelques-uns de ces songeurs réussit bientôt à guérir les autres de cette superstition puérile ; on cessa de rêver ou plutôt de raconter ses rêves, dès qu'on s'aperçut qu'ils tiraient à de si terribles conséquences : on n'avouait pas même volontiers qu'on eût dormi.

Il y avait, en Espagne, une coutume singulière dans les festins : au déclin du jour, quand les valets apportaient les lumières, ils disaient à haute voix aux convives : *Vivons, il faut mourir.* Un agent du prince qui avait été à un de ces repas, fit un crime de ce qui n'était qu'un usage ; il sut si bien envenimer ces paroles, qu'il y trouva un prétexte pour perdre une honnête famille.

Année 355.

Julien, frère de Gallus, élevé loin

de la cour de Constance, avait profité de l'instruction des philosophes chargés de son éducation; et chrétien en public, il pratiquait en secret toutes les superstitions du paganisme. Dans la crainte d'exciter la jalousie de l'empereur, il vivait sans faste et dans l'obscurité. Constance se voyant sans enfans, et forcé de sentir, malgré son orgueil, qu'il ne pouvait seul supporter le poids de l'Empire, tourna les yeux sur un proche parent qu'il avait jusque-là tenu dans une sorte de captivité et d'abaissement, et dont il venait de faire massacrer le frère. Plus Julien était digne des honneurs suprêmes, moins il y serait parvenu, sans le concours fortuit d'heureuses circonstances. Il cachait avec soin l'ambition qui le dévorait, quoiqu'il se plût à entendre les prédictions qui lui annonçaient la souveraine puissance. La

satisfaction qu'il éprouvait à croire lire dans l'avenir, lui fit accueillir une foule d'imposteurs célèbres. Il devint astrologue, théurgiste, nécromancien. Le chef de ces prétendus sages se nommait Maxime; sa naissance, ses richesses, son éloquence d'enthousiaste, son extérieur majestueux et composé, sa barbe blanche et vénérable, aidaient infiniment à la séduction. Julien l'alla trouver à Ephèse. Maxime captiva entièrement l'esprit du nouveau prosélite; il lui promit de le mettre en relation avec les génies, les esprits souterreins; il l'initia à ses mystères par des cérémonies effrayantes, dont l'impression réelle grave profondément dans l'imagination les plus absurdes chimères. Julien, ébloui des prestiges de ce fourbe, renonça, entre ses mains, à la religion chrétienne, contre laquelle

son esprit était depuis long-tems révolté. Il avait alors vingt ans. Il choisit le soleil pour son dieu suprême. Nous avons de lui un discours où il représente cet astre comme le père de la nature, le dieu universel, le principe des êtres intelligibles et sensibles.

Cependant il crut devoir cacher ses sentimens, afin d'en imposer à Constance. Il porta l'hypocrisie jusqu'à se faire raser, prendre l'habit de moine, et remplir dans le clergé de Nicomédie les fonctions de lecteur.

Relégué à Athènes, comme dans une espèce d'exil, Julien y trouva tout ce qui pouvait frapper son imagination, et satisfaire le désir ardent qu'il avait de s'instruire. Il n'y resta que quatre ou cinq mois. Dans cet espace de tems son savoir excita l'admiration. Les jeunes gens et les vieil-

lards, les philosophes et les orateurs s'empressaient de l'entendre.

Les sollicitations d'Eusébie, femme de Constance, l'emportèrent enfin; Julien fut mandé à la cour, avec invitation de venir loger au palais. On lui coupe sa longue barbe, on lui ôte son manteau de philosophe, on l'habille en homme de guerre. Sa modestie, ses yeux baissés, son air emprunté, firent pendant quelque tems le divertissement de la cour.

Le 6 novembre 355, Constance fit assembler toutes les troupes qui se trouvaient à Milan, monta sur un tribunal élevé. Là, environné des aigles et des autres enseignes des légions, tenant Julien par la main, il le présenta aux soldats, et déclara qu'il avait résolu de le nommer César, si l'armée approuvait son choix. Les soldats applaudirent. Alors Constance revêtit Julien du manteau de

H 6

pourpre, le fit proclamer César, et l'ayant fait placer sur son char à côté de lui, rentra en pompe au palais, tandis qu'effrayé par la fin tragique de son frère, le prince philosophe se regardait sous la pourpre comme entre les bras de la mort.

Peu de jours après cette brillante cérémonie, il épousa Hélène, sœur de l'empereur. Ce fut encore un effet de la bienveillance d'Eusébie, qui le combla de présens : le plus conforme à son goût, fut une belle et nombreuse bibliothèque.

Cependant Constance n'eut pas plutôt approché Julien de sa personne, que, par un effet de sa légéreté et de sa défiance naturelle, il parut s'en repentir. Le César était prisonnier à la cour; sa porte était gardée; on visitait ceux qui entraient chez lui, de peur qu'ils ne fussent chargés de lettres. Julien lui-même, pour ne pas

attirer sur ses amis les soupçons de l'empereur, les empêchait de le venir voir. Sous prétexte de lui former une maison plus conforme à sa nouvelle dignité, on lui enleva ses domestiques ; on les remplaça par des gens inconnus, qui étaient autant d'espions. A peine lui permit-on de conserver quatre de ses anciens serviteurs.

Constance lui donna le gouvernement de la Gaule, de l'Espagne, et de la Grande-Bretagne. Lorsqu'il partit pour se rendre dans cette première contrée, l'empereur ne lui accorda qu'une très-faible escorte. Les généraux avaient ordre d'observer ses démarches avec plus de soin, que les mouvemens des ennemis. On mit à son autorité les bornes les plus étroites ; et, selon l'expression d'un auteur contemporain, Julien ne pouvait disposer que de sa casaque.

Par ces procédés, aussi injustes

qu'extraordinaires, Constance montrait tout-à-la-fois l'instabilité de ses idées, et l'excès de sa jalousie. Inégal et bizarre, il se piquait quelquefois d'une patience philosophique. Un de ses courtisans, qui voulait exciter sa colère, lui ayant dit un jour : « Rien n'est plus doux que l'abeille ; » vous voyez cependant qu'elle n'é- » pargne pas ceux qui viennent pil- » ler ses rayons. » — Ce prince lui répliqua : « Mais vous voyez aussi » qu'il lui en coûte la vie pour un » coup d'aiguillon. »

Année 356.

Parvenu au second rang de l'Empire, la principale loi que s'imposa Julien, fut celle de la tempérance. Persuadé que la vertu ne fait dresser qu'une table frugale, il n'eut pas besoin de consulter les mémoires de Constance. Ce prince avait pris la

peine de régler la table de Julien; il avait marqué, dans un écrit de sa propre main, la qualité des mets qu'il voulait qu'on lui servît : Julien en retrancha tout ce qui sentait la bonne chère, et ordonna qu'on le nourrît comme les simples soldats. Couché sur la terre nue, ou sur une peau de bête, il se levait au milieu de la nuit. Après avoir fait secrettement sa prière à Mercure, il travaillait aux dépêches, il visitait lui-même les sentinelles, et donnait le reste de la nuit à l'étude. La philosophie, l'éloquence, l'histoire, la poésie même occupaient ses heures de repos.

Pour s'endurcir contre les incommodités les plus sensibles, il supportait sans feu la rigueur des hivers de la Gaule. Le froid ayant été excessif pendant un hiver, il permit seulement de porter le soir dans sa

chambre quelques charbons allumés. Ce soulagement faillit lui coûter la vie. Il fut tellement saisi de la vapeur, qu'il en aurait été étouffé, si on ne l'eût promptement emporté au grand air.

Sa cour, bigarrée de manteaux de philosophes et de casaques militaires, offrait un spectacle aussi bizarre que le prince même : c'était à-la-fois un camp, une académie, une école de sophistes. Mais les farceurs, les danseurs, les joueurs d'instrumens en étaient bannis. Ce n'était que le premier jour de l'année, et conformément à la coutume, qu'il permettait de jouer des comédies. Il n'assistait que rarement aux jeux du cirque, encore n'y restait-il que quelques instans. Cette humeur grave et austère sympathisait avec celle des Gaulois, qui ne connaissaient pas les théâtres, et qui prenaient la danse

pour un accès de folie.

Année 357.

Les historiens reprochent à Eusébie, mais sans la moindre vraisemblance, une action exécrable. Elle était stérile et jalouse jusqu'à la fureur, d'Hélène, femme de Julien. Hélène accoucha, en Gaule, d'un enfant mâle; mais la sage-femme, disent-ils, corrompue par argent, fit périr l'enfant au moment de sa naissance. L'impératrice, sous une fausse apparence de tendresse, engagea ensuite sa belle-sœur à venir la trouver à Rome; elle lui fit alors avaler un breuvage meurtrier, propre à servir sa criminelle jalousie, et à tarir dans les flancs d'Hélène la source de la fécondité.

Julien, sans s'occuper des intrigues et des noirceurs de la cour, parvint à rendre les Gaules heureuses, et à en chasser les barbares, qui se croyaient

en droit d'y commettre mille ravages. Il remporta une victoire considérable contre les Allemands, commandés par sept de leurs rois, et prit même prisonnier le plus distingué d'entre eux, qu'il envoya en hommage à Constance, qui lui donna la ville de Rome pour prison, où il mourut bientôt après de léthargie.

Dans la chaleur de cette mémorable bataille, six-cents gens d'armes, dont la bravoure fondait la plus grande espérance de Julien, tournent bride tout-à-coup, et confondent leurs rangs. La blessure de leur chef et la chute d'un de leurs officiers, jeta l'épouvante dans des cœurs jusques alors intrépides. Ils se portent sur l'infanterie, qu'ils allaient renverser, si celle-ci, se resserrant, ne leur eût opposé une barrière impénétrable. Julien, jugeant de leur désordre par le mouvement de leurs étendards, accourt à

toute bride; on le reconnaît de loin à son enseigne ; c'était un dragon de couleur de pourpre , sur le haut d'une longue pique. A cette vue , un tribun de ces cavaliers , encore pâle d'effroi, retourne sur ses pas pour les remettre en ordre. Julien gagne la tête des fuyards, et s'opposant à leur passage, il leur crie : « Où fuyez-vous, braves » gens? où trouverez-vous un asile? » toutes les villes vous seront fer- » mées. Vous brûliez d'ardeur de » combattre : votre fuite condamne » votre empressement. Allons rejoin- » dre les nôtres : nous partagerons » leur gloire ; ou , si vous voulez fuir, » passez - moi sur le corps : il faut » m'ôter la vie avant que de perdre » votre honneur. » Il leur montre en même-tems l'ennemi qui fuyait devant l'aîle gauche. Honteux de leur lâcheté, ils retournent à la charge.

Le lendemain de la victoire, dès le

point du jour, Julien fit comparaître devant lui ces six-cents gens d'armes; et, pour les punir, sans user de la rigueur des lois militaires, il leur fit traverser le camp en habits de femmes. Cette flétrissure fut si sensible à ces braves gens, que, dans le premier combat, ils effacèrent leur honte par des prodiges de valeur.

Une si importante victoire ne fit qu'aigrir la jalousie de Constance. C'était le ton de la cour de blâmer Julien ou de le tourner en ridicule. On l'appelait par dérision *le Victorin*; ce qui renfermait une allusion maligne au tyran de ce nom, qui, du tems de Gallien, après avoir dompté les Germains et les Francs, avait usurpé le titre d'Auguste.

Année 358.

Par des négociations, Constance suspendit la guerre que Sapor, roi de

Perse, se disposait à lui déclarer. Ce prince lui écrivit une lettre pleine d'orgueil et d'arrogance : il s'y donnait les titres de roi des rois, d'habitant des astres, de frère du soleil et de la lune.

Les Sarmates et les Quades, que le voisinage et la conformité de mœurs unissaient ensemble, s'étaient partagés en plusieurs bandes, et pillaient les deux Pannonies et la haute Mésie. Ces peuples, toujours en course, avaient une armure convenable à cette manière de faire la guerre. Ils portaient de longues javelines et des cuirasses composées de petites pièces de corne, polies et appliquées sur une toile, en façon d'écailles. Toutes leurs troupes ne consistaient qu'en cavalerie; ils montaient des chevaux hongres, mais fort vîtes et bien dressés; ils en avaient toujours un, et quelquefois deux en main, et dans une

longue traite ils sautaient légèrement de l'un sur l'autre.

Constance, dans ledess ein de les châtier, partit de Sirmium à la tête d'une nombreuse armée, et passa le Danube sur un pont de bateaux, quoiqu'il fut extrêmement grossi par la fonte des neiges, et fit le dégât dans le pays des Sarmates. Les barbares surpris de cette diligence, et hors d'état de résister à des troupes régulières, n'eurent d'autre parti à prendre que de se disperser par la fuite. Il s'avançait en bon ordre, vers le pays des Quades. Ceux-ci, pour prévenir les mêmes désastres dont ils venaient d'être témoins sur les terres de leurs voisins, vinrent se jeter aux pieds de Constance. Ce prince, qui pardonnait volontiers aux ennemis, plutôt par paresse et par timidité que par grandeur d'âme, convint avec eux d'un jour pour régler les conditions de la paix.

Zizaïs, chef des Sarmates, voulut profiter, en faveur de sa nation, de cette disposition pacifique de l'empereur. Il vint à la tête de ses gens, rangés en ordre de bataille, se présenter devant le camp des Romains. C'était un jeune homme de haute stature. Dès qu'il aperçoit l'empereur, il jette ses armes, saute à bas de son cheval, et court se prosterner aux pieds de Constance. Il voulait parler, mais les sanglots étouffant sa voix, excitèrent plus de compassion que n'auraient pu faire ses paroles. Constance l'ayant rassuré, il reste à genoux, et demande pardon de ses attentats contre l'Empire. En même-tems les Sarmates s'approchent dans un morne silence. Zizaïs se lève, et sur un signal qu'il leur donne, ils jettent tous à terre leurs boucliers et leurs javelots, et les mains jointes, en posture de supplians, ils implo-

rent la miséricorde de l'empereur, qui leur accorda la paix, ainsi qu'aux Quades : ces peuples firent serment de fidélité sur leurs épées, qui leur tenaient lieu de divinités.

Pour terminer cette heureuse campagne, il ne restait plus qu'à mettre à la raison les Limigantes. C'étaient des esclaves qui s'étaient révoltés contre leurs maîtres, il y avait une vingtaine d'années, et rendus possesseurs d'un vaste pays ; ils avaient fait des courses sur les terres de l'Empire, en même-tems que leurs anciens maîtres, les Sarmates, avec lesquels ils ne s'accordaient que dans le brigandage, et qu'ils traitaient en ennemis. Comme l'empereur avait conçu le dessein de les transplanter, et qu'ils voulaient rester dans le pays avantageux qu'ils occupaient, une grande partie de cette nation, distinguée par le surnom d'Amicences, tandis que les

les autres portaient celui de Picenses, se prépare à mettre en usage tous les moyens de défense, la fraude, le fer, les prières. Ils vinrent demander quartier ; ils promettaient de payer tribut, et de fournir des troupes ; ils ne refusaient rien, sinon de changer de demeure. L'empereur jugeant à leur contenance qu'ils n'étaient pas disposés à exécuter ses ordres, les fait envelopper de ses troupes, sans qu'ils s'en aperçoivent ; et se montrant à eux au milieu de sa garde, sur un tribunal élevé, il leur fait signifier de se préparer à vider le pays, pour aller s'établir dans celui qu'il leur assignerait. Ces malheureux, flottant entre la fureur et la crainte, bien résolus de ne pas obéir, mais incertains s'ils employeront la feinte ou la violence, tantôt suppliant, tantôt menaçant, cherchent des yeux par où il leur sera possible de se faire un pas-

sage. Enfin, comme pour marquer leur soumission, ils jettent tous à la fois leurs boucliers loin d'eux du côté de l'empereur, afin de gagner du terrein en les allant reprendre, sans qu'on pût soupçonner leur dessein. Dès qu'ils les ont ramassés, ils se serrent et s'élancent vers Constance qu'ils menacent de la voix et des yeux. La garde impériale arrête leur première fougue; toute l'armée se rapproche et fond sur eux; on les enfonce, on les perce, on les abat de toutes parts, ils périssent avec rage; on n'entend pas un seul cri, mais des frémissemens de fureur. Ils ne sentent pas la mort; la victoire des Romains fait tout leur désespoir, et on entendit dire à plusieurs, en expirant : *C'est le nombre qui triomphe et non pas la valeur.* Plusieurs couchés par terre, les jarrets ou les mains coupés, d'autres respirant encore sous des monceaux de corps morts,

souffraient, dans un profond silence, les plus affreuses douleurs. Pas un ne demanda quartier, ni qu'on avançât sa dernière heure; pas un ne quitta ses armes. L'armée romaine, ivre de sang, et fumante de carnage, s'avance dans le pays. On renverse les cabanes, on égorge les femmes, les enfans, les vieillards sur les ruines de leurs maisons; on brûle les villages, et les habitans périssent dans les flammes, ou voulant se sauver, rencontrent le fer ennemi. Quelques-uns gagnent le Danube et s'y noient, ou sont percés de traits; la Téïsse est comblée de cadavres. Pour achever de les détruire, on fait passer le fleuve à des troupes légères, qui vont relancer les habitans des chaumières dispersées sur l'autre rive. Ceux-ci voyant venir à eux des barques de leur pays, les attendent d'abord sans crainte; mais bientôt s'apercevant de l'erreur, ils se sau-

vent dans leurs marais ; ils y sont poursuivis et égorgés.

A l'époque où Constance déshonorait son règne par ces sanglantes exécutions, et recevait de son armée le titre de *Sarmatique*, Nicomédie fut détruite par un horrible tremblement de terre. Cette ville était alors, par sa grandeur et par sa beauté, la cinquième cité de l'Empire. Elle était bâtie en amphithéâtre, sur une colline, au fond du golfe d'Astaque, qui fait partie de la Propontide. On la distinguait toute entière à plus de six lieues de distance. Deux portiques d'une superbe architecture la traversaient d'une extrémité à l'autre. La magnificence des édifices publics, la multitude des maisons particulières qui s'élevaient, comme par étage, les unes au-dessus des autres, les fontaines d'eaux vives, les thermes, le théâtre, l'hippodrome, les temples, le

port, le palais impérial bâti au fond du golfe, les jardins dont les environs étaient embellis, formaient un spectacle enchanteur. Une heure de tems fit de toutes ces merveilles un amas de ruines. Le 24 août, à la seconde heure du jour, lorsque le tems était le plus serein, tout-à-coup des nuages sombres et épais couvrent la ville; en même-tems les éclats de la foudre se joignent aux tourbillons des vents et au mugissement de la mer, qui se gonfle et menace d'inonder ses rivages. La terre se soulève par secousses; les maisons croulent les unes sur les autres. Le bruit des vents et du tonnerre, le fracas des ruines, les hurlemens des habitans se confondent ensemble, au milieu d'une nuit affreuse. Le jour, qui reparaît avec le calme avant la troisième heure, présente de nouvelles horreurs. Nicomédie n'était plus : on ne voyait qu'un monceau de pierres et de ca-

davres. Quelques habitans vivaient encore ; mais, plus malheureux que ceux qui avaient perdu la vie, les uns demeuraient suspendus à des pièces de charpente ; les autres, du milieu des débris dont ils étaient écrasés, élevaient la tête et appelaient, en expirant, leurs femmes et leurs enfans. Quelques-uns, sans être blessés, restaient ensevelis sous les démolitions, qui ne les avaient épargnés que pour les laisser périr par la faim, et du fond de ces ruines sortaient des voix lamentables qui imploraient en vain du secours. Il n'échappa qu'un petit nombre d'habitans presque tous estropiés, qui se sauvèrent dans la campagne. Au tremblement de terre succéda l'incendie. Tous les feux qui se trouvaient allumés dans les maisons, dans les bains, dans les forges des ouvriers, se communiquèrent aux bois et aux matières combustibles. Les

vents, qui soufflaient avec fureur, étendirent l'embrâsement ; et pendant cinquante jours, cette ville infortunée fut tout ensemble un vaste sépulcre et un immense bûcher. Elle avait éprouvé le même malheur sous Adrien et sous Marc-Aurèle ; elle l'éprouva encore quatre ans après sous Julien ; et, dans nos tems modernes, en 1719, elle a été presque entièrement abîmée par un tremblement de terre qui dura trois jours. Mais les charmes de sa situation, presque comparable à celle de Constantinople, effacèrent bientôt le souvenir de ses désastres, et y attirèrent toujours de nouveaux habitans.

Tandis que l'Orient éprouvait les fléaux du ciel et les malheurs attachés à la faiblesse d'un prince en proie à des courtisans corrompus et aux suggestions d'évêques, tout aussi dangereux, Julien, n'écoutant que les conseils du devoir et de la vertu, continua

à se couvrir de gloire. Dans une nouvelle expédition qu'il fit contre les Allemands, les Chamaves, peuple habitant vers l'embouchure du Rhin, vinrent lui demander la paix, ayant leur roi à leur tête, et le supplièrent de nommer lui-même les ôtages qu'il désirait. Je veux le fils de votre roi, répondit Julien. A cette parole, tous ces barbares poussèrent des gémissemens et des cris lamentables; et le roi, leur ayant imposé silence, s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots : « Plût aux Dieux, César, qu'il vécût » encore, ce fils que tu demandes en » ôtage! Je le tiendrais plus heureux » de vivre captif sous tes lois, que de » régner avec moi. Mais, hélas! vic- » time de son courage, il est tombé » sous vos coups, sans doute parce » que vous ne l'avez pas connu. C'est » en ce moment que je sens toute l'é- » tendue de mes maux. Je ne pleurais

» qu'un fils unique, et je vois que j'ai
» perdu avec lui l'espérance de la
» paix. Si tu en crois mes larmes, je
» recevrai l'unique consolation dont
» la mort de mon fils ne m'ait pas ôté
» le sentiment; je verrai mes sujets
» hors de péril. Mais si je ne puis te
» persuader, aussi malheureux roi que
» malheureux père, la perte de mon
» fils deviendra celle de ma nation, et
» j'aurai la douleur de ne porter une
» couronne, que pour ne pouvoir être
» seul misérable. » César attendri ne put retenir ses larmes. Les Chamaves se désespéraient, lorsque Julien fit tout-à-coup paraître le jeune prince, comme une de ces divinités qui viennent sur le théâtre dans les pièces grecques, pour démêler une intrigue dont le dénouement semblait impossible. Il avait été fait prisonnier, et les Romains le traitaient en fils de roi. Julien lui permit d'entretenir son

père, et ne perdit rien d'une entrevue si touchante. A ce spectacle, la surprise arrêta les gémissemens. Les barbares, muets et immobiles, croyaient voir un fantôme. Au milieu de ce profond silence, Julien élève la voix: « Croyez-en vos yeux, leur dit-il, » c'est votre prince; la guerre vous » l'avait fait perdre; Dieu et les Ro- » mains vous l'ont rendu. Je le re- » tiendrai, non comme un ôtage que » me donne votre soumission, mais » comme un présent que m'a fait la » victoire. »

Année 359.

Il y eut à Rome une violente sédition causée par la disette de blé; la flotte de Carthage, qui apportait celui d'Afrique, battue par la tempête, ne pouvant aborder à Ostie. Tertullus, alors préfet, après avoir épuisé tous les moyens d'appaiser le tumulte, se

voyant sur le point d'être mis en pièces, fit conduire au milieu de la place publique ses enfans encore en bas âge, et les montrant au peuple : « Romains, dit-il, voilà vos concitoyens ; si la colère du ciel continue, » ils partageront vos malheurs ; mais, » si vous croyez sauver votre vie en » leur donnant la mort, je les mets » entre vos mains. » A la vue de ces enfans, la compassion étouffa la rage de la multitude ; elle attendit avec patience, et, peu de jours après, la flotte entra dans le Tibre.

Julien entretenait l'abondance dans toutes les provinces qu'il gouvernait, et punissait les mauvais magistrats. On accusa de concussion devant lui Numérius, qui avait gouverné la province Narbonnaise. Il voulut le juger dans une audience publique. L'accusé se défendait fortement, en niant les faits, et les preuves manquaient pour le con-

vaincre. L'accusateur Delphidius, qui plaidait avec chaleur, s'écria d'un ton d'impatience : « Eh ! César, qui sera » jamais coupable, si l'on est quitte » pour nier les faits ? — Et qui sera » jamais innocent, repartit Julien, » si, pour être coupable, il suffit » d'être accusé ? »

Année 360.

Toujours dominé par sa funeste jalousie, Constance crut que le meilleur parti qu'il avait à prendre, était d'affaiblir Julien, en lui enlevant ses meilleures troupes, sous prétexte qu'il en avait besoin pour les opposer aux Perses. Mais les soldats, attachés au César, sur-tout les légions Gauloises, refusèrent de passer en Orient; et poussés au désespoir, ou gagnés peut-être en secret par l'argent qu'avait répandu Julien, forment le projet de le proclamer Auguste. Ce prince était alors

à Paris. Au commencement de la nuit, les soldats prennent les armes; ils environnent le palais : c'était celui qu'on a nommé depuis le palais des Thermes. Ils se rendent maîtres de toutes les issues; déclarent que Julien est digne du titre d'Auguste, et demandent, par des cris redoublés, qu'il sorte, qu'il se montre. Julien reposait dans un appartement voisin de celui de sa femme; il s'éveille en sursaut, il apprend avec étonnement le sujet de cette émeute, (s'il faut croire le récit qu'il fait de cet évènement:) Au point du jour, les soldats enfoncent les portes; ils entrent, l'épée à la main, et le forcent de sortir. Dès qu'il paraît, tous de concert le saluent du titre d'Auguste avec des acclamations réitérées. En vain les conjure-t-il de ne point exposer l'Empire aux horreurs d'une guerre civile; il leur tend en vain les bras,

et les exhorte, avec larmes, de ne pas déshonorer, par une rébellion, tant de glorieuses victoires : tous redoublent leurs cris ; déjà une si longue résistance excite leur colère, les menaces se mêlent aux acclamations. Enfin, après avoir poussé la feinte jusqu'où elle peut aller, Julien se laisse vaincre. On l'élève sur un pavois ; on le prie de ceindre le diadême. Comme il protestait qu'il n'en avait point, on s'écrie qu'il peut employer à cet usage le collier ou l'ornement de tête de sa femme ; quelques-uns même s'empressent à lui former un diadême avec les courroies d'un cheval. Julien rejetant des parures si indécentes, un officier lui présenta son collier d'or, qu'il fut obligé d'accepter et de mettre sur sa tête. Aussi-tôt, pour se conformer à la coutume observée par les Augustes, à leur avénement à l'Empire,

il promit cinq pièces d'or et une livre d'argent à chaque soldat. Ce ne fut que quelque tems après, à Vienne, près de Lyon, qu'il prit le diadême orné de pierreries.

Ne pouvant s'empêcher de redouter les suites qu'allait avoir son ambition, Julien se renferma dans le palais, sans vouloir ni porter le diadême ni recevoir aucune visite, ni s'occuper d'aucune affaire. Il était, dit-il, accablé de douleur et de confusion ; il se reprochait, en soupirant, de n'être pas toujours demeuré fidelle à Constance. Tandis qu'un morne silence régnait autour de lui, les amis de Constance profitent de ce moment pour tramer un complot ; ils distribuent de l'argent aux soldats, à dessein de les soulever contre le nouvel empereur, ou du moins de les diviser. Ils avaient déjà gagné un eunuque de la chambre, lorsqu'un officier du palais vient avec

effroi en donner avis ; et comme Julien ne paraissait pas l'écouter, cet officier va jeter l'alarme parmi les troupes, en criant de toutes ses forces : *Au secours, soldats, citoyens, étrangers ; ne trahissez pas celui que vous venez de nommer Auguste.* Pour émouvoir plus vivement les esprits, il s'écria qu'on venait d'assassiner l'empereur. Aussi-tôt les soldats accourent au palais; ils s'y jettent en foule, les armes à la main : les gardes et les officiers de Julien croyant que cette irruption soudaine était l'effet d'une seconde révolution, se dispersent saisis d'effroi, et ne pensent qu'à se sauver. Les soldats pénètrent jusqu'à l'appartement du prince ; ravis de le trouver plein de vie, ils ne peuvent retenir les transports de leur joie; ils s'empressent à l'envi de lui baiser la main, de le serrer entre leurs bras ; et passant rapidement de ces mouvemens

de tendresse à ceux de la fureur et de la vengeance, ils demandent la mort des conjurés; ils les cherchent pour les immoler. Le premier usage que Julien fit de son autorité, fut de déclarer qu'il prenait sous sa sauve-garde ceux qu'on regardait comme ses ennemis; qu'il ne permettrait pas qu'on leur fît aucun mal, ni qu'on les outrageât même de parole. Il donna même la vie à l'eunuque qui s'était chargé de le faire périr.

Au bout de quelques jours, il assembla toute l'armée dans le champ de Mars: c'était une plaine destinée aux exercices, vers l'endroit où fut depuis bâtie la porte Saint-Victor. Il se rendit en ce lieu avec toute la pompe de sa nouvelle dignité, environné des aigles romaines, et d'une garde nombreuse; il monta sur un tribunal, et harangua les soldats, pour leur rappeler les victoires

qu'ils avaient remportées, et les exhorter à lui être fidelles.

Le nouvel empereur écrivit à Constance qu'il avait été forcé d'accepter le titre d'Auguste, mais qu'il se contenterait de régner en Occident, et lui laisserait toujours la prééminence. Dans la réponse qu'il reçut, Constance lui reprochait d'avoir avili le nom d'Auguste, en le recevant d'une troupe de séditieux; il lui conseillait de l'abdiquer et de se contenter du titre de César. Il ajoutait que Julien ne devait pas avoir oublié les soins et les bontés de son empereur, qui, après l'avoir nourri et élevé dans son enfance, lorsqu'il était dépourvu de toute autre ressource, l'avait ensuite honoré de la qualité de César. A ces mots, Julien ne put retenir son indignation : « Eh! quel est celui, » s'écria-t-il, qui m'avait enlevé tou» tes mes ressources? Quel est celui

» qui m'avait rendu orphelin ? N'est-
» il pas lui-même le meurtrier de mon
» père ? Ignore-t-il qu'en rappelant
» ce funeste souvenir, il rouvre une
» plaie cruelle dont il est l'auteur ? »

Le lendemain, Julien se rendit au Champ-de-Mars à la tête de ses troupes. Pour rendre son cortège plus nombreux, il avait assemblé tout le peuple de la ville. Monté sur un tribunal élevé, il y lut la lettre de Constance, dont la proposition, relativement au titre de César, fut rejetée par mille cris, et de nouvelles acclamations.

Ce fut à Vienne, où il alla ensuite, que la mort lui enleva sa femme Hélène. Il ne passa point à de secondes noces, quoiqu'il se vît sans enfans. Ses mœurs étaient sévères et irréprochables. Il avait coutume de dire : *La chasteté est dans les mœurs, ce que la tête est dans une belle statue,*

et l'incontinence suffit pour déparer la plus belle vie.

Lorsque ses amis le pressaient de se remarier, pour se donner des successeurs dignes de lui et de l'Empire, il répondait : « C'est cette raison même » qui m'empêche de suivre votre » conseil ; je crains trop de laisser » des héritiers indignes de l'Empire » ét de moi. »

Année 361.

Après de mûres réflexions, Julien résolut de profiter de l'ardeur de ses troupes, et d'aller attaquer, en Orient, Constance, qui se disposait à marcher contre lui. Tous les présages lui étaient favorables ; mais il n'était pas tellement esclave de la superstition, qu'il ne sut bien s'en affranchir, quand elle ne s'accordait pas avec ses intérêts. Il avait l'esprit assez présent pour donner un tour avantageux aux plus

sinistres présages. Un jour qu'il s'exerçait, à Paris, dans le Champ-de-Mars, son bouclier s'étant rompu en éclats, la lance lui resta seule dans la main : c'était là un des plus fâcheux pronostics, selon les préjugés du tems, et tous les spectateurs en paraissaient alarmés : *Ne craignez rien*, leur cria-t-il, *ce que je tenais ne m'a point échappé.*

Il assemble ses soldats, pour leur communiquer le projet qu'il avait formé, de les mener à une grande entreprise, à l'extrémité de la Dace, sans leur déclarer positivement qu'il voulait marcher contre Constance; et tous de concert, frappant leur bouclier, s'écrient qu'ils sont prêts à marcher sous les auspices d'un si grand capitaine : ils le nomment *le Favori des Dieux*, le vainqueur des *rois et des nations*. Ils ne craignent point de quitter leur patrie, et d'aller combattre

dans des climats brûlans et lointains. Pour donner à leur serment la forme la plus solemnelle, ils lèvent leurs épées sur leurs têtes, et, prononçant les plus terribles imprécations, ils jurent, en termes formels, qu'ils s'exposeront pour lui à tous les hasards, et à la mort même.

Il prit aussi-tôt le chemin de la Pannonie. Il marchait à la tête de ses troupes, à pied, la tête nue, chargé de ses armes, couvert de sueur et de poussière. Il n'avait pas besoin d'envoyer dans les villes qui se trouvaient sur sa route, pour y chercher de quoi fournir à la délicatesse de sa table; il vivait de pain et d'eau comme le moindre soldat.

Il marchait avec une telle célérité, qu'il parut devant Sirmium au moment qu'on y pensait le moins. C'était une capitale, grande et peuplée, dont la possession lui répondait de toute la

province. Il y était si peu attendu, que la plupart des habitans, apprenant que l'empereur arrivait, s'imaginèrent que c'était Constance. Il entra avant le jour dans les fauxbourgs, qui étaient fort étendus. La vue de Julien parut un prodige; on se rassure; l'alégresse succède à la surprise; les soldats de la garnison, les habitans courent au-devant de lui avec des flambeaux; ils sèment de fleurs son passage; ils le suivent au palais avec des cris de joie.

En entrant dans l'Illyrie, Julien professa publiquement le paganisme. Il ouvrit les temples que Constantin et Constance avaient fermés; il les ornait d'offrandes; il immolait des victimes, et exhortait les peuples à reprendre le culte des dieux de leurs pères. Cependant il avait des païens et des chrétiens dans son armée; il

leur permit le libre exercice de leur religion.

Constance éprouvait de vives alarmes. Un pressentiment secret semblait l'avertir que sa fin était proche. Il confia à ses amis les plus intimes, qu'il ne voyait plus auprès de lui un fantôme qui avait coutume de l'accompagner. Selon quelques auteurs, partisans du merveilleux, c'était son génie tutélaire qui avait pris congé de lui.

A sa sortie d'Antioche, avec toute son armée, à trois milles de cette ville, il trouva sur son chemin, au point du jour, le cadavre d'un homme qu'on avait égorgé la nuit précédente. Ce présage l'effraya. Un léger accès de fièvre se fit sentir, qu'il crut pouvoir dissiper par le mouvement du voyage; mais, dès le lendemain, il se trouva trop faible pour continuer sa marche. La fièvre devint si ardente, que tout son

son corps en était embrâsé. Destitué de secours et de remèdes, il s'abandonna aux larmes et au désespoir. Après avoir rendu, par la bouche, une grande quantité de bile noire, il tomba dans une longue et douloureuse agonie, dans laquelle il expira, à l'âge de 44 ans et quelques mois, après avoir régné plus de 24 années. Ce prince aimait beaucoup le faste et la représentation. Lorsqu'il fit son entrée dans Rome, élevé sur un char tout éclatant d'or et de pierreries, il se tint immobile comme une statue. On remarqua même qu'en public, il ne se moucha point, ne cracha point, et ne détourna jamais le visage, ni à droite ni à gauche : gravité ridicule qui le fit mépriser des Romains.

Julien, devenu seul maître de l'Empire, fit punir sévèrement tous ceux qui avaient abusé de la faiblesse de Constance. Paul, surnommé *la*

Chaîne, ce misérable dénonciateur dont il a déjà été parlé (1), fut brûlé vif. Le nombre de ses semblables, qu'on appelait *les Curieux*, se trouva réduit à dix-sept, choisis parmi des gens d'une probité sans reproche, si toutefois l'on peut avoir quelque vertu en faisant un tel métier : il était au moins de mille sous son prédécesseur, et on le porta, après sa mort, jusqu'au nombre de dix-mille.

Un de ces vils calomniateurs, pour se venger d'un ennemi, le dénonça à Julien comme aspirant à la souveraineté. L'empereur le rebuta plusieurs fois. Enfin importuné de son opiniâtreté, il lui demanda quel était cet homme qu'il accusait, et quelle preuve il avait de son crime. « C'est, répondit l'accusateur, un » riche habitant d'une telle ville; et je

(1) Voyez pages 161 et 174.

» suis en état de prouver qu'il se fait
» faire un manteau de soie, teint en
» pourpre. » Alors Julien appela un
de ses officiers : « Faites donner, lui
» dit-il, à ce dangereux babillard, une
» de mes chaussures de couleur de
» pourpre, et qu'il la porte, de ma
» part, à ce bourgeois qui s'est déjà
» fait faire le manteau. »

Florence, l'un des consuls à la mort de Constance, fut condamné à perdre la vie, et l'avait bien mérité; mais il prit la précaution de se sauver avec sa femme, dès la première nouvelle que Constance n'était plus, et il ne reparut jamais. Quelque tems après, deux délateurs vinrent offrir à Julien de lui découvrir le lieu où Florence était caché; il les rebuta avec mépris, en leur disant:
« Il est indigne d'un empereur de
» profiter de votre méchanceté pour
» découvrir l'asile d'un misérable,

» que la crainte de la mort punit
» assez. »

Le premier jour de son arrivée à Antioche, un officier, nommé Thalasse, qui avait contribué au désastre de Gallus, s'étant présenté avec les principaux de la ville pour saluer l'empereur, Julien lui fit refuser l'entrée. Quelques officiers qui étaient en procès avec cet officier, vinrent, dès le lendemain, en grand nombre, porter leurs plaintes à l'empereur : « Thalasse, s'écrièrent-ils, l'ennemi
» de votre majesté, est aussi le nô-
» tre ; il nous a ravi nos biens. » Julien reconnut aisément qu'ils voulaient profiter de la disgrâce de leur adversaire. « Il est vrai, répondit-
» il, qu'il m'a sensiblement offensé :
» attendez donc, pour demander jus-
» tice, que je me sois satisfait moi-
» même; je mérite quelque préfé-
» rence. » Il ordonna en même-tems

au préfet de ne les point écouter, qu'il n'eût rendu ses bonnes grâces à Thalasse, ce qu'il ne tarda pas à faire.

Théodote, ancien magistrat d'Hiéraple, qui avait supplié Constance de faire porter, dans toutes les provinces, la tête de Julien, vint se jeter aux pieds de ce prince, en fondant en larmes, en implorant sa miséricorde. Julien ayant demandé qui il était, dit à ce malheureux : « Retourne chez » toi avec assurance; tu n'as rien à » craindre d'un prince qui, suivant » la maxime d'un sage, ne veut con» naître d'autre manière de détruire » ses ennemis, qu'en les rendant ses » amis. »

La puissance souveraine ne changea rien dans les mœurs de Julien; sa dépense personnelle, sa sobriété furent toujours les mêmes. Modeste sur le trône, comme il l'avait été

dans l'oppression, il rejeta le titre de *seigneur*, que l'usage avait attaché aux empereurs : c'était l'offenser que de l'appeler de ce nom. La pourpre impériale était d'une teinture distinguée, et beaucoup plus éclatante ; il se contenta de la plus commune. Il voulut même, plusieurs fois, quitter le diadême, et ne le retint que par bienséance. Selon une ancienne coutume, les provinces envoyaient, par leurs députés, des couronnes d'or à l'empereur, soit lorsqu'il parvenait à l'Empire, soit à l'occasion d'un évènement heureux, ou pour le remercier d'un bienfait ; et cet usage était devenu une obligation. L'avarice des empereurs, et la flatterie des préfets, avaient fait monter ces couronnes à un prix excessif ; il y en avait de mille onces, quelquefois de deux-mille. Julien rendit à ce présent, sa liberté primitive, et par

conséquent, ce qu'il avait d'honorable; il voulut qu'il fût purement volontaire; il défendit même d'excéder, dans ces couronnes, le poids de soixante-dix onces.

Ce prince, économe et sans faste, ne manqua pas de porter la réforme dans la maison domestique des empereurs. Il y trouva mille cuisiniers, autant de barbiers, un plus grand nombre d'échansons et de maîtres d'hôtel, une multitude infinie d'eunuques. Julien ayant demandé un barbier, fut fort étonné de voir entrer un homme superbement vêtu : « C'est un » barbier, dit-il, que je demandais, » et non pas un sénateur. » Mais il fut plus surpris encore, quand, par les questions qu'il fit à ce domestique, il apprit que l'État lui fournissait tous les jours la nourriture de vingt hommes et de vingt chevaux, indépendamment des gages considérables et

des gratifications, qui montaient encore plus haut.

Il aimait à rendre lui-même la justice. Il laissait toute liberté aux avocats, et il ne tenait qu'à eux d'épargner la flatterie; mais le règne précédent les y avait trop accoutumés. Un jour qu'ils applaudissaient, avec une sorte d'enthousiasme, à une sentence qu'il venait de prononcer : « Je serais, » dit-il, flatté de ces éloges, si je » croyais que ceux qui me les adres- » sent, osassent me censurer en face, » dans le cas où j'aurais jugé le con- » traire. »

On le blâme cependant d'avoir quelquefois interrompu l'audience par des questions hors de saison; pour demander, par exemple, de quelle religion étaient les plaideurs : mais ce n'était qu'une curiosité déplacée, qui n'influait en rien sur ses jugemens.

L'opprimé trouvait auprès de ce

prince l'accès le plus facile. Comme il paraissait souvent en public, pour des fêtes et pour des sacrifices; on pouvait facilement l'aborder; il était toujours prêt à recevoir les requêtes, et à écouter les plaintes. Mais Grégoire de Nazianze, sans doute en haîne de l'apostasie de Julien, donne de ce prince des idées bien différentes : il lui reproche, comme un fait, dit-il, connu de tout l'Empire, que, dans ses audiences publiques, il criait, il s'agitait avec violence, comme s'il eût été l'offensé ; et que quand des gens grossiers s'approchaient de lui pour lui présenter une requête, il les recevait à coups de poings et de pieds, et les renvoyait sans autre réponse. On voit, par cet exemple, que *les saints*, et même les pères de l'Eglise, ne sont pas toujours dignes de foi.

Année 362.

Pendant six mois que Julien resta à Constantinople, il assista fréquemment aux assemblées du sénat. Jaloux de la réputation d'éloquence, et estimant ses discours autant que ses victoires, il passait les nuits à composer des harangues, et allait ensuite les débiter aux sénateurs qu'il faisait asseoir avec lui. Un jour, pendant qu'il haranguait, on vint l'avertir que le philosophe Maxime arrivait d'Ionie. Aussi-tôt oubliant et les sénateurs, et ce qu'il était lui-même, il descend brusquement de son siége, l'embrasse avec transport, l'introduit dans l'assemblée, et après avoir raconté, avec beaucoup de vivacité, quelles obligations il avait à Maxime, en quel état ce grand homme l'avait trouvé, à quel degré de perfection ses leçons l'avaient

conduit, il sort avec lui, le tenant toujours par la main (1).

Les païens partageaient avec les philosophes, l'estime et les faveurs de ce prince, et il donnait volontiers aux gens de lettres, des places et des emplois. Il avait, pour le christianisme, une haîne invétérée, et crut, avec raison, qu'il parviendrait mieux à le détruire, en n'employant que les voies de la douceur. « Il » pensait, dit un auteur contempo- » rain, que ce n'est ni le fer, ni » le feu qui changent la croyance » des hommes; que le cœur désavoue » la main que la crainte force à sacri- » fier aux dieux, et que les supplices » ne produisent que des hypocrites, » toujours infidelles pendant leur vie, » ou des martyrs honorés après leur » mort. »

---

(1) Voyez ci-dessus, page 177.

Quoiqu'il fût, dès sa première jeunesse, idolâtre dans le cœur, et qu'il se fût ouvertement déclaré en Illyrie, il voulut cependant se consacrer à ses Dieux par une abdication formelle du christianisme. Il fit assembler en secret les ministres de sa religion, et s'imagina, disent les auteurs chrétiens, effacer le caractère de son baptême, en se baignant dans le sang des victimes humaines qu'il avait immolées à ses dieux. Se croyant ainsi régénéré, il fit bâtir de nouveaux temples, et réparer les anciens aux dépens des particuliers qui en avaient enlevé les démolitions. Il se piquait de la plus scrupuleuse exactitude dans la pratique des cérémonies. Confondu avec une troupe de sacrificateurs, on le voyait s'empresser à partager avec eux les dernières fonctions du ministère. C'était dans les entrailles des animaux immolés, qu'il prétendait lire la vo-

lonté des dieux, et il ne prenait guère d'autres conseils. Son palais était devenu un temple, ses jardins étaient remplis d'autels; il sacrifiait le matin et le soir; il se relevait pendant la nuit pour honorer les génies nocturnes. Cet excès de superstition le rendait ridicule aux païens mêmes, et l'on disait, comme on l'avait dit autrefois de Marc-Aurèle, que s'il revenait victorieux, c'en était fait des bœufs et des génisses dans tout l'Empire.

Selon le plan qu'il avait formé, il défendit de mettre à mort les Galiléens (c'est ainsi qu'il nommait les chrétiens), ni de leur faire aucun mauvais traitement pour cause de religion. « Ils sont, disait-il, plus di-
» gnes de compassion que de haîne;
» ils ne se punissent que trop eux-
» mêmes; ce sont des aveugles qui
» s'égarent sur le point le plus essen-
» tiel de la vie, qui abandonnent le

» culte des dieux immortels, pour » honorer des restes de cadavres et » des ossemens de morts. » Il désignait ainsi les reliques des martyrs.

Il était habile à profiter des imprudences où tombaient quelquefois les chrétiens, et il ne manquait pas d'affecter une patience philosophique dans les occasions où la chaleur d'un zèle inconsidéré n'attaquait que sa personne. Un jour qu'il offrait un sacrifice public, un évêque de Chalcédoine, aveugle et cassé de vieillesse, se fit conduire devant l'empereur; et l'insultant en face, il lui reprocha, dans les termes les plus amers, son impiété et son apostasie. « Tais-toi, » malheureux aveugle, lui répondit » Julien; le Galiléen, ton Dieu, ne » te rendra pas la vue. — Je lui rends » grâce, repartit l'évêque, de m'avoir » épargné la douleur de voir un » apostat tel que toi. » Julien ne

répliqua pas, et continua le sacrifice.

Pour parvenir à la destruction du christianisme, Julien imagina un moyen qui pouvait suppléer à la rigueur des persécutions; c'était de réduire les chrétiens à l'ignorance, en leur défendant d'enseigner et d'étudier les belles lettres. Il les déclare incapables de professer la grammaire, l'éloquence, la philosophie. Il en apporte une raison qui paraît assez plausible: « Les livres où l'on puise les principes et les exemples de ces connaissances, étant l'ouvrage des adorateurs des dieux, et remplis des maximes de l'hellénisme, c'est dans les maîtres chrétiens une imposture et une duplicité honteuse de proposer des modèles qu'ils désavouent, et d'enseigner aux autres ce qu'ils désavouent eux-mêmes. »

Le célèbre Prohérèse ne voulut pas profiter de la permission que lui donna

l'empereur, de continuer ses leçons sans être obligé de changer de croyance ; il refusa cette distinction qui aurait pu rendre sa foi suspecte. Quoique cet habile rhéteur n'eût paru à Rome qu'en passant, cette ville lui avait érigé une statue de bronze, avec cette inscription : *Rome, reine du monde, au roi de l'éloquence.*

Julien dépouilla les ecclésiastiques de leurs privilèges et d'une partie de leurs richesses. Il n'admettait les chrétiens dans aucune magistrature. Il les privait de tous les droits qu'on osait leur disputer ; il ne leur permettait pas même de se défendre devant les tribunaux. « Votre religion, » leur disait-il, vous interdit les pro- » cès et les querelles. » Les gouverneurs des provinces trouvant une conjoncture si favorable pour s'enrichir, exigeaient beaucoup au-delà des sommes imposées ; ils employaient les

contraintes les plus rigoureuses; et lorsque les chrétiens portaient leurs plaintes à l'empereur: « Retirez-vous, » Galiléens infidelles, leur répondait-» il; votre Dieu ne vous a-t-il pas » appris à mépriser les biens de ce » monde, et à souffrir avec patience » les afflictions et les injustices? »

Une autre fois, en ordonnant que les biens de l'église d'Edesse seraient confisqués, il écrit avec ironie au premier magistrat de la ville: « L'admi-» rable loi des Galiléens leur pres-» crivant de se débarrasser des biens » de la terre, pour arriver plus aisé-» ment au royaume des cieux, nous » voulons, autant qu'il est en nous, » leur faciliter le voyage. »

Il s'attachait sur-tout à séduire les soldats. L'ignorance, le désir d'avancer dans le service, l'habitude de ne connaître d'autre loi que la volonté du prince, lui faisaient espérer de leur

part une soumission aveugle. Le changement du *labarum*, auquel il avait fait ôter le monogramme du Christ, et le mélange des images des dieux avec celle de Julien, aidaient à la séduction. Il y en eut cependant qui, plus éclairés et plus fidelles à leur culte, refusèrent de prêter cet hommage idolâtre. Pour surprendre leur foi, Julien s'avisa d'un stratagême. Un jour qu'il devait distribuer aux troupes une gratification, il feignit de vouloir rappeler une coutume, pratiquée, disait-il, par les anciens empereurs. A côté de son tribunal, il fit dresser un autel et une table chargée d'encens. Sur l'autel s'élevait une enseigne qui portait l'image de Julien et de ses dieux. Il prit ensuite séance avec tout l'appareil de la majesté impériale. Les soldats approchant à la file, passaient d'abord devant l'autel. On les avertissait de jeter un grain

d'encens dans un brâsier qu'on y tenait allumé. La crainte, la surprise, la persuasion que ce n'était qu'un ancien usage, et sur-tout l'or qu'ils voyaient briller dans la main du prince, étouffaient les scrupules. Il ne s'en trouva que fort peu qui, refusant de payer ce tribut à l'idolâtrie, se retirèrent sans se présenter à l'empereur.

Après cette cérémonie, quelques soldats chrétiens buvant ensemble, l'un d'eux fit, selon la coutume, le signe de la croix : un de ses camarades s'étant mis à rire, il lui en demanda la raison. « Eh ! quoi, répondit l'autre, » avez-vous déjà oublié ce que vous » venez de faire ? Depuis que vous » avez jeté l'encens sur l'autel, vous » n'êtes plus chrétiens. » A ces mots, ils reconnaissent leur erreur, courent sur la place publique, en s'écriant qu'ils ont été trompés. Julien irrité

commande qu'on leur tranche la tête. On les conduit au supplice hors de la ville. Selon un usage établi par les lois romaines, lorsqu'il s'agissait de punir ensemble plusieurs criminels, dans l'interrogatoire, on commençait par appliquer à la question le plus jeune, et, dans l'exécution, le plus âgé était le premier mis à mort. Mais le plus vieux de ces soldats obtint du bourreau qu'il commençât par le moins avancé en âge, de peur que sa constance ne s'ébranlât à la vue du supplice de ses camarades. Le glaive était déjà levé, lorsqu'on entendit un cri qui annonçait leur grâce. Julien se contenta de les reléguer dans des provinces éloignées.

S'il épargnait le sang des chrétiens dans Constantinople et dans les grandes villes où il résida, il n'en fut pas de même dans le reste de l'Empire. Les idolâtres, soit par une fausse in-

terprétation de ses lois, soit qu'ils se flattassent d'en être approuvés, se vengèrent cruellement des persécutions qu'ils avaient éprouvées, et Julien fermait les yeux sur ces exécutions sanglantes. Emilien fut brûlé vif à Dorostole, dans la Mésie inférieure, et l'évêque Philippe, avec plusieurs autres chrétiens, souffrirent le même supplice à Andrinople.

Année 363.

Julien se disposait à porter la guerre dans le cœur de la Perse. Avant de quitter Antioche, il voulut témoigner à cette ville combien il était mécontent des railleries que ses habitans avaient osé lancer sur lui; et heureusement qu'il n'entreprit de se venger qu'en écrivain, et non comme empereur. Son extérieur austère, son éloignement des théâtres et des divertissemens populaires, sa cour peuplée

de philosophes, lui donnaient un air sauvage dans une ville qui ne respirait que le luxe et les plaisirs, plus choquée des ridicules que des vices. On s'était égayé aux dépens du prince par des chansons et des vers satiriques : on le raillait sur sa petite taille et sur sa démarche grave et gigantesque ; les minuties de sa superstition, la multitude de ses sacrifices, ses processions, ses monnaies marquées de figures bizarres, tantôt d'un taureau, tantôt des divinités monstrueuses de l'Egypte, donnaient matière de risée. Mais la plupart des sarcasmes enjoués et malins, portaient sur sa barbe hérissée : c'était l'objet continuel des plaisanteries d'un peuple frivole. D'un autre côté, ce peuple lui en voulait pour des causes plus sérieuses : il avait éprouvé une disette de blé, et l'empereur avait pris des mesures insuffisantes pour la faire ces-

ser. Julien composa, contre la ville d'Antioche, un ouvrage sous le titre de Misopogon, *l'ennemi de la barbe.* C'est une ironie perpétuelle, où feignant de se faire lui-même son procès, il peint les désordres et les débauches d'Antioche.

Après avoir répandu cette piquante satire, il se mit en route, pour son expédition de la Perse, à la tête de 60 mille hommes. Au-delà de l'Euphrate, il arriva à Carrhes, célèbre par la défaite de Crassus. En cette ville était un temple de la lune, adorée sous le nom de dieu *Lunus.* Ces peuples, par une idée bizarre, avaient changé le sexe attribué par-tout ailleurs à cette divinité. Il y avait, selon eux, une malédiction attachée à ceux qui adoraient la lune comme déesse : ils vivaient, disaient-ils, dans un perpétuel esclavage, toujours asservis aux caprices de leurs femmes.

Les auteurs chrétiens, dont le témoignage est toujours suspect, dans ce qu'ils disent des princes qui les ont persécutés, assurent que Julien immola, dans le temple de cette divinité, une femme, pour chercher dans son foie des présages de la victoire qu'il désirait. Il en fit ensuite fermer et sceller les portes, et y mit des gardes, avec défense d'y laisser entrer personne jusqu'à son retour. Après sa mort, le temple ayant été ouvert, on y trouva une femme pendue par les cheveux, les bras étendus, et le ventre ouvert.

Lors de l'attaque d'une ville qu'assiégeait Julien, il arriva un accident, qui fait connaître quelle était la force de l'artillerie de ce tems-là. Un ingénieur se tenait derrière une des pièces employées à foudroyer la ville, et qu'on appelait *Scorpions*. Le soldat qui la servait, n'ayant pas bien

placé

placé la pierre dans la cuiller d'où elle devait partir, cette pierre, au moment de la détente, rejaillit contre un des montans antérieurs de la machine, et revint frapper l'ingénieur avec tant de violence, que son corps fut mis en pièces, sans qu'on pût retrouver ni reconnaître aucun de ses membres.

A la prise de cette même ville, l'empereur distribua aux soldats tout ce qu'il put sauver du butin, à proportion de leurs services et de leurs travaux. Les femmes de Perse étaient les plus belles du monde. On avait mis à part plusieurs filles d'une rare beauté. Julien, aussi sage qu'Alexandre, et aussi maître de ses désirs que Scipion l'Africain, n'en voulut voir aucune. Il ne se réserva qu'un jeune enfant muet, qui savait, par ses gestes, énoncer clairement toutes ses idées, et parler un langage intelli-

gible à toutes les nations.

Julien avait remporté deux victoires consécutives, lorsque les vivres lui manquèrent tout-à-coup. Logé sous un pavillon, faisant sa nourriture ordinaire d'une méchante bouillie de gruau, dont un valet d'armée se serait à peine contenté, il distribua aux plus pauvres soldats cette chétive provision. Après quelques momens d'un sommeil inquiet et interrompu, il s'assit sur son lit, pour rédiger son journal, comme il avait coutume de faire, à l'imitation de Jules-César. Là, pendant qu'il était enseveli profondément dans une réflexion philosophique, qui était venue le distraire, il crut voir le même génie de l'Empire, qui lui était apparu, lorsqu'il avait pris le titre d'Auguste. Ce spectre couvert d'un voile, dont sa corne d'abondance était aussi enveloppée, marchait tristement, et sortit du pa-

villon dans un morne silence. Julien, d'abord saisi de terreur, se rassure, se lève, et ayant fait part à ses amis de cette vision effrayante, il s'abandonne, en tout évènement, à la volonté des dieux.

Le jour qui succéda à cette apparition, ouvrage d'une imagination vivement affectée, son armée est assaillie par une nombreuse cavalerie de Perses; Julien les met en déroute, les poursuit avec ardeur, animant ses soldats du geste et de la voix, levant les bras pour leur montrer les ennemis éperdus. En vain les cavaliers de sa garde, se ralliant autour de lui, le conjurent de ménager sa fortune; en vain ils l'avertissent que les Perses ne sont jamais plus redoutables que dans leur fuite : en ce moment le javelot d'un cavalier lui effleure le bras droit, et va lui percer le foie. Il s'efforce de l'arracher, et se coupe les

doigts : il tombe de cheval ; on le relève. Il tâche de cacher sa blessure, et remonte à cheval. Des auteurs chrétiens prétendent que, lorsqu'il se sentit blessé, il recueillit dans sa main le sang qui jaillissait de sa plaie, et que, le jetant en l'air, il s'écria : *Rassasie-toi, Galiléen, tu m'as vaincu ; mais je te renonce encore.*

Ne pouvant arrêter le sang qui sortait à gros bouillons de sa plaie, il crie à ses soldats de ne point s'alarmer, que le coup n'est pas mortel. On le porte, sur un bouclier, dans sa tente, et l'on s'empresse de le secourir. Quand on eut mis l'appareil, et que sa douleur fut un peu calmée, il redemanda ses armes et son cheval. Plus occupé du péril de ses gens que du sien propre, il veut retourner au combat, pour achever la victoire. Les forces manquent à son courage : les efforts qu'il fait pour se relever,

rouvrent la plaie, d'où le sang jaillit avec violence : il s'évanouit. Revenu à lui, il demande le nom du lieu où il se trouve : comme on lui répond que ce lieu s'appelle *Phrygie*, il juge sa mort prochaine, et s'écrie, en soupirant : *O Soleil ! tu as perdu Julien.* Le soleil était sa divinité chérie. Etant à Antioche, il avait vu, en songe, un jeune homme à cheveux blonds, tel qu'on représentait Apollon, qui lui avait déclaré qu'il mourrait en *Phrygie*.

Julien apprit avec fermeté que sa blessure était mortelle, et parla, en ces termes, aux principaux officiers qui étaient autour de son lit : « Mes » amis, voici le moment où je vais » payer le tribut à la nature; c'est » une dette dont il faut qu'un homme » sage s'acquitte sans murmurer. La » philosophie m'a enseigné que l'âme

» étant plus précieuse que le corps,
» elle n'a sujet que de se réjouir, lors-
» qu'elle s'épure, en se séparant d'une
» matière vile et grossière. Les dieux,
» pour honorer la piété de plusieurs
» vertueux personnages qu'ils chéris-
» saient, n'ont point trouvé de plus
» belle récompense que la mort. Ils
» m'ont déjà récompensé, pendant
» ma vie, en m'inspirant un cou-
» rage à l'épreuve des périls et des
» travaux. Dans une si courte car-
» rière, j'ai mille fois reconnu que
» les douleurs ne triomphent que de
» ceux qui les fuient; mais qu'elles
» cèdent à ceux qui osent les com-
» battre. Persuadé qu'un prince n'est
» établi que pour rendre ses sujets
» heureux, je me suis interdit ce des-
» potisme qui corrompt les Etats et
» les mœurs. Je savais, je vous l'a-
» voue, je savais, sur la foi infail-
» lible des oracles, que je périrais

» par le fer : je remercie l'Eternel de » ne m'avoir pas condamné à mou- » rir par le glaive de la trahison, » ni dans les tortures d'une longue » maladie, et de mettre fin à mes » jours sur un théâtre glorieux, dans » le cours des plus brillans exploits. » C'est une lâcheté égale de désirer » la mort, quand il est à propos de » vivre, et de la fuir, quand il est » tems de mourir. »

Comme il voyait fondre en larmes les officiers et les philosophes qui l'environnaient : « Cessez, leur dit-il, » de déshonorer, par vos larmes, un » homme qui va s'élever au séjour » des dieux. » Il continua de s'en- tretenir sur l'immortalité de l'âme. Enfin, vers le milieu de la nuit du 26 au 27 juin, sa blessure s'étant rouverte, peut-être par la contention de son esprit et la vivacité de ses

discours, et l'inflammation dévorant ses entrailles, il demanda un verre d'eau fraîche ; dès qu'il l'eut bue, il rendit le dernier soupir. Il était dans la trente-deuxième année de son âge, et n'avait régné, depuis la mort de Constance, qu'un an et huit mois.

Les sentimens sont partagés sur les vraies causes de la mort de ce prince : selon les uns, il fut blessé par un cavalier Perse; mais Sapor ayant promis une récompense à celui qui avait frappé ce coup, il ne se présenta personne pour la recevoir. Selon d'autres, il fut percé par une main inconnue, et un chrétien, de l'armée même de Julien, commit cet assassinat. Les Perses, lors de la retraite des Romains, leur criaient qu'ils étaient les meurtriers de leur empereur. Sa mort était regardée comme certaine parmi un grand nombre de chrétiens répandus dans l'Empire.

L'un d'eux, qui demeurait à Antioche, ayant rencontré Libanius, grand panégyriste de Julien : *Eh bien*, lui dit celui-ci, pour se railler du Christ, *que fait maintenant le fils du charpentier?* — *Il fait*, lui répondit le chrétien, *un cercueil pour votre héros.*

Sapor regarda la mort de ce redoutable ennemi comme une éclatante victoire. Il consacra aux dieux *sauveurs*, des présens qu'il avait destinés à Julien. Depuis le commencement de la guerre, Sapor consterné, mangeait sur la terre; il ne prenait aucun soin de ses cheveux : alors il quitta ces marques de tristesse, et se livra à toute la joie d'un triomphe. Les Perses témoignèrent long-tems, par des symboles énergiques, l'effroi dont les victoires de Julien les avaient frappés. Pour désigner ce rapide conquérant, ils avaient coutume de peindre un foudre, ou un lion qui vo-

missait des flammes, et d'y ajouter le nom de Julien.

Jovien, que l'armée élut pour empereur, se vit dans la cruelle nécessité de faire un traité de paix très-honteux avec le roi de Perse, auquel il céda cinq provinces considérables, outre de vastes contrées, et deux fortes villes, entre autres Nisibe. Ces provinces ne revinrent jamais aux Romains. Ce fut, observe un historien, la première pierre, pour ainsi dire, qui se détacha de ce vaste édifice, et qui annonçait déjà sa chute, quoiqu'elle fût encore éloignée.

La ville de Nisibe, l'une de celles qu'il fallut céder aux Perses, conformément au traité de paix qui venait d'être conclu avec eux, présenta un spectacle vraiment déplorable. Jovien ayant fait signifier aux habitans d'abandonner dans trois jours leur patrie, aussi-tôt toute la ville re-

tentit de cris et de gémissemens. On voyait ces malheureux s'attrouper dans les places publiques pour y déplorer leur infortune. L'affliction générale augmentait celle des particuliers. Une pâleur mortelle était répandue sur leur visage; leur voix était entrecoupée de sanglots. Les femmes couraient par les rues, s'arrachant les cheveux, poussant d'affreux hurlemens, et jetant de tristes regards sur les maisons qu'elles avaient habitées et qu'elles ne devaient plus revoir. Elles en baisaient les portes, et leur adressaient le dernier adieu, comme si elles eussent été sensibles à la violence de leur affliction.

La nouvelle de la mort de Julien causa des transports ou d'une joie immodérée, ou d'une excessive douleur. Les chrétiens d'Antioche, surtout, s'abandonnèrent à une sorte d'ivresse; ce n'étaient que festins et

fêtes publiques. On dansait dans les églises et sur les tombeaux des martyrs, comme sur des théâtres; et par un échange indécent, les théâtres étaient devenus des temples où l'on chantait les victoires du christianisme. Les prédictions dont le malheureux Julien s'était abusé, fournissaient des sujets de comédies; on jouait les prophéties du philosophe Maxime; et la religion fut mêlée à des scènes bouffonnes. Les païens, de leur côté, poussèrent le désespoir jusqu'à la fureur. A Carrhes on lapida celui qui apporta le premier cette triste nouvelle, et on le laissa enseveli sous des monceaux de pierres.

Les funérailles de ce prince donnèrent aux chrétiens un nouveau sujet de risée. Du tems du paganisme, il s'était introduit un usage extravagant. Le cercueil était précédé d'une troupe de danseurs et d'histrions, qui amu-

saient le peuple, comme pour faire diversion à la douleur. Ils n'épargnaient pas le défunt; il lançaient contre lui des traits satiriques. Cette bizarre cérémonie ne fut pas oubliée dans les obsèques de Julien. Ces bouffons, accoutumés à ne rien respecter, plaisantaient sur sa philosophie, sur ses mauvais succès en Perse, et même sur son apostasie.

Ainsi qu'il l'avait demandé, son corps fut déposé dans un faubourg de Tarse, à l'entrée du chemin qui conduisait au défilé du mont Taurus. On grava sur le tombeau deux vers grecs, dont le dernier est emprunté d'Homère; en voici la traduction : *Ci-gît Julien, qui passa le Tigre impétueux; il fut à la fois excellent prince et vaillant guerrier.*

Grégoire de Nazianze assure, comme si rien n'était plus véritable, que les cendres de ce prince s'agitaient

dans son sépulcre, et que la terre, par une violente secousse, rejeta son corps hors du tombeau.

Jovien commença son règne par une action qu'il est difficile d'excuser. L'armée était à peine sortie du territoire de la Perse, lorsqu'à l'entrée de la nuit on vint saisir à table, dans sa tente, Jovien, premier secrétaire de l'empereur, qui avait eu des voix pour être décoré de la pourpre impériale; il aigrissait encore la jalousie du souverain par des murmures qu'il croyait secrets, et par les repas trop fréquens qu'il donnait aux officiers de l'armée : on le conduisit sur-le-champ dans un lieu écarté, où il fut précipité dans un puits sans eau, qui fut ensuite comblé de pierres.

Aux funérailles de Constance, dont le corps, embaumé et enfermé dans un cercueil, fut transporté de Cilicie à Constantinople; Jovien, alors capi-

taine des gardes, était assis dans le char funèbre, et représentait l'empereur. On lui adressait les honneurs qu'on avait coutume de rendre au souverain, quand il traversait les provinces. Les députés des villes se rendaient sur le passage; on lui offrait l'essai du blé déposé dans les magasins pour la subsistance des troupes: on lui présentait les animaux entretenus pour le service des postes et des voitures publiques. On remarqua, après l'évènement, que ces honneurs passagers avaient été en même-tems, pour Jovien, un présage de son élévation à l'Empire, et celui d'une mort prochaine.

Jovien, né à Singidon, dans la haute Mésie, était fils du comte Varronien, qui, s'étant acquis de la réputation dans le service, l'avait quitté depuis quelque tems, pour passer en repos le reste de sa vieillesse. Varro-

nien avait eu le commandement des Joviens, une des premières légions de la garde, et c'était sans doute pour cette raison qu'il avait donné ce nom à son fils. Le jeune homme avait épousé Chariton, fille du général Lucillien, et il en avait un fils encore enfant. Plus connu par le mérite de son père que par le sien propre, Jovien n'avait qu'une médiocre considération parmi les troupes. Ce n'était pas qu'il manquât de capacité ni de courage; mais outre qu'il était jeune, n'ayant encore que trente-deux ans, son attachement pour la religion chrétienne l'avait éloigné de la faveur et des occasions d'acquérir de la gloire. Quoiqu'un peu courbé, il était de si grande taille que, parmi les ornemens impériaux, on eut peine à en trouver qui lui fussent propres. On lui reproche d'avoir été grand mangeur, adonné au vin et aux femmes.

Dès qu'il eût été choisi pour empereur, par les principaux officiers de l'armée, il sortit de sa tente, et revêtu des habits impériaux, il traversa le camp, pour se montrer aux troupes qui se préparaient à se mettre en marche. Comme le camp occupait une étendue de quatre milles, les corps les plus éloignés entendant proclamer *Jovien*, *Auguste*, et croyant entendre le nom de Julien, se persuadèrent que ce prince n'était pas mort, et qu'il venait lui-même se faire voir aux soldats pour dissiper leur tristesse. Ils répètent cent fois le nom de Julien, et se livrent aux transports de la joie la plus vive. Mais bientôt à la vue du nouvel empereur, cette agréable illusion s'étant évanouie, au-lieu des acclamations d'alégresse, ils s'abandonnent de nouveau aux larmes et aux gémissemens. Après qu'on eut laissé quelque tems à leur douleur,

on assembla les troupes pour confirmer l'élection par leur suffrage. On leur présenta Jovien sur un tribunal. Tous lui donnèrent à grands cris les titres de César et d'Auguste. Alors l'empereur faisant signe de la main : « Arrêtez, dit-il, je suis chrétien : je » ne puis me résoudre à commander » des idolâtres, qui, n'ayant rien à » espérer de l'assistance divine, ne » peuvent manquer d'être la proie de » leurs ennemis. » A ces paroles, les soldats s'écrièrent d'une voix unanime : « Prince, ne craignez rien, » vous allez commander des chré» tiens. » Les officiers tinrent le même langage.

Les philosophes, voyant leur règne passé, se bannirent de la cour ; mais Jovien leur permit d'y reparaître, pourvu qu'ils se dépouillassent de ce qu'il y avait de singulier dans leur extérieur.

Le christianisme ne fut plus dans l'oppression. Nous avons une loi, par laquelle Jovien défend, sur peine de mort, de ravir les vierges consacrées à Dieu, de les séduire, ou même de les solliciter au mariage.

Année 364.

Jovien, voulant se rendre en diligence à Constantinople, partit d'Ancyre par un tems très-froid, qui fit périr en chemin plusieurs de ses soldats. Etant arrivé, le 16 février, à Dadastane, petite bourgade de Galatie, sur les frontières de Bithynie, il fut trouvé, le lendemain, mort dans son lit. On l'avait fait coucher dans une chambre nouvellement enduite de chaux : il fut étouffé par la vapeur du charbon qu'on y avait allumé pour sécher les murailles, et pour échauffer le lieu. Quelques auteurs prétendent

qu'il fut étranglé secrettement dans son lit; d'autres disent qu'il mourut d'indigestion ; et ceux-là lui font perdre la vie, pour avoir mangé de mauvais champignons. Quoi qu'il en soit, il était âgé de trente-trois ans, et n'avait régné que sept mois et vingt jours.

Sa femme n'eut pas la satisfaction de le voir empereur. Elle était partie pour le venir joindre, avec toute la pompe d'une impératrice, lorsqu'elle reçut la nouvelle de sa mort. Elle venait de perdre, en peu de tems, et son père et son beau-père : elle eut encore la douleur de survivre longtems à son époux, et de trembler sans cesse sur le sort de son fils, oublié pendant plusieurs années, et dont on ne se ressouvint plus, dans la suite, que pour le persécuter. Une barbare politique lui fit crever un œil, de crainte qu'il ne fût tenté du

désir de s'élever à l'Empire.

Selon le droit que les armées romaines s'étaient àrrogé, les principaux officiers firent choix de Valentinien, et les troupes le proclamèrent empereur. Il était né à Cibales en Pannonie. Son père, Gratien, sorti de la plus basse naissance, se fit connaître, dès sa première jeunesse, par une force de corps extraordinaire. Un jour qu'il portait une corde à vendre, il résista à cinq soldats, qui firent de vains efforts pour l'arracher de ses mains. Cette aventure fut cause qu'on lui donna, par plaisanterie, le surnom de *Cordier.* Ayant embrassé la profession des armes, il se distingua dans les luttes militaires par une adresse égale à sa vigueur. Sa bravoure lui mérita une place entre les gardes du prince. Il devint tribun, et enfin comte d'Afrique.

La réputation du père ouvrit au fils la carrière des honneurs. Bientôt les qualités personnelles de celui-ci lui gagnèrent l'estime des troupes. Sa taille haute et dégagée, sa force naturelle, qui croissait tous les jours par l'habitude des fatigues de la guerre, un regard martial, des traits nobles et réguliers, lui donnaient un air tout à-la-fois guerrier et majestueux; ses mœurs étaient réglées. Il n'avait pas négligé les talens d'agrément; il écrivait avec grâce; il savait même faire des vers; il réussissait dans les ouvrages de plastique et de peinture. Dans les repas qu'il donnait, il se piquait d'élégance et de propreté plus que de magnificence.

Deux ans avant d'être revêtu de la pourpre, il avait été exilé par Julien, pour avoir montré trop de haîne contre le paganisme dans une

fête publique. Il accompagna un jour ce prince dans le temple de la fortune. Des deux côtés de la porte, se tenaient debout les gardiens du temple, avec des rameaux trempés dans l'eau lustrale, pour en faire l'aspersion sur ceux qui entraient. Valentinien voyant une goutte de cette eau sur son habit, donna un soufflet au prêtre qui la lui avait jetée, et lui dit : « pourquoi oses-tu » me souiller de cette eau impure ? » et il déchira l'endroit de son manteau où cette goutte était tombée. Ce général, si peu courtisan, fut exilé aussi-tôt.

Pressé de se donner un collègue, Valentinien se décida en faveur de son frère Valens, personnage sans mérite, sans connaissance des lettres, ni même de l'art militaire. Il avait le teint basanné, un œil couvert d'une cataracte, la taille médiocre, un peu trop

chargée d'embonpoint, les jambes de travers.

Valens, qui eut pour son partage l'Orient, fit élever à Constantinople, sur la place de l'*Hebdome*, un tribunal décoré de statues, de peintures et de degrés de porphyre. Ce fut de dessus ce tribunal que ses successeurs haranguèrent leurs troupes dans les occasions importantes. Ce fut là que se fit aussi dans la suite la proclamation des empereurs.

Valentinien rendait la justice avec une extrême sévérité. Dans les derniers tems de l'Empire Grec, on voyait à Constantinople, sur une arcade, la statue de ce prince, au-dessous de laquelle était un boisseau de bronze, placé entre deux mains de même métal. L'inscription marquait, qu'un marchand de blé ayant vendu à fausse mesure, l'empereur lui avait fait couper les deux mains.

Il

Il régla, par plusieurs lois, la conduite des juges et des gouverneurs; il leur enjoignit de prononcer leurs jugemens en public, à portes ouvertes, parce qu'il était à craindre que, dans les audiences secrettes, l'intrigue ne prévalut sur la justice.

Valens et son frère croyaient à la magie et aux maléfices. A l'occasion d'une fièvre, qu'ils eurent en même-tems, ils s'imaginèrent qu'il leur avait été jeté un sort par quelques-uns des philosophes amis de Julien. Maxime, ce personnage à longue barbe blanche, qui affectait un air si grave, fut mis à la torture, et faillit perdre la vie.

A Rome, on poursuivit tous ceux que l'on accusait de sortilège. On remarqua, parmi ces malheureux, un cocher du cirque, qui fut convaincu d'avoir envoyé son fils, encore jeune, à l'école d'un magicien, pour y apprendre le secret de vaincre ses concurrens. On

était persuadé, dans ce siècle, que plusieurs cochers du cirque avaient recours à la magie, pour donner de la vîtesse à leurs chevaux, et pour arrêter ceux de leurs adversaires.

Les préjugés de la religion chrétienne épaississaient, à plusieurs égards, les ténèbres de l'ignorance. Comme les chrétiens étaient en grand nombre, et qu'on craignait qu'ils ne se vengeassent, par quelque violence, des maux que les païens leur avaient fait souffrir du tems de Julien, on prenait la précaution de placer, aux portes des temples, une garde de soldats, qu'on avait soin qui fussent idolâtres.

Année 365.

Procope était parent de Basiline, mère de Julien. Une alliance si illustre jeta de l'éclat sur sa personne dès ses premières années, et son intelligence dans les manéges de cour le

fit parvenir auprès de Constance à la dignité de secrétaire du prince, et de tribun. Il était d'une taille avantageuse, mais un peu courbé, toujours les yeux baissés vers la terre. A la mort de Constance, Julien lui donna le titre de comte. La régularité de ses mœurs le faisait estimer; mais son humeur sombre et taciturne inspirait de la défiance. On disait de lui qu'il n'avait jamais ri qu'une fois dans sa vie. Il soupçonna que Jovien ne le verrait point d'un œil favorable, et il se retira, avec sa femme et ses enfans, dans une terre qu'il possédait en Cappadoce. Le nouvel empereur, à qui sa fuite le rendait plus suspect, envoya des soldats pour le prendre et le ramener. Le fugitif se mit lui-même entre leurs mains; et, protestant qu'il était prêt à les suivre, il obtint la permission de faire ses adieux à sa femme et à ses enfans. Il fit en même-

tems servir aux soldats un grand repas; et, profitant de leur ivresse, il gagna le Pont-Euxin avec sa famille, et passa dans la Tauride. Il s'aperçut bientôt qu'il avait affaire à des barbares perfides, qui ne manqueraient pas de le trahir à la première occasion. Il prit le parti de repasser avec les siens dans l'Asie-Mineure. Là, changeant tous les jours de retraite, évitant la rencontre des hommes, caché dans les forêts, dans les cavernes, dans les rochers les plus inaccessibles, il vécut quelque tems d'herbes et de fruits sauvages. Pressé par la faim, et réduit à la plus affreuse misère, il se détermina à se rapprocher de Chalcédoine par des sentiers écartés. Il n'avait de ressource que dans la fidélité d'un ami qui vivait à la campagne, sur le territoire de cette ville. Le malheureux proscrit lui confia sa vie et sa famille. Il se tint aussi quel-

que tems caché dans une autre maison de campagne. De cette retraite, il passait souvent à Constantinople, où sa maigreur extrême et son extérieur déplorable le déguisaient assez pour empêcher qu'il ne fût reconnu. Il y recueillait, avec une joie secrette, les murmures du peuple, qui détestait le gouvernement, et principalement le beau-père de Valens, homme d'une insatiable avarice, qui, en sa qualité de patrice, inventait sans cesse de nouvelles tortures pour arracher aux misérables ce qu'ils ne devaient pas au fisc ; il se repaissait de leurs larmes. On le vit plusieurs fois pleurer lui-même de dépit, parce qu'il était forcé de renvoyer quelqu'un absous sans l'avoir dépouillé. Les écrits outrageans qu'une vengeance impuissante répandait sous main contre l'empereur et son beau-père, portèrent Valens à rendre un édit rigoureux contre les

libelles diffamatoires : il condamnait à mort non-seulement les auteurs, mais encore ceux qui oseraient publier de pareils écrits, ou même les garder.

La disposition des esprits fit concevoir à Procope un dessein supérieur à son génie encore plus qu'à sa fortune. N'ayant à risquer qu'une vie plus déplorable que la mort, il résolut de périr, ou de se rendre maître de l'Empire. Il se découvrit d'abord à un eunuque de la cour, nommé Eugène, disgracié depuis peu, et très-capable, par son ressentiment et par ses richesses, de le seconder avec zèle et avec succès. Eugène lui promit de sacrifier tout pour une si noble entreprise. On voyait alors tous les jours passer par Constantinople des troupes qui filaient vers l'intérieur de la Thrace, pour garnir les bords du Danube. Deux cohortes venaient d'ar-

river, et devaient séjourner dans la ville pendant deux jours. Procope, qui connaissait plusieurs de leurs officiers, les gagna par ses promesses; ils s'obligèrent par serment à le servir. La révolution fut rapide. Dès la nuit suivante, ses partisans vont saisir les magistrats dans leurs lits; ils traînent les uns dans les prisons; ils renferment les autres dans leur maison même. Au point du jour, Procope se rend aux bains d'Anastasie, où les deux cohortes étaient logées. Les conjurés qui, pendant la nuit, avaient engagé dans leur complot leurs camarades et les soldats, le reçoivent avec joie au milieu d'eux, et forment sa garde. Comme on ne trouvait pas de quoi lui faire les ornemens impériaux, on l'habilla de plusieurs pièces, qui lui donnaient l'air d'un empereur de théâtre. En cet état, on l'éleva sur un pavois, pour le montrer

aux troupes. Le nouvel Auguste soutint fort mal sa dignité ; pâle et tremblant comme un criminel, il remercia avec bassesse les auteurs de son élévation, leur promettant toutes sortes de richesses et d'honneurs.

Dans le plus ridicule appareil, il sortit escorté d'une garde nombreuse. Les soldats, sous leurs enseignes, marchaient en ordre de bataille ; et, pour jeter l'effroi, ils frappaient à grands coups de javelots leurs boucliers, qu'ils tenaient élevés sur leurs têtes, afin de se mettre à couvert des pierres et des tuiles dont on aurait pu les accabler du haut des toits. Procope, à cheval, traversait la foule, affectant un air affable et un sourire populaire, à travers lequel on démêlait aisément ses craintes. Etant arrivé près de la salle du sénat, il monta sur le tribunal; et, comme l'assemblée nombreuse dont il était environné, au-

lieu des acclamations ordinaires, demeurait dans un morne silence, il se crut au dernier moment de sa vie; un tremblement universel le saisit, et il resta long-tems debout sans pouvoir proférer une seule parole. Enfin, faisant un effort, il commença d'une voix faible et entrecoupée à parler de son alliance avec la famille des derniers empereurs. Ses partisans le tirèrent d'embarras, en l'interrompant par un murmure flatteur, suivi aussitôt des acclamations confuses du peuple, qui le proclama empereur. Plus heureux qu'il n'avait espéré, il alla en diligence prendre possession du palais impérial. Il fait ouvrir le trésor public, les magasins, les arsenaux; il commence lui-même le pillage, et abandonne le reste à l'avidité du peuple et des soldats.

Pour animer la confiance des habitans par une vaine apparence de suc-

cès, il faisait secrettement partir de Constantinople des couriers qui, rentrant bientôt après couverts de sueur et de poussière, feignaient d'apporter des nouvelles de l'Orient, de l'Illyrie, de l'Italie, de la Gaule. Ils débitaient hardiment que Valentinien était mort, que tout pliait au nom du nouveau prince. Procope avait même l'effronterie de se faire présenter publiquement des députés supposés de la Syrie, de l'Egypte, de l'Afrique, de l'Espagne, qui venaient lui offrir les hommages de ces provinces éloignées, comme si, par enchantement, ils eussent été tout-à-coup transportés des extrémités de l'Empire.

Les emplois, les charges, les dignités furent donnés ou vendus à toutes sortes de personnes incapables de les remplir. C'était, dans toutes les fortunes, un bouleversement général. On voyait des hommes de néant s'é-

lever de la poussière, et des personnes de la plus haute naissance tomber dans une indigence extrême.

Informé de l'étrange révolution qui venait de s'opérer, Valens eut d'abord envie de déposer la pourpre: mais, encouragé par ses officiers, il se détermina à défendre sa couronne. Il fit prendre les devans à deux légions renommées, avec ordre d'attaquer l'ennemi par-tout où elles le rencontreraient. Elles ne tardèrent pas de se trouver en présence de l'armée de Procope. Déjà les flèches commençaient à voler de part et d'autre, lorsque l'usurpateur, poussant son cheval entre les deux troupes, fixa ses regards sur un officier ennemi, nommé Vitalien; et, comme s'il l'eût connu, il l'invita en langue latine à s'approcher. L'étonnement que causait cette démarche imprévue, suspendit le combat. Procope, ayant abordé Vitalien

avec politesse : « Voilà donc, lui dit-
» il, à quoi se termine cette antique
» fidélité des armées romaines ! voilà
» l'effet de leurs sermens religieux !
» C'est donc pour des inconnus, c'est
» pour le service d'un vil Pannonien, le
» destructeur et le fléau de l'Empire,
» que vous tirez vos épées ! Vous
» voulez, braves soldats, au prix de
» votre sang et de celui de vos frères,
» lui assurer la puissance souveraine,
» à laquelle, jusqu'au moment de son
» indigne élection, il n'osa jamais
» aspirer. Déclarez-vous plutôt pour
» l'héritier de vos anciens maîtres, à
» qui la justice met les armes à la
» main, non pour piller les provin-
» ces, mais pour rentrer dans les
» droits de sa famille. » Ces paroles,
prononcées d'un ton pathétique, étei-
gnent toute l'ardeur de la troupe en-
nemie ; ils baissent leurs aigles et leurs
enseignes, et se joignent aux soldats

de Procope ; et les deux corps réunis le reconduisent au camp, en jurant, au nom des dieux, qu'il sera invincible.

Valens vint assiéger Chalcédoine, dont il ne put s'emparer : les habitans l'insultaient du haut des murs, en l'appelant *buveur de bière :* c'était la boisson du petit peuple en Illyrie et en Pannonie.

Arinthée, l'un des généraux de Valens, méprisait trop Hypéréchius, commandant d'une armée de Procope, pour daigner lui livrer bataille. Il fit alors une action dont on ne voit point d'autre exemple, et qui fut couronnée du succès. C'était l'homme de la plus haute taille et le mieux fait de son siècle ; son extérieur, vraiment héroïque, lui donnait un air imposant. Profitant de cet avantage, il ordonna aux soldats d'Hypéréchius de le saisir eux-mêmes, et de le lui ame-

ner enchaîné. Ces paroles eurent l'effet d'une victoire ; ils obéirent, et traînant avec eux leur général, devenu leur prisonnier, ils se rangèrent sous les enseignes d'Arinthée.

Année 366.

Un autre général de Valens, nommé Arbétion, mit en usage, avec succès, le même moyen qu'avait employé Procope. Au moment qu'une bataille s'était engagée avec fureur, Arbétion quittant son casque, et montrant ses cheveux blancs : « Enfans, cria-t-il » aux soldats ennemis, reconnaissez » votre père ; vous avez la plupart » servi sous mes ordres ; joignez-vous » à un général de qui vous avez ap» pris à vaincre, plutôt que de vous » perdre avec un brigand dont la rui» ne est assurée. Vous n'avez point » d'autre empereur que Valens. » A ces paroles on entend de toutes parts

répéter dans l'armée ennemie : *Valens, empereur*. Baissant leurs enseignes, passant leurs boucliers sous le bras, ce qui était un signe de rebellion, presque tous les soldats se rangent du côté d'Arbétion, vainqueur par la seule force de ses discours.

Valens et l'usurpateur, chacun à la tête d'une puissante armée, se livrent une sanglante bataille ; mais, trahi, abandonné par ses généraux, Procope est contraint de prendre la fuite ; il gagne les bois et les montagnes voisines, suivi de deux de ses officiers, Florence et Barchalba, que la nécessité, plutôt que l'inclination, avait engagés dans son parti. Ils errèrent toute la nuit, toujours dans la crainte d'être poursuivis et reconnus à la clarté de la lune. Enfin, Procope accablé de fatigue et de douleur, descend de cheval et se jette au pied d'un rocher. Là, plongé dans une tris-

tesse mortelle, il déplorait son infortune et la perfidie de ses officiers, lorsque ses deux compagnons, craignant de partager avec lui ses derniers malheurs, le saisissent, l'attachent avec les courroies de son cheval, et au point du jour l'amenent au camp, et le présentent à l'empereur. Ce malheureux, sans proférer une parole, ni lever les yeux, attendit le coup mortel qui lui trancha la tête. Valens, dans le premier accès de sa fureur, fit massacrer Florence et Barchalba, ces deux traîtres, à qui il était redevable de la fin de la guerre.

L'histoire accuse Valens d'avoir abusé de sa victoire, à l'égard de tous les partisans de Procope, dont la plupart périrent dans les supplices, même leurs parens ou leurs amis, quelque innocens qu'ils fussent, sans distinction ni d'âge ni de dignité. Ceux que le prince traita avec plus d'indul-

gence, furent proscrits, exilés: on vit des personnes, illustres par leur naissance et par les emplois qu'elles avaient exercés, réduites à vivre d'aumônes.

Pendant ce tems-là, Valentinien remportait de grands avantages sur les Allemands, et la fortune montrait aussi, en Italie, des exemples frappans de ses caprices. Terentius, boulanger de Rome, devint gouverneur de la Toscane. Quelques jours avant qu'il arrivât en Toscane, un âne monta, en présence de tout le peuple, sur le tribunal, dans la ville de Pistoie, et s'y mit à braire de toutes ses forces: ce qu'on ne manqua pas de se rappeler comme l'annonce du magistrat futur, lorsqu'on vit Terentius assis sur le même tribunal. Cet homme hardi et sans honneur fut, quelques années après, convaincu d'avoir fabriqué des actes, et condamné à mort comme faussaire.

Les évêques de Rome commençaient déjà à se livrer à l'orgueil et à l'ambition ; ils se faisaient porter dans des chars, paraissaient en public superbement vêtus, et leur table était mieux servie que celle des rois. Aussi la chaire pontificale était-elle enviée par tous les prêtres intrigans ; et un païen de beaucoup d'esprit disait, en plaisantant, au pape Damase : *Faites-moi évêque de Rome, et je me ferai chrétien.*

Année 367.

Jamais Valentinien n'accorda de grâce à ceux qui étaient condamnés. C'était devant lui presque une même chose d'être accusé et d'être coupable. Il répétait sans cesse : « La sévérité » est l'âme de la justice, et la justice est l'âme de la puissance souveraine. »

Inexorable sur des objets qui mé-

ritaient quelque indulgence, il fit brûler vif, pour des fautes légères, Dioclès, ancien trésorier-général de l'Illyrie. Il condamna au même supplice ceux qui, par une lâcheté devenue pour lors assez ordinaire, se coupaient les doigts pour se soustraire à la milice.

L'innocence même fut plus d'une fois la victime de ses emportemens. Un certain Diodore, qui avait été agent du prince, étant en procès avec un comte, le fit assigner à comparaître devant le vicaire d'Italie. Le comte partit pour la cour, et se plaignit au prince de cette audace. Sur cette plainte, l'empereur, sans autre examen, condamna à la mort, et Diodore, et trois sergens qui s'étaient chargés de la signification. L'arrêt fut exécuté à Milan.

Année 368.

Valentinien répudia Sévèra sa première femme et mère de Gratien, qu'il avait associé à l'Empire dès l'âge de 8 ans, il épousa en secondes noces Justine, veuve de Magnence, belle, adroite, impérieuse. Voici, selon quelques historiens, la cause peu croyable de ce divorce. Sévèra ayant acheté une maison de campagne fort au-dessous de sa valeur, Valentinien, indigné de voir sa femme abuser ainsi de son rang, fit rendre la maison à son ancien propriétaire, et chassa Sévèra de son palais.

Année 369.

Le trait suivant ne prouve pas moins l'extrême justice de ce prince. L'eunuque Rhodane, grand chambellan, fier de sa puissance et de ses richesses, s'empara des biens d'une

veuve, nommée Bérénice. Elle s'en plaignit à l'empereur, qui lui donna pour juge Saluste, honoré du titre de patrice depuis qu'il était sorti de préfecture. Celui-ci condamna Rhodane, et l'empereur en conséquence ordonna la restitution des biens; mais l'eunuque, loin d'obéir, prit à partie Saluste lui-même. Par le conseil du patrice, la veuve alla se jeter aux pieds de l'empereur, pendant qu'il assistait aux jeux du Cirque, et l'instruisit, avec larmes, de l'opiniâtreté de son persécuteur. Rhodane était debout auprès du prince. Valentinien, transporté de colère, le fit aussi-tôt précipiter dans l'arêne, et brûler vif aux yeux des spectateurs, tandis qu'un crieur publiait à haute voix son crime et sa désobéissance. Tous les biens du coupable furent abandonnés à Bérénice.

Dans l'Orient, il ne se commettait

pas moins de vols publics et particuliers. Les habitans d'un bourg fort peuplé, en Syrie, près d'Apamée, avaient formé, entre eux, une société de voleurs, et s'étaient rendus redoutables. Ils employaient la ruse autant que la force. Déguisés les uns en marchands, les autres en soldats, ils se répandaient, sans bruit, dans les campagnes; et s'introduisant séparément dans les villages et dans les villes, ils se réunissaient pour les saccager. Comme ils ne suivaient aucun ordre dans leurs courses, et qu'ils se transportaient rapidement dans des lieux fort éloignés, on ne pouvait prévoir leur arrivée. Aussi avides de sang que de butin, ils égorgeaient ceux qu'ils avaient dépouillés. Ils se faisaient un jeu du brigandage, et ils poussaient l'audace jusqu'à s'exposer au milieu d'Apamée. Un d'entre eux se déguisa en gouverneur de la pro-

vince, un autre en receveur du domaine; le reste de la troupe prit des habits de sergens et d'archers. Le gouverneur avait droit de condamner à mort, et le receveur du domaine de saisir les biens de ceux qui avaient été condamnés. En cet équipage, ils entrent sur le soir dans Apamée, précédés d'un crieur qui publiait la sentence de condamnation d'un des plus riches habitans. Ils forcent la maison, massacrent le maître avec les domestiques, enlèvent l'argent et les meubles, et se retirent précipitamment avant le jour. Le bourg, qui servait de retraite à ces brigands, fut bientôt rempli de toutes les richesses de la province. Enfin, par ordre de l'empereur Valens, on rassembla des troupes; on alla les assiéger. Ils furent tous passés au fil de l'épée; et pour en détruire la race, on mit le feu à leur habitation. Les femmes, qui se sauvaient

avec leurs enfans à la mamelle, furent repoussées dans les flammes. Rien n'échappa à l'incendie; et les cruautés de ces scélérats furent punies par une vengeance aussi cruelle.

Année 370.

Valentinien, toujours en guerre avec les Allemands, prit le parti de leur opposer les Bourguignons, qui habitaient dans leur voisinage, en remontant vers la source du Mein. Cette nation guerrière, nombreuse et redoutable, était Vandale d'origine. Elle avait été autrefois resserrée dans des bornes assez étroites, entre la Warte et la Vistule aux environs du lieu où est aujourd'hui la ville de Gnesne. Chassée par les Gépides, elle s'approcha du Rhin, et se jeta souvent dans la Gaule. Ils se fixèrent enfin en Germanie, pendant plusieurs siècles, aux dépens des Allemands, auxquels

auxquels ils enlevèrent une partie de leur territoire. Cette invasion alluma une haîne mortelle entre les deux peuples. Quelques auteurs anciens donnent aux Bourguignons une origine moins reculée. Ils disent que Drusus et Tibère, beaux-fils d'Auguste, ayant conquis une grande étendue de pays dans la Germanie, y laissèrent des garnisons, formèrent un corps de nation; et qu'elle prit son nom des *Bourgs*, en langue germanique, ou des châteaux bâtis sur la frontière.

Les Bourguignons étaient de haute taille, d'un caractère et d'un extérieur farouches, portant une longue chevelure qu'ils frottaient de beurre pour la rendre rousse. Ils étaient grands mangeurs; ils aimaient une musique rude et grossière, pour laquelle ils se servaient d'une sorte de guitare à trois cordes. Ils donnaient

à leur roi le nom de *Hendinos* : on le déposait lorsqu'il avait eu quelque mauvais succès dans la guerre, ou que l'année avait été stérile ; car ils le croyaient maître des évènemens et des saisons.

La sévère justice, ou plutôt la rigueur et la barbarie de Valentinien croissait tous les jours, et il devenait de plus-en-plus sujet à de violens accès de colère. Il fit assommer un de ses pages pour avoir, dans une chasse, découplé un chien plutôt qu'il ne fallait. Un chef de fabrique lui ayant présenté une cuirasse de fer très-bien travaillée, s'attendait à en être récompensé : il fut mis à mort, parce que la cuirasse pesait un peu moins que Valentinien n'avait ordonné.

Africain, célèbre avocat, après avoir obtenu un gouvernement, en demandait un autre plus considé-

rable : cette ambition insatiable et très-ordinaire lui coûta la vie. Comme un général distingué sollicitait pour lui : « Eh bien, dit l'empereur, puis- » qu'il n'est pas content de sa place, » je vais lui en donner une autre : » qu'on lui abatte la tête. » Cet ordre inhumain fut exécuté.

Il avait deux ourses très-carnassières, qu'il nourrissait de cadavres. L'une portait le nom de *Mica*; l'autre d'*Innocentia*. Il prenait grand soin de ces cruels animaux; il avait fait placer leurs loges à côté de son appartement; des esclaves étaient chargés de les servir, et d'entretenir leur férocité. Après quelques années, il donna la liberté à Innocentia, et la fit lâcher dans les forêts, étant, disait-il, content de ses services.

Année 374.

Valens ne méritait pas davantage

l'amour des nombreuses provinces qu'il gouvernait : il semblait avoir aussi pour maxime, qu'un prince que l'on craint est plus affermi que celui qui n'est qu'aimé. Il se faisait un mérite d'être implacable, et il répétait souvent ; « Quiconque s'appaise aisé» ment, s'écarte aisément de la » justice. »

Plusieurs complots formés contre sa vie, ayant été découverts et punis, quelques particuliers, qui croyaient à la magie, à la science de lire dans l'avenir, voulurent savoir quel serait son successeur. Ils s'adressèrent pour cet effet à deux devins célèbres. Ces prétendus nécromanciens gravèrent autour d'un bassin les caractères de l'alphabet grec ; ils suspendirent au-dessus un anneau enchanté qui, par ses vibrations diverses, marqua les lettres, dont l'assemblage formait la réponse de l'oracle. Elle était conçue en vers

héroïques, et signifiait que *le successeur de Valens serait un prince accompli; que leur curiosité leur serait funeste; mais que leurs meurtriers éprouveraient eux-mêmes la vengeance des dieux, et périraient par le feu dans les plaines de Mimas.* Comme l'oracle ne s'était exprimé sur le prince futur qu'en termes généraux, on demanda quel était son nom. Alors, l'anneau ayant frappé successivement sur ces lettres THEOD, un des assistans s'écria que les dieux désignaient Théodore. Tous les autres furent du même avis; et la chose parut si évidente, qu'on s'en tint là sans pousser plus loin la recherche. D'autres historiens racontent, qu'on traça tout simplement sur la terre un grand cercle, autour duquel on marqua, à distances égales, les lettres de l'alphabet; qu'on les couvrit ensuite de blé, selon l'usage des augures, et qu'un coq placé au centre du

cercle avec des cérémonies mystérieuses, alla choisir les grains de blé semés sur chaque lettre.

Quoi qu'il en soit de la vérité de ces différens récits, Théodore, objet de la prédiction, né en Gaule ou en Sicile, était l'un des secrétaires de Valens, et se faisait considérer de tout le monde par ses bonnes qualités. Informé du sort brillant que les destinées lui promettaient, il eut l'imprudence d'écrire à l'un des devins qu'il acceptait le présent des dieux, et qu'il n'attendait que l'occasion de remplir leurs décrets; mais la conspiration fut découverte. Aussi-tôt l'on ne vit plus que des délations, des tortures, des supplices. Comme il paraissait dangereux de faire arrêter tant de personnes dénoncées, dont plusieurs avaient un grand crédit, le préfet, flatteur de cour, éleva la voix: « Eh! » quel pouvoir, dit-il, peut résister

» à l'empereur? Il pourrait, s'il l'a-
» vait entrepris, faire descendre les
» astres du ciel, et les obliger de com-
» paraître à ses pieds. » Cette hyper-
bole insensée ne révolta nullement
l'imbécille vanité de Valens.

Qu'on se représente comment la
justice fut rendue en cette occasion.
Le préfet, bas et rampant, présidait
le tribunal, qui fut formé à ce sujet,
composé des grands officiers. On
donnait alors la question aux cri-
minels, dans la salle même de l'au-
dience, en présence de tous les juges.

On vit, au rang des accusés, un
philosophe, nommé Simonide, qui
montra le plus grand courage; il était
fort jeune, mais déjà fort âgé par
l'austérité de ses mœurs. On l'accu-
sait d'avoir été instruit de toute l'in-
trigue; il en convint, et ajouta : « Je
» sais mourir; mais je ne sais pas
» trahir un secret. » Cette intrépi-

dité parut un nouveau crime à Valens, qui ordonna qu'il fût brûlé vif. Ce philosophe se laissa dévorer par les flammes sans pousser aucun soupir, sans changer de contenance.

La femme de Théodore, qui égalait son mari en noblesse, dépouillée de ses biens, fut réduite à vivre en servitude; n'ayant sur les femmes nées dans l'esclavage, que le triste privilège de tirer des larmes à ceux qui, en la voyant, se rappelaient sa fortune passée.

L'astrologue Héliodore, l'un des principaux dénonciateurs dans cette malheureuse et pitoyable intrigue, fit une fortune prodigieuse à la cour, et se montra aussi fourbe que méchant. Il avait été d'abord vendeur de marée. Comme il passait par Corinthe, son hôte, qui avait un procès, tomba malade, et le pria de se rendre pour lui à l'audience. Lorqu'il eut

entendu les avocats, il se persuada qu'il réussirait dans cette profession; et en conséquence, il partagea son tems entre son commerce et l'étude des lois. La nature l'avait doué de beaucoup d'impudence, et son effronterie lui tint lieu des talens qu'il n'avait pas. Il trouva assez de dupes pour faire une médiocre fortune. S'étant ensuite adonné à l'astrologie, il s'attacha à la cour, où il s'enrichit, et devint redoutable à force de révélations. Valens, qui se piquait d'éloquence, jusque dans les affreuses sentences qu'il prononçait contre les innocens, s'adressait à Héliodore, pour donner à son style le tour et les grâces oratoires.

Ce calomniateur, abhorré de tout l'Empire, mourut de maladie. Valens inconsolable lui fit préparer de magnifiques funérailles. Il avait résolu de les honorer de sa présence;

il ne s'en dispensa que sur les prières réitérées qu'on lui fit de ne point compromettre ainsi la dignité impériale; mais il voulut que les personnes titrées, et nommément les deux beaux-frères de Constance, marchassent devant le convoi en habit de deuil, la tête et les pieds nus, les bras croisés sur la poitrine.

On vit un autre exemple du faible avec lequel ce prince se livrait à ceux qui avaient su gagner son amitié. Un tribun, homme très-méchant, mais fort avant dans les bonnes grâces de l'empereur, ouvrit le ventre à une femme enceinte et vivante, pour évoquer les ombres des morts, et les consulter sur le successeur de Valens. Le fait était avéré par la confession même du coupable. L'empereur, qui venait de punir si rigoureusement cette curiosité, dans des circonstances beaucoup moins atroces,

ne permit pas de condamner le tribun; et, malgré l'indignation des juges, il le laissa dans la possession paisible de ses biens et de son rang.

Festus, proconsul d'Asie, se rendit odieux par les cruautés qu'il commit. Il fit périr, dans les plus horribles tourmens, Céranius, égyptien, philosophe célèbre, parce que, dans une lettre latine écrite à sa femme, il avait inséré du grec, que Festus n'entendait point.

Entre les innocens qu'il fit encore mourir, on peut compter le fameux philosophe Maxime, dont Julien avait fait le plus grand cas (1). Dès le commencement du règne des deux empereurs, il avait couru risque de la vie, et avait été trop heureux d'obtenir la permission de retourner en

(1) Voyez plus haut ce qui en a été dit, pages 177 et 226.

Asie. Dans le tems de la révolte de Procope, il éprouva une nouvelle persécution de la part des rebelles. Ennuyé d'une vie si misérable, il pria sa femme de lui apporter du poison; elle obéit, mais l'ayant elle-même avalé, en sa présence, elle expira entre ses bras. Il aurait succombé à tant de malheurs, si Cléarque, alors proconsul d'Asie, ne se fut hautement déclaré son protecteur. La faveur de ce magistrat lui rendit son repos et son ancienne fortune. Il revint à Constantinople. Soupçonné d'être entré dans le complot de Théodore, il avoua qu'il avait eu connaissance de l'oracle; mais qu'il aurait cru déshonorer la philosophie, s'il eût révélé le secret de ses amis. Il fut, par ordre de l'empereur, transféré à Ephèse, sa patrie, où Festus lui fit trancher la tête.

Année 375.

Les Quades, peuple voisin des Sarmates, firent une irruption dans l'Illyrie. Valentinien résolut de les en châtier : il alla passer le Danube sur un pont de bateaux, à Acineum, aujourd'hui Bude, capitale de la Hongrie. Ce prince était rempli de bravoure, et ne méprisait rien tant que les lâches et les timides. Cependant, par une bizarrerie de tempérament, il ne pouvait s'empêcher de pâlir, toutes les fois qu'il voyait ou croyait voir l'ennemi. C'était même un moyen dont ses courtisans se servaient, dans l'occasion, pour arrêter les emportemens de colère auxquels il était sujet. Dès qu'il entendait dire que les ennemis approchaient, il changeait de couleur, et se calmait aussi-tôt. Il n'en était pas moins hardi à affronter le péril.

Son armée était sur le point de prendre des quartiers d'hiver, lorsqu'on vit arriver une troupe de barbares, mal vêtus, et dont l'extérieur n'avait rien que de méprisable. C'était une députation des Quades. Ayant été introduits devant le prince, ils y parurent en tremblant, et dans la contenance la plus humiliée. Ils demandaient pardon du passé, et la paix, protestant, avec serment, que les chefs de la nation n'avaient point eu de part aux ravages dont l'empereur poursuivait la vengeance; que les paysans voisins du Danube, voyant bâtir, sur leurs terres, une forteresse, avaient pris l'alarme, et s'étaient joints aux Sarmates, pour arrêter cette injuste entreprise. Valentinien, choqué de ce reproche, leur demanda, avec mépris, qui ils étaient, et si les Quades n'avaient pas d'autres députés à lui envoyer. Ils répondirent, qu'ils étaient

les premiers de la nation, et qu'elle n'avait pu lui témoigner plus de respect qu'en les députant eux-mêmes. Alors, ce prince fier et emporté s'écria : « Quel malheur pour l'Empire, » de m'avoir choisi pour souverain, » puisque, sous mon règne, il devait » être déshonoré par les insultes d'un » peuple si misérable! » Il prononça ces paroles avec un si violent effort, qu'il se rompit l'artère pulmonaire. Saisi d'une sueur mortelle, et vomissant le sang en abondance, on le porta sur son lit. Ses chambellans, pour n'être pas soupçonnés d'avoir accéléré sa mort, mandèrent promptement les officiers de l'armée. On fut long-têms à trouver un de ses chirurgiens, parce qu'ils s'étaient dispersés, par son ordre, pour soigner les soldats attaqués d'une maladie épidémique. Enfin on lui ouvrit la veine, dont on ne put tirer une goutte de sang. Le prince,

respirant à peine, mais plein de connaissance, sentant approcher son dernier moment, témoignait, par les mouvemens de ses lèvres, par des sons forcés et inarticulés, et par l'agitation de ses bras, qu'il voulait parler. Mais il ne put former aucune parole; ses yeux enflammés s'éteignirent; des taches livides se répandirent sur son visage; et, après une longue et violente agonie, il expira dans la cinquante-cinquième année de son âge, après avoir régné douze ans moins trois mois et dix jours.

L'armée, assemblée dans la ville d'Acincum, craignant que les soldats Gaulois, naturellement audacieux et turbulens, qui s'étaient plus d'une fois rendus arbitres de l'Empire, ne se hâtassent de nommer un empereur étranger à la famille impériale, conféra le titre d'Auguste à Valentinien, âgé de quatre ans, second fils du dé-

funt empereur, qui régna conjointement avec son frère Gratien, qui lui tint lieu de père.

Année 376.

Un peuple, plus féroce que les barbares connus jusqu'alors, portant l'effroi et le carnage, vint annoncer de nouveaux malheurs. Les Huns, sortant des Palus Méotides, poussèrent devant eux les nations qui habitaient au nord du Danube; et ces fugitifs, renversés les uns sur les autres, se répandirent sur les provinces Romaines, et changèrent enfin la face de l'Empire. L'origine de ce peuple redoutable, caché dans les immenses forêts de la Tartarie Asiatique, est demeurée inconnue jusqu'à nos jours. L'Occident ne commença à connaître les Huns, qu'au moment qu'ils se firent voir en Europe, après avoir passé le Tanaïs. L'historien Jornandès ra-

conte sérieusement que les Huns naquirent du commerce des diables avec des sorcières, que les Goths avaient reléguées dans les déserts de la Scythie.

Les Chinois, mieux instruits de l'histoire de ce peuple, avec lequel ils ont presque toujours été en guerre, nous apprennent qu'il habitait au nord de la Chine. Il s'étendait d'Occident en Orient, dans l'espace de 500 lieues, depuis le fleuve Irtis jusqu'au pays des Tartares, nommés aujourd'hui Mantcheous. Ils occupaient 300 lieues de pays du septentrion au midi, étant bornés d'un côté par les monts Altaï, de l'autre par la grande muraille de la Chine, et les montagnes du Tibet. L'ancienneté de cette nation remonte aussi haut que l'Empire Chinois. Elle était connue plus de deux-mille ans avant Jésus-Christ. Huit-cents ans après, on la voit gouvernée par des

princes, dont la succession est ignorée, jusque vers l'an 210 avant l'ère chrétienne. C'est à cette époque que l'histoire commence à donner la suite des Tanjou : ce nom, qui, dans la langue des Huns, signifiait *fils du ciel*, était le titre commun de leurs monarques. Les Huns, divisés en diverses hordes, qui avaient chacune son chef, mais réunis sous les ordres d'un même souverain, ne cessaient de faire des courses sur les terres de leurs voisins. La Chine, pays riche et fertile, était sur-tout exposée à leurs ravages. Ce fut pour les arrêter, que les monarques Chinois firent construire cette fameuse muraille, qui couvre la frontière septentrionale de leurs Etats, dans l'espace de près de 400 lieues, et ne put empêcher l'irruption des Tartares. Enfin, la discorde s'étant mise entre les Huns, ceux du midi étant soutenus par les Chinois et par

les Tartares orientaux, forcèrent ceux du nord d'abandonner leurs anciennes demeures. Les vaincus se retirèrent du côté de l'Occident; et vers le commencement du second siècle de l'ère chrétienne, ils vinrent s'établir près des sources du Jaik, dans le pays des Baskirs, que plusieurs historiens ont nommé la Grande Hongrie, parce qu'ils ont cru que les Huns en étaient originaires. Là ils se réunirent à d'autres peuples de leur nation, que les révolutions précédentes avaient déjà portés vers la Sibérie.

Les Huns établis dans le pays des Baskirs, pressés eux-mêmes par de nouvelles peuplades qui venaient inonder la Tartarie occidentale, descendirent vers le midi, traversèrent le Volga, et vinrent attaquer les Alains.

Cette nation qui contribua à la destruction de l'Empire romain, mérite

aussi d'être connue. Les Alains tirent leur nom du mot *Alin*, qui, en langue tartare, signifie *montagne*, parce qu'ils habitaient les montagnes situées au nord de la Sarmatie asiatique. C'était un peuple nomade, ainsi que les autres Tartares. Environ 40 ans avant J.-C., ils furent obligés de céder les contrées du Nord à une colonie de Huns révoltés, séparés du corps de la nation, et de se retirer vers les Palus Méotides. Ils s'étaient, depuis long-tems, rendus formidables. Tous les peuples barbares, jusqu'aux sources du Gange, furent soumis aux Alains, et prirent leur nom.

Les Alains étaient de haute stature et d'une belle physionomie. Ils avaient les cheveux blonds, le regard plus fier que farouche. Quoique légèrement armés et fort agiles, ils étaient toujours à cheval, et tenaient à dés-

honneur de marcher à pied. Leur façon de vivre ressemblait beaucoup à celle des Huns; mais ils étaient moins sauvages. Errans, par troupes, dans les déserts de la Tartarie, ils ne connaissaient d'autre habitation que leurs chariots couverts d'écorces d'arbres. Ils s'arrêtaient dans les lieux où ils trouvaient des pâturages pour leurs troupeaux, rangeant leurs chariots en cercle, ainsi que les Goths; ils formaient une vaste enceinte; c'était-là leur ville; ils la transportaient ailleurs, quand les pâturages étaient consumés. Leurs chefs portaient le nom de juges: on déférait cet honneur aux guerriers les plus expérimentés. Ils adoraient le dieu Mars, qu'ils représentaient par une épée plantée en terre. Mourir dans une bataille, c'était le sort le plus digne d'envie: on méprisait comme des lâches, et on chargeait d'opprobres,

ceux qui mouraient de vieillesse ou de maladie. L'action la plus glorieuse était de tuer un ennemi ; ils lui enlevaient la peau avec la tête, et en faisaient une housse pour leurs chevaux.

Après plusieurs sanglantes batailles, entre ce peuple et les Huns, qui voulaient s'emparer de leurs vastes déserts, les premiers furent obligés d'abandonner le pays. Les uns s'enfoncèrent dans les montagnes de la Circassie, où leur postérité subsiste encore aujourd'hui; une partie passa le Tanaïs, et quelques-uns s'arrêtèrent sur le bord occidental de ce fleuve; d'autres, après avoir erré quelque tems, se fixèrent aux environs du Danube. Les Huns couvrirent de leurs tentes les vastes plaines entre le Volga et le Tanaïs : ils ignoraient même qu'il y eut au-delà aucune terre. Quelques-uns de leurs chasseurs poursui-

vant une biche, traversèrent les Palus, et furent étonnés de trouver un gué qui les conduisit à l'autre bord. La vue d'un beau pays qu'ils découvrirent au-delà, les surprit encore davantage; et le rapport qu'ils en firent à la nation leur fit prendre la même route. Mais, suivant un autre historien, les Huns, guidés par la passion des conquêtes qui leur était naturelle, passèrent le Tanaïs comme ils avaient passé le Volga, selon l'usage des peuples Tartares, qui traversent les plus grands fleuves à la nage, en tenant la queue de leurs chevaux, ou sur des ballons qu'ils forment avec leur bagage.

Les Huns étaient de tous les barbares les plus affreux à voir. Ce n'était qu'une masse informe; et les Romains les comparaient à une pièce de bois à peine dégrossie. Ils avaient la taille courte et ramassée, le cou

épais et rentrant dans les épaules, le dos courbé, la tête grosse et ronde, le teint noir, les yeux petits et enfoncés, mais le regard vif et perçant. Ils s'étudiaient encore à augmenter leur difformité naturelle. Dès que les enfans mâles venaient au monde, les mères leur écrasaient le nez, afin que le casque pût s'appliquer plus juste à leur visage; et les pères leur tailladaient les joues, afin d'empêcher la barbe de croître. Cette opération cruelle rendait leur visage défiguré par des coutures et des cicatrices. Leur façon de vivre n'était pas moins sauvage que leur figure. Ils ne mangeaient rien de cuit, et ne connaissaient nulle espèce d'assaisonnement. Ils vivaient de racines crues, ou de la chair des animaux un peu mortifiée entre la selle et le dos de leurs chevaux. Jamais ils ne maniaient la charrue: les prisonniers qu'ils faisaient à la

guerre, cultivaient la terre, et prenaient soin des troupeaux. Ils n'habitaient ni maisons, ni cabanes. Toute enceine de muraille leur paraissait un sépulcre; ils ne se croyaient pas en sureté sous un toit. Accoutumés, dès l'enfance, à souffrir le froid, la faim, la soif, ils changeaient fréquemment de demeure, suivis de leurs nombreux troupeaux, transportant avec eux toute leur famille dans des chariots traînés par des bœufs. C'était là que leurs femmes renfermées s'occupaient à filer ou à coudre des vêtemens pour leurs maris, et à nourrir leurs enfans. Ils s'habillaient de toile ou de peaux de martres qu'ils laissaient pourrir sur leur corps, sans jamais s'en dépouiller. Ils portaient un casque, des bottines de peau de bouc, et une chaussure si informe et si grossière, qu'elle les empêchait de marcher librement : aussi n'étaient-

ils pas propres à combattre à pied. Ils ne quittaient presque jamais leurs chevaux, qui étaient petits et hideux, mais légers et infatigables. Ils passaient en selle les jours et les nuits, tantôt montés en cavaliers, tantôt assis à la manière des femmes. Ils n'en descendaient ni pour manger, ni pour boire; et lorsqu'ils étaient pris de sommeil, se laissant aller sur le cou de leur monture, ils y dormaient profondément. Ils tenaient à cheval le conseil de la nation. Toutes les troupes de leur Empire étaient commandées par vingt-quatre officiers, qui étaient à la tête chacun de dix-mille cavaliers : ces corps se divisaient en escadrons; mais dans les combats ils n'observaient aucun ordre. Poussant des cris affreux ils s'abandonnaient sur l'ennemi : s'ils trouvaient trop de résistance, ils se dispersaient bientôt, et revenaient à la charge avec

la vîtesse des aigles et la fureur des lions. Leurs flèches étaient armées d'os pointus, aussi durs et aussi meurtriers que le fer. Ils les lançaient avec autant de force que d'adresse, en courant à toute bride et même en fuyant. Pour combattre de près, ils portaient d'une main un cimeterre et de l'autre un filet, dont ils tâchaient d'envelopper l'ennemi. Une de leurs familles avait le glorieux privilège de porter le premier coup dans les batailles; il n'était permis à personne de frapper l'ennemi qu'un cavalier de cette famille n'en eût donné l'exemple. Leurs femmes ne craignaient ni les blessures, ni la mort; et souvent après une défaite on en trouva parmi les morts et les blessés. Dès que leurs enfans pouvaient faire usage de leurs bras, on les armait d'un arc proportionné à leurs forces: assis sur des moutons, ils allaient

tirer des oiseaux et faisaient la guerre aux petits animaux. A mesure qu'ils avançaient en âge, ils s'accoutumaient de plus-en-plus aux fatigues et aux périls de la chasse : enfin, lorsqu'ils se sentaient assez forts, ils allaient dans les combats repaître de sang et de carnage leur férocité naturelle. La guerre était pour eux l'unique moyen de se signaler : les vieillards languissaient dans le mépris ; la considération était attachée aux guerriers. Ces barbares, tout grossiers qu'ils étaient, ne manquaient ni de pénétration ni de finesse. Leur bonne foi était connue ; ils ignoraient l'art d'écrire ; mais en traitant avec eux on n'avait pas besoin d'autre sureté que de leur parole. Ils prenaient autant de femmes qu'ils en pouvaient entretenir, sans aucun égard aux degrés d'alliance ni de parenté : le fils épousait les femmes de son père.

Les Alains et les autres Barbares, voisins du Tanaïs, furent les premiers qui éprouvèrent la fureur des Huns. Ceux qui échappèrent au massacre, se joignirent au vainqueur ; et cette innombrable cavalerie vint, sous les ordres d'un chef nommé Balamir, fondre sur une partie de la nation des Goths.

Ce dernier peuple avait habité originairement les terres reculées et stériles qui sont entre l'Océan et la mer Baltique. Ils descendirent jusqu'aux environs de la Vistule, 300 ans avant l'ère chrétienne. Né pour la guerre, il n'était curieux que de belles armes. Les Goths se servaient de piques, de javelots, de flèches, d'épées et de massues. Ils combattaient à pied et à cheval. Leurs divertissemens consistaient à se disputer le prix de l'adresse et de la force dans le maniement des armes. Ils étaient hardis et vaillans, mais avec

prudence ; constans et infatigables dans leurs entreprises ; d'un esprit pénétrant et subtil. Leur extérieur n'avait rien de rude ni de farouche : c'étaient de grands corps, bien proportionnés, avec une chevelure blonde, un teint blanc et une physionomie agréable. Les lois de ces peuples septentrionaux étaient invariables, simples, courtes, claires, semblables aux ordres d'un père de famille. La Gaule, l'Espagne et l'Italie en observèrent plusieurs jusqu'à nos jours. Elles étaient discutées par le prince et par les principaux personnages de tous les ordres : on pratiquait, avec zèle et avec constance, ce que le consentement commun avait établi. Dans toutes les villes, et jusque dans les bourgs, étaient des magistrats choisis par le suffrage du peuple, qui rendaient la justice et faisaient la répartition des tributs. Chacun se mariait dans son ordre : un homme libre

ne pouvait épouser une femme de condition servile, ni un noble une roturière. Les femmes n'apportaient pour dot que la chasteté et la fécondité ; toute propriété se trouvait entre les mains des mâles, qui étaient le soutien de la patrie. Il n'était pas permis à une femme d'épouser un mari plus jeune qu'elle. Les transports de propriété, les engagemens, les testamens se faisaient en présence des magistrats et à la vue du peuple ; les conventions, appuyées de tant de témoins, en étaient plus authentiques et moins susceptibles de chicane. Les affaires s'expédiaient sans longueurs et sans frais. Pour mettre un frein à la mauvaise foi des plaideurs, on les obligeait de consigner des gages, qu'ils perdaient s'ils venaient à être condamnés. Le sang des citoyens était précieux ; on ne le répandait que pour les grands crimes ; les autres s'ex-

piaient par argent ou par la perte de la liberté. Le criminel était jugé sans appel par ses pairs. Mais une coutume vraiment barbare, et qu'ils ont ensuite répandue dans toute l'Europe, c'est que certaines causes ambiguës se décidaient par le duel. L'adultère était puni de la peine la plus sévère : on livrait la femme coupable à son mari, qui devenait le maître de sa vie. Les enfans nés d'un crime n'étaient admis ni au service militaire, ni à la fonction de juges, ni reçus en témoignage. Celui qui avait débauché une fille, était obligé de l'épouser, si la condition était égale; sinon il fallait qu'il la dotât ; car une fille déshonorée ne pouvait se marier sans dot ; s'il ne pouvait la doter, on le faisait mourir. Ils regardaient la pureté des mœurs comme le privilège de leur nation : ils en étaient si jaloux, qu'ils punissaient la fornication dans leurs compatriotes,

et la pardonnaient aux Romains, comme à des hommes faibles et incapables d'atteindre au même degré de vertu.

Du tems de Valens, leur puissance s'étendait depuis les Palus Méotides jusque dans la Dace située au-delà du Danube. Ils étaient divisés en deux peuples, les Ostrogoths, c'est-à-dire les Goths orientaux, qui habitaient sur le Pont-Euxin et aux environs des bouches du Danube, et les Visigoths ou Goths occidentaux, établis le long de ce fleuve. Les uns et les autres ne donnaient à leurs souverains que le nom de juges, parce que le nom de roi n'était, selon eux, qu'un titre de puissance et d'autorité, au-lieu que celui de juge était un titre de vertu et de sagesse.

Les Huns vinrent fondre sur les Ostrogoths, qui avaient pour chef Ermanaric. Les Goths le comparaient

au grand Alexandre ; il avait étendu ses conquêtes du Pont-Euxin à la mer Baltique ; et une grande partie de la Scythie et de la Germanie était soumise à sa domination. Agé de cent-dix ans, il ne manquait encore ni de force ni de courage; mais il n'eut pas l'honneur de mourir en combattant à la tête de son peuple. Un seigneur de sa dépendance s'étant joint aux Huns, le prince, outré de colère, fit attacher la femme de ce déserteur à la queue d'un cheval indompté, qui la mit en pièces. Un frère de cette femme la vengea, en perçant Ermanaric d'un coup d'épée. Sa blessure le mettant hors d'état de combattre, il se tua de désespoir.

Les Ostrogoths défaits dans une grande bataille, prirent le parti de passer le Borysthène, et de se retirer au-delà du Niester. Les Huns firent un horrible carnage ; ils n'épargnèrent ni

les femmes ni les enfans; et tout ce qui ne put se dérober à leur fureur par une fuite précipitée, périt sous le tranchant de leurs cimeterres. La terreur se répandit dans toute la nation des Goths. L'extérieur affreux des Huns n'imprimait pas moins de frayeur que la cruauté de leurs ravages. On publiait au loin que des monstres, sortis des lacs et des déserts de la Scythie, venaient dévorer les peuples de l'Europe.

Une partie des Visigoths se réunit; ils convinrent de se soustraire à la barbarie de leurs nouveaux ennemis. La Thrace semblait leur offrir une retraite sûre et commode. C'était un pays fertile, que le Danube, bordé de places fortes, défendait contre les incursions étrangères. Ils se rendirent au bord de ce fleuve, sous la conduite d'Alavif et de Fritigerne, au nombre de près de 200,000 hommes, propres à

la guerre, résolus d'abandonner les demeures où ils étaient depuis cent-cinquante ans.

Année 377.

Après plusieurs jours de délai et d'irrésolution, l'empereur Valens leur accorda le passage du Danube, et un établissement en Thrace, mais à condition qu'ils remettraient auparavant leurs armes entre les mains des Romains; et que, pour avoir des gages de leur fidélité, leurs jeunes gens seraient transportés en Asie. Des bateaux, des barques allèrent les prendre de l'autre côté du fleuve; mais ceux qui étaient chargés de les désarmer, songèrent bien plutôt à satisfaire leur avarice et d'autres passions encore plus honteuses. Ils enlevaient, dans la jeunesse des deux sexes, tout ce qui plaîsait à leurs yeux; ils ravissaient les filles à leurs mères, les femmes à

leurs maris; ils saisissaient les troupeaux et les bagages de quelque valeur. Les Goths abandounaient tout, n'étant occupés que du soin de leurs armes; ils achetaient même à grand prix la permission de les conserver, persuadés que leurs épées et leurs javelots leur rendraient bientôt plus qu'ils ne perdaient. Les Visigoths, contens d'avoir échappé à la fureur des Huns, s'étendirent le long du Danube, dans les plaines et sur les montagnes de la Mésie et de la Thrace.

Lupicin, comte de Thrace, et Maxime, commandant les troupes de la frontière, aussi avides de butin l'un que l'autre, s'acharnèrent sur ces nouveaux hôtes comme sur une proie, et après les avoir dépouillés, ils les abandonnèrent encore à la cupidité de leurs subalternes. Au-lieu de leur fournir des subsistances, on ferma les magasins. On leur fit

acheter bien cher les plus misérables nourritures; ils furent réduits à manger des chiens; on leur vendait un chien pour un esclave : et ces malheureux, après s'être défaits de tout ce qu'ils possédaient, furent réduits à livrer leurs propres enfans, auxquels ils ne pouvaient conserver la vie qu'au prix de leur liberté. Les principaux mêmes de la nation ne furent pas exempts de cette nécessité déplorable. Ils allaient se livrer à la fureur et au désespoir, lorsque les soldats de Lupicin les forcèrent d'abandonner les bords du Danube, et d'avancer dans l'intérieur du pays, où il espérait les affaiblir, et les détruire en les séparant les uns des autres.

Pendant que les troupes Romaines, qui gardaient le passage du fleuve, s'en éloignaient pour escorter les Barbares, Alathée et Saphrax, à qui il avait été refusé, ne voyant plus d'obs-

tacles, traversèrent le Danube en diligence à la tête des Ostrogoths, et suivirent la trace de Fritigerne.

Ce général, prudent et avisé, instruit de ce qui se passait derrière lui, continua sa marche, mais avec lenteur, pour leur donner le tems de le joindre. Une nouvelle perfidie de Lupicin fit tout-à-coup allumer la guerre. Il avait invité à un repas Alavif et Fritigerne : les Goths ne pouvant entrer dans la ville pour acheter des vivres, se jettent sur les soldats Romains, les massacrent, et se saisissent de leurs armes. Lupicin, informé de ce désordre, fait égorger les gardes d'Alavif et de Fritigerne, qui vont rejoindre leurs gens, sous prétexte de les rappeler au devoir et à la tranquillité. Dans ce moment, Alathée et Saphrax arrivaient. Toute la nation monte à cheval, on déploie les étendards; les Goths marchent,

et avec eux le carnage et l'incendie. Lupicin les poursuit avec plus de hardiesse que de prudence. A la vue des Romains, la rage des barbares s'allume, ils fondent sur les bataillons les plus épais : ils taillent en pièces tout ce qu'ils rencontrent. Ceux même qui sont désarmés se jettent à corps perdu sur l'ennemi, ils lui arrachent ses armes; ils enlèvent les enseignes; presque tous les Romains périssent avec les tribuns. Toute la Thrace fut bouleversée. Le sang et les flammes couvraient cette malheureuse terre; les Visigoths et les Ostrogoths réunis formaient une armée innombrable; ils massacraient les enfans entre les bras de leurs mères; ils brûlaient les vieillards dans leurs cabanes : les jeunes hommes et les jeunes femmes étaient seuls réservés pour un esclavage plus cruel que la mort.

Des troupes de Huns et de Taïfales

accoururent se joindre aux Goths. Les Taïfales, Scythes de nation, étaient établis dans l'ancienne Dace, au-delà du Danube. Toutes les nations les avaient en horreur à cause de leurs usages abominables, contraires aux lois de la nature. Un jeune homme ne pouvait s'affranchir de la plus infâme servitude, qu'après avoir, seul et sans aucun secours, tué un ours ou un sanglier.

Année 378.

Valens, puissamment secouru par Gratien, marcha en personne contre cette immense multitude de barbares; et sans vouloir attendre son collègue, il leur livra imprudemment bataille. Les cavaliers de l'aîle gauche des Romains pénétrèrent jusqu'aux chariots qui formaient l'enceinte du camp des barbares; mais n'étant pas secondés, ils furent rompus et renversés par la

multitude des ennemis. Alors toute la cavalerie tourna le dos, et ce fut la principale cause de la défaite. L'infanterie, qui demeurait à découvert, fut bientôt enveloppée, et tellement resserrée, que les soldats n'avaient le libre usage, ni de leurs bras ni de leurs armes, et furent écrasés sous les pieds des chevaux.

L'empereur, environné d'un monceau de cadavres, et abandonné de ses gardes, s'alla jeter au milieu de deux légions qui se défendaient encore. Bientôt il est entraîné par la foule des fuyards. Les Goths ne faisaient point de prisonniers. Les chemins étaient bouchés de cadavres d'hommes et de chevaux amoncelés. Le massacre ne cessa qu'à la nuit, qui fut fort obscure. Valens ne parut plus depuis cette funeste journée. On ne retrouva pas même son corps. Des historiens disent qu'au commen-

cement de la nuit, ce prince ayant pris l'habit d'un simple soldat, et s'étant mêlé dans la foule de ceux qui fuyaient, fut tué d'un coup de flèche. D'autres disent que ses officiers le conjurant de mettre sa personne en sureté, et ses écuyers lui offrant d'excellens chevaux, il répondit qu'il serait indigne de lui de survivre à tant de braves gens, et qu'il voulait s'ensevelir avec eux; qu'en même-tems il se jeta au fort de la mêlée, et qu'il périt en combattant. L'opinion la plus généralement reçue, est que ce prince étant blessé, et ne pouvant plus se tenir à cheval, fut porté dans une cabane par quelques-uns de ses eunuques: là, tandis qu'on pansait ses blessures, survint une troupe d'ennemis, qui, trouvant de la résistance, et ne voulant pas s'arrêter devant cette chaumière, où ils ignoraient que fut l'empereur, y mirent le feu, et la brû-

lèrent avec ceux qui s'y étaient renfermés : il n'en échappa qu'un seul, et ce fut de lui que les Goths apprirent la fin tragique de Valens. Ils furent très-affligés d'avoir perdu l'honneur de tenir entre leurs mains le chef de l'Empire. Ces historiens ajoutent qu'après la retraite des barbares, comme on cherchait entre les cendres de cette cabane les os de Valens, dont on ne put retrouver un seul, on découvrit un ancien tombeau avec cette inscription : *Ici est enterré Mimas, capitaine macédonien.* Ce fait, s'il était véritable, serait l'accomplissement de l'oracle qui eut lieu au sujet de Théodore (1). Valens, naturellement timide, avait été si frappé de cette prédiction, que ne connaissant du nom de Mimas que la montagne voisine de la ville d'Erythres

(1) Voyez ci-dessus, page 293.

en Ionie, il ne pouvait, depuis ce tems-là, entendre, sans trembler, le nom de cette province. Il avait régné quatorze ans, quatre mois et treize jours.

L'avidité du pillage conduisit les Goths devant Constantinople. Ils en insultaient déjà les faubourgs, et couraient jusqu'aux portes. Dominica, veuve de Valens, sauva, par son courage, la capitale de l'Empire : elle ranima les habitans consternés ; elle leur distribua des armes. La principale ressource de la ville consistait dans une troupe de cavaliers Sarrasins, qui sortirent sur les ennemis avec une audace déterminée, et donnèrent à grands coups de cimeterre au travers de leurs escadrons. Pendant ce combat, qui fut sanglant et opiniâtre, un Sarrasin, nu jusqu'à la ceinture, portant une chevelure longue et flottante, poussant des sons lugubres et

menaçans, armé seulement d'un poignard, vint se lancer au milieu des Goths; et au premier qu'il égorgea, il attacha sa bouche sur la plaie pour en sucer le sang. La vue d'une férocité si brutale, glaça d'effroi les ennemis; ils sonnèrent la retraite, et allèrent camper à quelque distance, n'osant plus approcher de trop près d'une ville qui leur semblait être un repaire d'animaux farouches. Ils s'éloignèrent tout-à-fait au bout de quelques jours, et allèrent ravager l'Illyrie.

Fritigerne, voyant que tout fuyait devant lui dans les campagnes, disait : « Je m'étonne de l'impudence
» des Romains, qui se prétendent maî-
» tres d'un pays qu'ils ne savent pas
» défendre : ils le possèdent, sans
» doute, au même titre que des trou-
» peaux possèdent la prairie où ils
» paissent. »

Dans l'extrémité cruelle où l'Empire était réduit, Gratien prit un parti qui redonna au nom Romain une partie de son antique gloire : il rappela auprès de lui Théodose, fils d'un célèbre capitaine de ce nom, et qui s'était lui-même illustré par plusieurs victoires. A la mort de son père, que Gratien avait fait périr sur un échafaud, trompé par des courtisans jaloux et perfides, le jeune Théodose s'était retiré en Espagne sa patrie. Il resta deux ans dans son exil volontaire. Soumis aux lois, aussi libéral qu'il était riche, il secourait ses amis et ses compatriotes de ses conseils et de sa bourse : la misère des provinces, qu'il voyait de près, lui imprimait dès-lors ces tendres sentimens qui devinrent si efficaces. Souvent il se retirait à la campagne, et trouvait un délassement innocent dans les travaux de l'agriculture. Il avait épousé

Flaccille,

Flaccille, vraiment digne de lui par sa vertu : il en avait déjà un fils nommé Arcadius, lorsqu'il reçut l'ordre de retourner auprès de l'empereur. Il quitta sa retraite en soupirant, sans désirer ni prévoir la haute fortune qui l'attendait à la cour.

Dès qu'il fut arrivé, Gratien le mit à la tête des troupes qu'il avait rassemblées. Théodose marcha aussi-tôt contre une grande armée de Goths et de Sarmates, près du Danube, fondit sur eux, les enfonça, les mit en fuite, les poursuivit avec ardeur, et en fit un grand carnage.

Après cette victoire signalée, Gratien crut devoir exécuter le dessein qu'il avait formé; il associa Théodose à l'Empire, et lui assigna, pour son partage, l'Orient et les autres provinces qu'avait gouvernées Valens.

Année 379.

Théodose fut sur le trône, ce qu'il avait été dans la vie privée. Bon ami, tendre époux, affable à tout le monde, il ne voyait dans la souveraineté que le pouvoir d'étendre ses bienfaits. Un jour qu'il commettait des juges à l'examen d'une conspiration, qu'on prétendait formée contre sa personne, comme il les exhortait à procéder avec équité et avec douceur : « Notre premier soin, dit un » de ces commissaires, doit être de » songer à la conservation du prince. » — Songez plutôt à sa réputation, » reprit Théodose : l'essentiel pour » un prince n'est pas de vivre long- » tems, mais de bien vivre. »

Son épouse, Flaccille, le secondait dans le désir qu'il avait de ne faire que des heureux ; modèle de bonté, de modestie et de tendresse

conjugale, elle lui répétait souvent ces paroles : *Ne perdez jamais de vue ce que vous avez été et ce que vous étes.*

Année 380.

Les Goths furent absolument domptés par ce prince, qui leur permit de s'établir dans la Thrace et dans la Mésie. Il en incorpora un grand nombre dans ses armées, et se les attacha à force de libéralités. Cependant ils se divisèrent secrettement en deux partis : l'un, commandé par Eriulphe, homme violent et emporté, ne se proposait pas moins que de tuer l'empereur ; l'autre chérissait la domination romaine, et avait pour chef un jeune homme plein de courage et d'honneur, nommé Fravite. Un jour qu'ils étaient tous deux à la table de Théodose qui, pour adoucir l'humeur féroce de ces barbares, les traitait

souvent avec magnificence ; le vin échauffant leurs esprits, ils se prirent de paroles. Dans les transports de leur colère, ils dévoilèrent le secret de la conspiration générale. Les convives prennent la fuite en tumulte. Fravite tire l'épée et tue Eriulphe. Les gens de celui-ci accourent pour venger leur maître ; ils allaient mettre en pièces le meurtrier, si les gardes de l'empereur ne se fussent jetés à la traverse, et ne l'eussent tiré de leurs mains. Théodose, averti par cet évènement du complot des barbares, ne crut pas devoir employer la violence pour en prévenir les effets ; il les dissipa par des mesures sages et prudentes.

Année 383.

Les nombreuses hérésies qui divisèrent les chrétiens, dès la naissance de leur religion, sont une preuve frappante de l'incertitude et de la

bizarrerie de leurs dogmes, et combien il leur était difficile ou impossible de les concevoir. Les empereurs d'Orient ne donnèrent que trop d'importance aux chimères théologiques. Constantinople retentissait de controverses. On s'assemblait dans les places publiques, pour disputer sur l'essence de Dieu. Les femmes, les artisans, les valets s'érigeaient en dogmatistes. L'empereur tâcha en vain d'imposer silence à tous ces nouveaux docteurs, qui s'entendaient aussi peu que s'ils eussent été beaucoup plus habiles. Il assembla successivement plusieurs conciles, afin de rapprocher les esprits, sur-tout les Ariens, qui niaient la divinité de Jésus-Christ. Les évêques orthodoxes n'approuvaient pas cette condescendance du prince; c'était, à leur avis, paraître chanceler dans la foi, que de remettre en question ce qui avait été décidé par tant

de conciles. Un d'entre eux osa faire connaître à l'empereur le mécontentement général des catholiques. Théodose venait de déclarer Auguste son fils Arcadius; et ce jeune prince, âgé de six ans, assis à côté de son père, partageait avec lui les hommages des prélats, qui venaient saluer l'empereur à mesure qu'ils arrivaient à Constantinople. Amphiloque, évêque d'Icone, était un vieillard aussi simple dans ses mœurs, que célèbre par la sainteté de sa vie. S'étant présenté à Théodose, l'ayant salué avec respect, il passa tout droit devant Arcadius, et se contenta de lui dire, en lui portant la main au visage : *Dieu vous garde, mon fils !* L'empereur, offensé de cette familiarité indécente, ordonna aussitôt de faire retirer ce vieillard. Alors Amphiloque se tournant vers lui : « Prince, s'écria-t-il, vous ne pouvez » souffrir qu'on manque de respect à

» votre fils, pensez-vous que le père » céleste, le souverain des empereurs » et des Empires, pardonne à ceux » qui blasphèment contre son fils uni- » que, ou qui usent de ménagement » et de condescendance envers ces » blasphémateurs? » Ces paroles firent une vive impression sur Théodose; il embrassa le prélat, et conçut plus d'horreur que jamais contre les dogmes des Ariens.

Cependant Gratien se conduisait en bon prince; mais il se livrait trop au plaisir de la chasse; il prodiguait les distinctions à des barbares, sur-tout à des Alains qu'il avait attirés à son service. Il leur donnait des emplois honorables dans les armées; il les approchait de sa personne; il prenait même plaisir à s'habiller à leur manière. Cette préférence excita d'abord la jalousie contre les favoris, et bientôt une haîne secrette contre le prince.

Maxime profita de ces fautes du prince, et de la disposition où elles mettaient les esprits, pour oser lever l'étendard de la révolte; mais il fut assez habile pour faire croire qu'il y avait été forcé. Il était un des principaux chefs des légions Romaines, qui défendaient alors la Grande-Bretagne contre les incursions des barbares du Nord. Selon les uns, cet officier général était un bâtard sorti de la poussière; il fut, dans sa jeunesse, valet de Théodose, dont la protection lui tint lieu de mérite, et lui procura de l'emploi dans les troupes. S'il faut en croire d'autres historiens, il sortait d'une origine illustre; il avait autant de vertu que de valeur; et, pour porter avec gloire le nom d'empereur, il ne lui manqua qu'un titre légitime. Quoi qu'il en soit de cette diversité d'opinions, il avait pris naissance en Espagne, dans la même contrée que Théo-

dose, dont il se vantait d'être allié. Il servit avec lui dans la Grande-Bretagne, lorsque Théodose y faisait ses premières armes. Il ne put, sans jalousie, voir élevé sur le trône celui qu'il traitait d'ancien camarade de service, tandis que lui-même demeurait dans un coin obscur de l'Empire. La haîne qu'il conçut contre Gratien, auteur de l'élévation de Théodose, le porta à corrompre les troupes, toujours plus séditieuses en ce pays, parce qu'elles étaient plus éloignées du souverain. Mais il eut l'adresse de couvrir ses intrigues, et se ménagea le prétexte, dont il sut souvent se prévaloir, d'avoir été malgré lui entraîné à la révolte. Les faveurs que l'empereur répandait sur les barbares achevèrent de soulever les esprits. Les officiers déclarèrent que, puisque Gratien méconnaissait les Romains, ils ne le connaissaient plus pour empereur. On

proclama Maxime, Auguste, et malgré sa feinte résistance, il fut revêtu de la pourpre.

Il s'embarqua aussi-tôt à la tête des soldats Romains, et d'un grand nombre de Bretons, qui accoururent au premier signal. Pour autoriser sa rebellion, il fit courir le bruit qu'il agissait de concert avec Théodose. Etant abordé à l'embouchure du Rhin, il traversa, comme un torrent, la Gaule septentrionale, entraînant, sur son passage, les troupes du pays, et une multitude de Gaulois qui le reconnurent pour maître. Il était déjà près de Paris, lorsqu'il vit paraître l'armée de Gratien, qui marchait à sa rencontre. On resta campé, en présence, durant cinq jours, qui se passèrent en escarmouches. Dans cet intervalle, Maxime pratiqua les troupes de Gratien; il en corrompit la plus grande partie à force d'argent. D'a-

bord, toute la cavalerie Maure passa du côté de Maxime; les autres corps suivirent successivement cet exemple; et Gratien, se voyant trahi, se sauva, à course de cheval, et prit le chemin des Alpes pour gagner l'Italie, avec trois-cents cavaliers qu'il croyait fidelles.

Il en fut bientôt abandonné. Toutes les villes lui fermèrent leurs portes. Alors errant çà et là, sans secours et sans espérance, poursuivi par un détachement de cavaliers ennemis, il quitta la robe impériale pour n'être pas reconnu. On rapporte diversement la manière dont il perdit la vie. Selon l'opinion la plus commune, quoique la moins probable, Maxime envoya, pour le poursuivre, un de ses généraux, nommé Andragathe, né sur les bords du Pont-Euxin, et en qui l'ambitieux Maxime avait une entière confiance. Ce barbare étant

averti que le prince approchait de Lyon, se mit dans une litière; et dès qu'il aperçut Gratien sur l'autre bord du Rhône, il envoya lui dire que c'était sa femme Loéta qui venait le joindre pour partager ses malheurs. Gratien aimait tendrement cette princesse, qu'il avait, depuis peu, épousée en secondes noces. Il passa le fleuve, et ne fut pas plutôt à terre, qu'Andragathe s'élança de sa litière et le poignarda.

St.-Ambroise raconte autrement la mort de ce prince, qui avait pour lui beaucoup d'estime. Gratien fut trahi, dit-il, par un homme qui mangeait à sa table, et qu'il avait honoré de gouvernemens et d'emplois distingués. Ce courtisan perfide invita le prince à un festin; il refusa d'abord de s'y trouver; mais il se laissa persuader par les sermens que lui fit ce traître sur le livre des évangiles.

On fit reprendre à Gratien les habits impériaux ; on le traita avec honneur pendant le repas ; et il fut assassiné en se levant de table. Il n'était âgé que de vingt-cinq ans, et avait régné sept ans et un peu plus de neuf mois. Quelques années après son assassinat, on voyait encore avec horreur, dans la ville de Lyon, les marques du sang de Gratien, sur les murailles de la chambre où il avait été massacré.

Dans le même tems que Gratien, abandonné de ses troupes, prit la fuite, le consul Mérobaude et le comte Vallion, qui commandait l'armée, furent livrés par les traîtres entre les mains de l'usurpateur, qui les fit périr. Il força Mérobaude à se tuer, et ordonna d'abord de conduire Vallion à Châlons-sur-Saône pour y être brûlé vif. Mais ensuite craignant de s'attirer le reproche de cruauté, il le fit étrangler secrettement par des soldats Bretons,

et répandit le bruit que le prisonnier s'était lui-même ôté la vie.

Maxime aurait dû profiter de l'effroi que sa victoire répandit, pour se rendre maître de tout l'Occident; mais il s'arrêta dans la Gaule, et fixa son séjour à Trêves. Après plusieurs députations réciproques, Valentinien, trop faible pour résister au vainqueur, consentit à reconnaître Maxime pour légitime empereur de la Gaule, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne; et Maxime lui assura la possession tranquille du reste de l'Occident. Cet accommodement ne pouvait subsister sans l'agrément de Théodose, qui, par politique, jusqu'à ce que les circonstances lui permissent de marcher contre l'usurpateur, le reconnut pour empereur des pays qui lui avaient été cédés, et consentit que les statues de Maxime fussent placées à côté des siennes, de celles de Va-

lentinien et de son fils Arcadius.

Martin, évêque de Tours, si célèbre dans les légendes et par les miracles qu'opéra sa chape, se rendait quelquefois à la cour de cet usurpateur. Maxime l'invita souvent à manger à sa table; il répondit toujours, assurent les auteurs chrétiens, qu'il ne se croyait pas permis de s'asseoir à la table d'un homme qui avait ôté la vie à l'un de ses maîtres, et à l'autre la moitié de ses Etats. Il céda cependant aux pressantes sollicitations de Maxime, qui en parut ravi de joie, et qui invita, comme pour une fête solemnelle, les plus distingués de sa cour. Martin s'assit à côté du prince; un prêtre de l'église de Tours, dont il se faisait toujours accompagner, fut placé entre deux proches parens de l'empereur. Lorsque le repas fut commencé, l'échanson ayant présenté à boire à Ma-

xime, celui-ci donna la coupe à Martin, voulant qu'il y but le premier, et la recevoir ensuite de sa main. Mais l'évêque après avoir trempé ses lèvres, fit porter la coupe à son prêtre, comme à celui qui méritait la préférence d'honneur sur tous les convives.

Ce procédé ne déplut point à la cour de Trêves. La femme de Maxime voulut même, un jour, avec la permission de son mari, servir, à table, l'évêque de Tours, dont la pieuse modestie crut devoir y consentir. Cette princesse apprêta elle-même les viandes; elle lui donna à laver, lui servit à boire, se tint debout derrière lui, recueillit avec respect les restes de son repas.

Nous allons tout de suite terminer ce qui concerne l'usurpateur Maxime, fourbe assez adroit pour couvrir son ambition du voile de l'hypocrisie.

Quand il eut grossi son trésor, à force d'exactions et de rapines, et qu'il eut fait des levées d'hommes considérables, en 387, il signifia à Valentinien que, s'il n'abandonnait la protection des Ariens, pour favoriser la foi catholique que son père avait professée, il allait l'y contraindre par la force des armes. Personne ne fut la dupe de cette nouvelle hypocrisie, et l'on s'attendait bien que les ambassadeurs qu'on lui envoya de Milan, ne changeraient rien à sa détermination de porter la guerre en Italie : l'éloquence même d'Ambroise ne produisit aucun effet. Maxime franchit le passage des Alpes, gardé avec trop de négligence, et s'avança à grandes journées vers Milan. Valentinien, surpris de cette irruption imprévue, ne se croyant pas en sureté dans Aquilée, où il s'était d'abord réfugié, s'embarqua avec sa mère, et gagna Thessalonique, afin

d'y trouver un asile sous la protection de Théodose.

Cet empereur, qui était alors à Constantinople, ne fut pas plutôt informé de la triste situation où se trouvait son collègue, qu'il se hâta de se rendre auprès de lui, pour le rassurer, et prendre les mesures les plus propres pour le secourir. En effet, dès que la saison lui permit d'entrer en campagne, il se mit en marche, à la tête d'une armée formidable; et, après qu'il eut gagné deux sanglantes batailles, il poursuivit l'usurpateur, sans lui donner le tems de se reconnaître. Maxime, bien déchu de sa gloire passée, n'avait point eu le courage de combattre avec ses troupes, et il s'était tenu à quelque distance. A la nouvelle des victoires que venait de remporter Théodose, il perdit la tête, commit l'imprudence d'aller se renfermer dans Aquilée. Il s'y trouva

pris comme dans un piége, sans même s'en douter. Un des généraux de Théodose n'eut que la peine de s'avancer jusqu'aux portes de la ville, défendues par une poignée de soldats; elles furent bientôt enfoncées. Maxime était si peu instruit des mouvemens de son ennemi, qu'on le trouva occupé à distribuer de l'argent aux troupes qui lui restaient. On le jette en bas du tribunal, on lui arrache le diadême, on le dépouille, et les mains derrière le dos, et pieds nus, on le conduit avec ignominie au camp du vainqueur. L'empereur, après lui avoir reproché son usurpation et l'assassinat de Gratien, lui demanda sur quel fondement il avait osé publier que, dans sa révolte, il agissait d'intelligence avec Théodose. Il répondit, en tremblant, qu'il n'avait inventé ce mensonge que pour se procurer des partisans, et s'autoriser d'un nom respectable. Cet

aveu et l'état déplorable de l'usurpateur, désarmèrent la colère de Théodose : la compassion sollicitait déjà sa clémence, lorsque ses officiers enlevèrent Maxime de devant ses yeux, et lui firent trancher la tête hors du camp.

Revenons aux évènemens les plus intéressans et les plus singuliers dont nous retraçons l'histoire. L'ordre des faits nous ramène à l'année 383.

Arsène, personnage distingué par l'intégrité de ses mœurs, et par une connaissance approfondie des lettres et de toutes les sciences humaines, fut chargé de l'éducation d'Arcadius et d'Honorius, fils de Théodose, qui lui donna, sur eux, l'autorité qu'il avait lui-même. Un jour l'empereur étant entré dans l'appartement des jeunes princes pour assister à leurs études, il les trouva assis, tandis qu'Arsène se tenait respectueusement

debout. Il se plaignit de l'observation d'une étiquette aussi déplacée. Le précepteur, pour se justifier, allégua les égards qu'il avait cru devoir aux fils d'un empereur; mais Théodose lui commanda de s'asseoir, et exigea de ses enfans qu'ils restassent debout pendant les leçons. Afin d'ôter tout prétexte à l'étiquette, et de montrer combien est respectable un sage instituteur, il ordonna que les jeunes princes quitteraient désormais les marques de leur dignité, lorsqu'ils viendraient se mettre à l'étude.

Arsène, après onze ans de travaux continuels, se dégoûta de la cour. Il vivait dans la pompe et la délicatesse; superbement vêtu et meublé, servi par un grand nombre de domestiques, l'empereur lui entretenait une table somptueuse. A l'âge de quarante ans, vers l'an 394, il fit réflexion

que, tandis qu'il se livrait tout entier à l'éducation des deux princes, il ne travaillait pas à se réformer lui-même. Frappé de cette pensée, il se retira secrettement du palais, et s'étant dérobé à toutes les recherches de Théodose, il alla se cacher dans le désert de Scété, où il vécut jusqu'à l'âge de 95 ans dans la plus austère pénitence.

Théodose, toujours disposé à accueillir le mérite, avait l'âme trop grande pour se laisser séduire par les louanges, et même pour être sensible aux injures que vomissent souvent, contre les plus excellens hommes, des caractères satiriques ou toujours mécontens. Il déclara à tout l'Empire ce sentiment généreux par une loi, dans laquelle il défend aux juges de punir les paroles qui n'attaquent que sa personne : « Car, dit-il, si elles procè» dent de légéreté, elles sont mépri-

» sables ; si elles viennent de folie,
» elles ne méritent que notre pitié ;
» si elles sont produites par le dessein
» de nous faire outrage, nous devons
» les pardonner. »

Théodose n'était sévère qu'à l'égard de ce qui lui paraissait offenser les bonnes mœurs. Il défendit les mariages entre cousins germains, sous peine du feu, et de la confiscation des biens. Ces alliances avaient été permises jusqu'alors ; mais, comme le préjugé les rendait fort rares, cela lui parut une raison suffisante pour les interdire tout-à-fait. Il laissa cependant la liberté de les contracter avec une dispense obtenue du prince.

Une nouvelle horde de Huns fit des courses dans la Mésopotamie, et fut repoussée. Ils habitaient à l'orient de la mer Caspienne, le long de l'Oxus. Le nom d'Euthalités ou d'Abthélités qu'ils portaient, signifiait,

dans leur langue, qu'ils habitaient près d'un fleuve. Les Grecs et les Latins leur donnaient le surnom de *Blancs*, parce que leur teint n'était pas basanné comme celui des Huns du Nord. Leur figure n'avait non plus rien d'affreux ni de difforme. Ils habitaient dans des villes. Les plus riches se formaient une petite cour d'une vingtaine de cliens, qu'ils nourrissaient à leur table, et qu'ils entretenaient à leurs dépens. Ces subalternes attachaient inséparablement leur sort à celui de leur patron ; et lorsqu'il venait à mourir, ils se faisaient enterrer avec lui.

Année 384.

Icarius, fait comte d'Orient, semblait promettre une administration bienfaisante, attendu qu'il aimait et cultivait les lettres, et qu'il méprisait également l'argent et les plaisirs ; mais

mais il était défiant, superbe, et fort inhumain. A la suite d'une horrible peste, Antioche et plusieurs villes de Syrie éprouvèrent une longue famine. Antioche fut bientôt remplie d'une foule d'indigens, qui venaient y chercher du secours. On exhortait Icarius à les soulager : « Laissons périr, dit-il, » ces misérables ; les dieux les con- » damnent, puisqu'ils les abandon- » nent. »

Année 387.

Théodose ayant été contraint d'imposer une contribution extraordinaire, les habitans d'Antioche se révoltèrent. Ils étaient, au moins, au nombre de deux-cent-mille. Poussant des cris de fureur, ils insultent ses images, et par des injures, et à coups de pierres ; ils se jettent sur les statues en bronze de l'empereur, les renversent, les mettent en pièces ;

on n'épargne pas celles de Flaccille, d'Arcadius, d'Honorius, ni la statue équestre de Théodose le père. On attache des cordes à leur cou; chacun s'empresse de seconder les plus acharnés; on les arrache de leur base; on les brise en morceaux, en les chargeant d'opprobres et d'imprécations; on abandonne les débris aux enfans, qui les traînent par les rues de la ville.

Ce qu'il y eut de plus singulier dans cet évènement, c'est qu'à peine le peuple eût-il commis des excès aussi étranges; qu'il en fut au désespoir. La plupart s'enfuirent comme épouvantés de leurs crimes, et se renfermèrent dans leurs maisons. Le silence de la nuit leur fit entendre avec plus de force la voix du remords, et redoubla leurs craintes sur le châtiment dont ils étaient menacés. Une grande partie des habitans se détermina à quitter

leur patrie, qu'ils ne regardaient plus que comme un vaste tombeau. Les riches se hâtèrent de cacher et d'enfouir ce qu'ils avaient de plus précieux. Dès le point du jour, les rues sont remplies d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards qui fuient la colère du prince, comme un incendie. Les magistrats, incertains du sort de la ville, n'osent les retenir. A peine peuvent-ils, à force de menaces, retenir les sénateurs, qui se préparaient eux-mêmes à abandonner Antioche. Les citoyens sortent en foule, et se dispersent sur les montagnes et dans les forêts.

Tout ce qui restait dans la ville vint prier, avec larmes, l'évêque Flavien de se rendre en toute diligence auprès de Théodose, pour lui exprimer le repentir d'Antioche, et l'engager à pardonner à ses habitans. Le prélat, vénérable par l'austérité de ses mœurs,

et chéri du prince, accepta cette pénible commission. Les infirmités d'une extrême vieillesse, ni la fatigue d'un long voyage, dans une saison rigoureuse, ne lui fournirent point un prétexte pour s'en dispenser. Résolu de mourir ou de fléchir la colère de l'empereur, il partit, suivi des bénédictions de toute la ville.

Cependant, en attendant les ordres de Théodose, les magistrats mettent à la torture et condamnent à mort ceux qu'ils regardent comme les plus coupables.

Les alarmes des citoyens ne manquèrent pas de se réaliser. Théodose, en apprenant ce qui venait de se passer à Antioche, fut saisi d'une violente colère. Il était moins irrité du renversement de ses propres statues, que des outrages faits à celles de Flaccille et de son père. L'ingratitude d'Antioche redoublait encore son cour-

roux ; il avait distingué cette ville, entre toutes celles de l'Empire, par des marques de sa bienveillance. Son premier mouvement fut de détruire la ville, et d'ensevelir les habitans sous ses ruines. Etant revenu de cet accès d'emportement, il choisit deux hommes probes de sa cour, pour l'exécution d'une vengeance plus conforme aux règles de la justice ; il les chargea d'informer contre les coupables, avec pouvoir de vie et de mort. Il leur donna ordre de fermer le théâtre, le cirque et les bains publics ; d'ôter à la ville son territoire, ses privilèges et sa qualité de métropole ; de la réduire à la condition de simple bourg, soumis à Laodicée, son ancienne rivale, qui deviendrait, par ce changement, métropole de la Syrie ; de retrancher aux pauvres la distribution de pain, établie dans Antioche, comme dans Rome et dans Constantinople.

Chargés de ces ordres rigoureux, les deux commissaires se mirent en route pour la Syrie. La renommée, qui les devança, renouvela la terreur dans Antioche. On se disposait de nouveau à prendre la fuite. Le gouverneur, qui était païen, vint à la principale église, où une multitude considérable s'était assemblée comme dans un asile, il y parla au peuple, et s'efforça de le rassurer.

A l'approche des commissaires, une foule de peuple sortit au loin dans la campagne, au-devant d'eux, et les conduisit à leur demeure, avec des acclamations mêlées de prières et de larmes. Le troisième jour de leur arrivée, tous les habitans furent saisis d'un nouvel effroi : c'était le jour destiné au jugement et à l'exécution des coupables. Ce fut dans ce jour funeste que des ministres de la religion chrétienne se montrèrent animés d'une

vertu respectable. Que l'univers eût été heureux, si leurs successeurs les avaient pris pour modèles !

Avant le lever du soleil, les commissaires sortent de leur demeure à la lueur des flambeaux. Ils montraient une contenance plus sévère que la veille, et l'on croyait déjà lire sur leur front la sentence qu'ils allaient prononcer. Comme ils traversaient la grande place, suivis d'une foule de peuple, une femme avancée en âge, la tête nue, les cheveux épars, saisit la bride du cheval de l'un d'eux, et s'y tenant attachée, elle l'accompagne avec des cris lamentables. En même-tems, ils se voient environnés d'une multitude inconnue, que des vêtemens lugubres, des visages pâles et exténués, faisaient ressembler à des fantômes plutôt qu'à des hommes. C'étaient les solitaires des environs d'Antioche, qui, dans cette triste

conjoncture, accouraient de toutes parts solliciter pour leurs concitoyens. Ils s'attroupent en grand nombre autour des commissaires; ils leur parlent avec hardiesse; ils offrent leur tête à la place des accusés; ils protestent qu'ils ne quitteront les juges qu'après avoir obtenu grâce; ils demandent d'être envoyés à l'empereur. « Nous avons, disent-ils, un prince » chrétien et religieux; il écoutera » nos prières; nous ne vous permet- » trons pas de tremper vos mains dans » le sang de vos frères, ou nous mour- » rons avec eux. » Les commissaires tâchaient de les écarter, en leur répondant qu'ils n'étaient pas maîtres de pardonner, et qu'ils ne pouvaient désobéir au prince, sans se rendre eux-mêmes aussi coupables que le peuple d'Antioche.

Ils continuaient leur marche, lorsqu'un vieillard, dont l'extérieur n'a-

vait rien que de méprisable, s'avança à leur rencontre. Il était de petite taille, vêtu d'habits sales et déchirés. Saisissant par le manteau l'un des commissaires, il leur commanda à tous deux de descendre de cheval. Indignés de cette audace, ils allaient le repousser avec insulte, lorsqu'on leur dit que c'était Macédone. Ce nom les frappa d'une vénération profonde. Macédone vivait depuis long-tems sur le sommet des plus hautes montagnes de la Syrie, occupé jour et nuit de la prière. L'austérité de sa vie lui avait fait donner le surnom de Chritophage, parce qu'il ne se nourrissait que de farine d'orge. Quoiqu'il fût très-simple, sans aucune connaissance du monde, et qu'il se fût rendu comme invisible aux autres hommes, il était célèbre dans tout l'Orient. Les commissaires s'étant jetés à ses pieds, le priaient de leur par-

donner, et de souffrir qu'ils exécutassent les ordres de l'empereur. Alors ce solitaire leur parla en ces termes : « Mes amis, portez ces paroles au » prince : Vous n'êtes pas seulement » empereur, vous êtes homme, et » vous commandez à des hommes de » même nature que vous. L'homme a » été formé à la ressemblance de » Dieu ; n'est-ce donc pas un attentat » contre Dieu même, de détruire » cruellement son image? Considérez à » quelle colère vous emporte l'insulte » faite à une figure de bronze. Et une » figure vivante, animée, raisonnable, n'est-elle pas d'un plus grand » prix? Il nous est aisé de rendre à » l'empereur vingt statues pour une » seule ; mais, après nous avoir ôté la » vie, il lui sera impossible de rétablir un seul cheveu de notre tête. » Le discours de cet homme grossier et dépourvu d'instruction, fit une vive

impression sur les commissaires. Ils promirent à Macédone de faire part à l'empereur de ses sages remontrances.

Ils étaient dans un extrême embarras : ils considéraient d'un côté les ordres de Théodose ; de l'autre, les cris et les vives instances des habitans, et sur-tout les prières des moines, dont les plus hardis menaçaient d'arracher les criminels des mains des bourreaux, et de subir eux-mêmes le supplice. Dans cet état d'incertitude, ils arrivèrent aux portes du prétoire, où l'on avait déjà conduit ceux qui devaient être condamnés. Ils y rencontrèrent un nouvel obstacle. Les évêques qui étaient alors dans Antioche, et il y en avait toujours quelques-uns dans cette capitale de l'Orient, se présentent devant eux ; ils les arrêtent, et leur déclarent que s'ils ne veulent leur passer sur le

corps, il faut qu'ils leur promettent de laisser la vie aux prisonniers. Sur le refus des commissaires, ils s'obstinent à leur fermer le passage. Les envoyés de l'empereur ayant témoigné, par un signe de tête, qu'ils accordaient les demandes qui leur étaient faites, ces prélats, dans l'excès de leur joie et de leur reconnaissance, baisent les mains, embrassent les genoux des deux magistrats protecteurs de l'humanité. Le peuple et les moines se jettent en même-tems dans le prétoire, et la garde ne peut arrêter cette foule impétueuse. Alors cette mère éplorée, qui n'avait pas quitté la bride du cheval de l'un d'eux, apercevant son fils chargé de chaînes, court à lui, l'entoure de ses bras, l'amène aux pieds des commissaires, et les conjure, avec des cris et des sanglots, de lui rendre l'unique soutien de sa vieillesse, ou de lui arracher

à elle-même la vie. Les moines redoublent leurs instances; ils supplient les juges de renvoyer le jugement à l'empereur; ils offrent de partir sur-le-champ, et promettent d'obtenir la grâce de tant de malheureux. Les commissaires ne pouvant retenir leurs larmes, se rendent enfin; ils consentent à surseoir l'exécution jusqu'à la décision de Théodose. Mais ils ne veulent pas exposer tant de vieillards, exténués par les austérités, aux fatigues d'un long et pénible voyage. Ils leur demandent seulement une lettre; ils se chargent de la porter au prince, et d'y joindre les plus pressantes sollicitations. Les solitaires composèrent une requête, dans laquelle, en implorant la clémence de Théodose, ils protestaient que s'il fallait encore du sang pour appaiser son courroux, ils étaient prêts à donner leur vie pour le peuple d'Antioche.

Le commissaire qui se décida à se rendre à la cour, afin de faire plus de diligence, ne prit avec lui que deux domestiques ; il ne s'arrêta dans sa route que pour changer de chevaux, et ne sortit de son chariot ni pour dormir, ni pour prendre sa nourriture. Quoiqu'il y eût plus de trois-cents lieues d'Antioche à Constantinople, il arriva dans cette dernière ville le sixième jour après-midi. Il présenta à l'empereur le procès-verbal qui contenait le détail de la sédition, et de ses suites. Aussi-tôt se jetant à ses pieds, il lui représenta les châtimens rigoureux que les habitans avaient déjà éprouvés, la gloire qui lui reviendrait de la clémence. Théodose versa des larmes; il commençait à s'attendrir, lorsque Flavien, évêque d'Antioche, entra dans la salle. Dès que le prélat parut devant l'empereur, il se tint éloigné, dans un morne silence;

le visage baissé vers la terre, comme s'il eût été chargé de tous les crimes de ses compatriotes. Théodose le voyant confus et interdit, s'approcha lui-même, et, le cœur serré de douleur, il rappela en peu de mots tout ce qu'il avait fait pour Antioche, en ajoutant à chaque trait : *C'est donc ainsi que j'ai mérité tant d'outrages !*

Flavien, pénétré de ces justes reproches, prononça d'une voix entrecoupée de sanglots, un discours très-touchant. « Nous vous aurons par » notre attentat, dit-il, préparé une » couronne plus brillante que celle » dont Gratien a orné votre tête : » vous ne la tiendrez que de votre » vertu. On a détruit vos statues : » ah! qu'il vous est facile d'en ré» tablir qui soient infiniment plus » précieuses! Ce ne seront pas des » statues muettes et fragiles, exposées

» dans les places aux caprices et aux
» injures : ouvrages de la clémence,
» et aussi immortelles que la vertu
» même, celles-ci seront placées dans
» tous les cœurs ; et vous aurez au-
» tant de monumens qu'il y a d'hom-
» mes sur la terre, et qu'il y en aura
» jamais. Non, les exploits guerriers,
» les trésors, la vaste étendue d'un
» Empire, ne procurent pas aux prin-
» ces un honneur aussi pur et aussi
» durable, que la bonté et la dou-
» ceur. Il est aisé de brûler des mai-
» sons, d'abattre des murailles : mais
» de changer tout-à-coup des re-
» belles en sujets fidelles et affection-
» nés, c'est l'effet d'une vertu divine.
» Quelle conquête une seule parole
» peut vous procurer! Elle vous gagne-
» ra les cœurs de tous les hommes.
» Pour moi, je vous le proteste, grand
» prince, si votre juste indignation
» s'appaise, si vous rendez à notre

» patrie votre bienveillance, j'y re-
» tournerai avec joie; j'irai bénir
» avec mon peuple la bonté divine,
» et célébrer la vôtre. Mais si vous
» ne jetez plus sur Antioche que des
» regards de colère, mon peuple ne
» sera plus mon peuple; je ne le
» verrai plus; j'irai dans une retraite
» éloignée cacher ma honte et mon
» affliction; j'irai pleurer, jusqu'à mon
» dernier soupir, le malheur d'une
» ville qui aura rendu implacable à
» son égard, le plus humain et le
» plus doux de tous les princes. »

Ce discours acheva d'attendir l'empereur; il s'écria qu'il ne pouvait refuser le pardon à des hommes sensibles et repentans.

La nouvelle d'une grandeur d'âme, d'une générosité qui rappelait à la vie deux-cent-mille citoyens, ne fut pas plutôt parvenue à Antioche, que toute la ville se livra aux transports d'une

vive alégresse. On ouvre les bains publics; on orne les rues et les places de festons et de guirlandes; on y dresse des tables; Antioche entier n'est plus qu'une salle de festin. La nuit suivante égale la lumière des plus beaux jours; la ville est éclairée de flambeaux; on célèbre la clémence de l'empereur; on comble de louanges les deux commissaires, l'estimable évêque, et ceux qui ont contribué à dissiper l'oppression affreuse de tout un peuple.

Année 389.

Parmi les désordres et les abus que réforma Théodose, on en remarque deux assez extraordinaires pour mériter une mention particulière. On avait bâti depuis long-tems à Rome de vastes édifices, où l'on faisait le pain qu'on distribuait au peuple. Certaines familles se trouvaient chargées

de ce travail, à titre de servitude. C'était aussi la punition des moindres crimes, que d'être condamné à tourner la meule ; car alors on écrasait encore le grain à force de bras. Comme le nombre des travailleurs diminuait tous les jours, les entrepreneurs, pour y suppléer, eurent recours à un expédient aussi criminel que barbare. Ils établirent, à côté de leurs boulangeries, des cabarets, où des femmes perdues attiraient les passans. On y avait ménagé des trappes, qui communiquaient à de profonds souterreins, où les moulins étaient placés. Les malheureux qui s'engageaient dans ces lieux de débauche, tombant dans ces cachots ténébreux, y étaient détenus et condamnés à tourner la meule, toute leur vie, sans espérance de revoir le jour. Cette cruelle supercherie, ignorée de tout autre que de ceux qui la pratiquaient,

s'exerçait depuis plusieurs années ; et quantité de personnes, sur-tout d'étrangers, avaient ainsi disparu. Enfin, un soldat de Théodose, ayant donné dans ce piège, et se voyant environné de ces spectres hideux, se jeta sur eux le poignard à la main, en tua plusieurs, et força les autres à le laisser sortir. L'empereur, informé de ces attentats, punit sévèrement les entrepreneurs ; et afin de ne pas laisser manquer le service du peuple, il fit un réglement pour y attacher un nombre suffisant de travailleurs.

L'autre désordre outrageait publiquement les mœurs. Lorsqu'une femme était convaincue d'adultère, on lui imposait, pour châtiment, la nécessité de multiplier ses crimes. Renfermée dans une cabane destinée à la débauche, elle était obligée de se prostituer à tous venans, et de sonner une cloche toutes les fois

qu'elle recevait un nouvel hôte, afin que le voisinage fut averti qu'elle se soumettait à la loi infamante qu'on lui avait infligée. L'empereur abolit cette détestable coutume, fit abattre ces cabanes, et condamna les femmes adultères à de rigoureuses peines, mais moins scandaleuses.

Les temples et les idoles des païens furent presque tous renversés et détruits cette année. Celui de Sérapis, à Alexandrie, le plus célèbre d'entre eux, fut démoli jusqu'aux fondemens, et l'on réduisit en poudre la statue du prétendu dieu, à laquelle le peuple croyait fermement qu'on ne pouvait toucher, sans mourir incontinent, et sans que la nature ne rentrât dans le chaos. Cette statue, sans doute allégorique, faite de toutes sortes de métaux, et de pierres et de bois, touchait, par ses deux bras, aux murs opposés du sanctuaire,

pour lui faire exprimer, d'une manière symbolique, le passé, le présent et l'avenir. Sa tête était environnée de celles de trois animaux, jointes ensemble par les différens contours d'un dragon monstrueux. La face principale représentait un lion; du côté droit, sortait une tête de chien, l'air doux et caressant; du côté gauche, on voyait une tête de loup irrité. Ces têtes monstrueuses en surmontaient une autre de figure humaine, qui avait une longue barbe et de grands cheveux. Le temple était bâti sur une haute terrasse, élevée par la main des hommes. Cette terrasse était soutenue par diverses voûtes, bâties les unes sur les autres, qui se communiquaient ensemble par des issues secrettes, et étaient éclairées d'une infinité de lumières. Le lieu consacré à l'idole, était du marbre le plus rare, enrichi des ornemens

les plus somptueux. Les murailles en étaient revêtues, au-dedans, de trois sortes de lames, placées l'une sur l'autre, de cuivre, d'argent et d'or; mais les moins précieuses étaient au-dessus, afin de conserver les plus riches.

On découvrit une imposture d'un des prêtres païens, semblable à celle qui, du tems de Tibère, avait excité l'indignation générale. Un prêtre de Saturne abusait des femmes les plus qualifiées de la ville d'Alexandrie, en persuadant à leurs maris que le dieu exigeait qu'elles passassent la nuit dans son temple. Les maris s'estimaient honorés de la préférence; ils paraient eux-mêmes leurs épouses, et les conduisaient au rendez-vous. La nuit venue, le prêtre caché dans la statue du dieu, faisait parler l'idole; il éteignait les lampes, au moyen de certaines cordes disposées

à ce dessein, et contentait ses désirs impudiques. Une femme moins crédule que les autres, le reconnut à sa voix. Elle en avertit son mari. Le fourbe, appliqué à la question, avoua son imposture : il fut puni de mort.

Année 390.

Théodose donna un exemple terrible des excès où la colère peut emporter les princes, sur-tout lorsqu'ils suivent les conseils de leurs adulateurs; et il prouva, en même-tems, qu'un homme vertueux, après avoir commis les fautes les plus graves, tâche de les réparer par un grand repentir.

Thessalonique, capitale de l'Illyrie, était devenue une ville des plus grandes et des plus peuplées de l'Empire. La licence s'y accrut dans la même proportion que l'opulence et le nombre des habitans. Le peuple s'y

s'y montrait passionné pour les spectacles. Bothéric, commandant des troupes en Illyrie, résidait dans cette ville. Son échanson se plaignit à lui des poursuites criminelles d'un cocher du cirque, enflammé d'une passion brutale. Bothéric fit mettre en prison cet infâme séducteur. Comme le jour du cirque approchait, le peuple qui croyait ce cocher nécessaire à ses plaisirs, vint demander son élargissement. Sur le refus du commandant, il se mutina. La sédition fut violente; plusieurs magistrats y perdirent la vie, et Bothéric fut assommé à coups de pierres. La nouvelle de cet attentat excita l'indignation de Théodose, souvent trop prompt à se livrer à la colère. Il voulait, d'abord, mettre à feu et à sang toute la ville. Ambroise et les évêques des Gaules, qui tenaient alors un synode à Milan, parvinrent enfin

à l'appaiser. Il leur promit de procéder selon les règles de la justice. Mais ses courtisans, et sur-tout Rufin, effacèrent bientôt ces heureuses impressions.

Rufin, l'un des plus fameux exemples d'une élévation rapide et d'une chute éclatante, était né à Eluse, capitale de cette partie de l'Aquitaine, qu'on nommait alors Novempopulanie; c'est aujourd'hui Eause, dans le département appelé jadis l'Armagnac. Sorti d'une famille obscure, il avait de l'esprit, beaucoup d'intrigue, une taille avantageuse, une physionomie mâle et spirituelle, des yeux vifs et pleins de feu. Rempli de vices, mais habile à prendre toutes les apparences des vertus contraires, il s'attacha à Théodose, et surprit bientôt sa confiance. Dans le tems de la sédition de Thessalonique, Rufin, maître des offices, tenait déjà le premier rang dans

les conseils. Appuyé de ses partisans, il fit entendre à Théodose qu'il était nécessaire de donner un exemple capable d'arrêter, pour toujours, les séditions, et de maintenir l'autorité du prince dans la personne de ses officiers. Entraîné par ces raisonnemens, le conseil résolut de punir les Thessaloniciens par un massacre général. Théodose recommanda expressément de cacher à Ambroise la décision que l'on venait de prendre; et, après avoir expédié ses ordres, il sortit de Milan, pour éviter de nouvelles remontrances, si le secret de la délibération venait à transpirer.

Les officiers chargés de cette barbare exécution, ayant reçu la lettre du prince, annoncèrent une course de chars pour le lendemain, et passèrent la nuit à faire toutes les dispositions nécessaires à leur dessein. Le jour venu, le peuple ne sachant

pas qu'il courait à la mort, se rendit en foule dans le cirque, sans s'apercevoir du mouvement des soldats, dont il fut tout-à-coup enveloppé. Ceux-ci avaient ordre de passer tout au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Au signal donné, ils poussent un grand cri, et se jettent avec fureur sur la multitude. On frappe, on égorge, on précipite, on tue les enfans sur le sein de leurs mères. Les habitans, renfermés dans cette vaste enceinte, morts, blessés, vivans, accumulés les uns sur les autres, ne font bientôt plus qu'un monceau. Ceux qui fuient trouvent la mort dans les rues de la ville : Thessalonique est jonchée de cadavres. Des étrangers, des citoyens pacifiques, qui n'avaient eu aucune part à la sédition, furent sacrifiés à cette aveugle vengeance.

Un esclave, voyant son maître saisi par les soldats, l'arrache de leurs

mains; et pour lui donner le tems de s'échapper, il se livre lui-même, et reçoit la mort avec joie.

Un marchand, nouvellement entré dans le port, courut à ses deux fils qu'il voyait prêts à périr; il demanda en grâce de mourir à leur place, et offrit, à cette condition, tout ce qu'il possédait d'or et d'argent. Les soldats, par une indulgence brutale, lui permirent d'en choisir un; et le malheureux père les regardant tour-à-tour, pleurant, gémissant, et ne pouvant se déterminer dans ce choix funeste; qui déchirait son cœur, les vit enfin égorger tous les deux.

Le massacre dura trois heures. Sept-mille personnes y perdirent la vie; quelques auteurs en font monter le nombre jusqu'à quinze-mille.

Au récit de cette sanglante tragédie, Ambroise et les évêques assemblés à Milan, furent pénétrés de la

plus vive douleur. Ambroise eut le courage de déclarer à Théodose que l'entrée de l'église lui était interdite, jusqu'à ce qu'il eut fait pénitence d'un si grand crime. « Il ne me serait pas » permis, lui écrivit-il, de célébrer » le sacrifice de la messe en la pré» sence du meurtrier d'un seul inno» cent; et comment le pourrais-je » devant les yeux d'un prince qui » vient d'immoler tant d'innocentes » victimes? »

Le remords, cette voix tardive de la conscience des tyrans, s'éleva au fond du cœur de Théodose, après l'outrage qu'il venait de faire à l'humanité. Pour demander pardon d'un forfait si énorme, il revint à Milan, et marcha tout de suite à l'église. Ambroise sort au-devant de lui, et s'opposant à son passage : « Arrêtez, » prince, lui dit-il; vous ne sentez » pas encore tout le poids de votre

» péché. La colère ne vous aveugle
» plus ; mais votre puissance et la
» qualité d'empereur offusquent votre
» raison, et vous dérobent la vue de
» ce que vous êtes. Rentrez en vous-
» même ; considérez la poussière d'où
» vous êtes sorti, et où chaque instant
» s'empresse à vous replonger. Que
» l'éclat de la pourpre ne vous aveugle
» pas jusqu'à vous cacher ce qu'elle
» couvre de faiblesse. Souverain de
» l'Empire, mais mortel et fragile,
» vous commandez à des hommes de
» même nature que vous, et qui ser-
» vent le même maître : c'est le créa-
» teur de cet univers, le roi des em-
» pereurs comme de leurs sujets. De
» quels yeux verrez-vous son temple ?
» Comment entrerez-vous dans son
» sanctuaire ? vos mains fument en-
» core du sang innocent. Porterez-
» vous sur la coupe sacrée ces lè-
» vres qui ont prononcé un arrêt in-

» juste et inhumain? Retirez-vous,
» prince; n'ajoutez pas le sacrilège à
» tant d'homicides. Acceptez la chaî-
» ne salutaire de la pénitence que
» vous impose, par mon ministère,
» la sentence du souverain juge. »
L'empereur s'arrête, saisi de respect,
et veut excuser sa faute par l'exem-
ple de David: « Vous l'avez imité
» dans son péché, lui repartit Am-
» broise, imitez-le dans sa péni-
» tence. »

Théodose retourna à son palais, frappé de l'énormité de son crime; il y demeura renfermé pendant six mois. Selon la discipline ordinaire de l'église, les pénitens n'étaient alors réconciliés que vers la fête de Pâques; et les meurtres volontaires n'étaient remis qu'après plusieurs années de pénitence. Aux approches de la fête de Noël, Théodose sentit redoubler sa douleur, et accepta l'offre que lui fit

Rufin, d'aller trouver l'évêque Ambroise, pour tâcher de le fléchir. L'empereur suivit de loin celui qui le flattait d'une prompte expiation. Dès qu'Ambroise aperçut le ministre : « Rufin, lui dit-il, quelle est » votre impudence ? C'est vous dont » le pernicieux conseil a rempli Thes- » salonique de carnage et d'horreur ; » et vous ne tremblez pas ? Vous » osez approcher de la maison de » Dieu, après avoir si cruellement » déchiré ses images vivantes! » Rufin se jeta à ses pieds, le supplia vainement de recevoir ; avec indulgence, l'empereur qui allait arriver. Théodose, informé de la résistance que continuait d'opposer l'évêque, continua sa marche en disant : « J'irai, » et j'essuierai l'affront que je n'ai » que trop mérité. »

Ambroise était dans une salle voisine de l'église. Voyant approcher

Théodose, il s'avança au-delà du vestibule, en lui reprochant de vouloir user de tyrannie contre Dieu même, et de faire violence à la discipline de l'église, en prétendant s'affranchir de la pénitence. « Non, » répondit Théodose, je ne viens » point ici pour violer les lois ; mais » pour vous conjurer d'imiter la clé- » mence du Dieu que nous servons, » qui ouvre la porte de sa miséri- » corde aux pécheurs pénitens. — Et » quelle expiation avez-vous faite » d'un si grand crime, répliqua l'é- » vêque? — C'est à vous, lui dit » Théodose, d'appliquer le remède » sur mes plaies; et c'est à moi de » le recevoir et de le souffrir. » En achevant ces mots, il se dépouilla de la pourpre impériale, alla se prosterner sur les marches du vestibule, arrosant le pavé d'un torrent de larmes, le frappant de son front, et ré-

pétant, avec componction, ces paroles de David : *Mon âme est attachée au pavé ; donnez-moi la vie selon votre parole.*

Alors Ambroise touché de son humble résignation, et sentant qu'il était tems de céder, lui dit, que, puisqu'il n'avait écouté que sa colère dans le massacre de Thessalonique, il devait, pour toujours, imposer silence à cette passion emportée et furieuse ; et ordonner, par une loi, que les sentences de mort et de confiscation n'auraient leur exécution que trente jours après qu'elles auraient été prononcées, pour laisser à la raison le tems de revenir à l'examen, et de réformer les jugemens dans lesquels elle n'aurait pas été consultée. Théodose approuva ce conseil, et fit, sur-le-champ, dresser la loi que le prélat proposait.

Ambroise permit aussi-tôt à Théo-

dose l'entrée de l'église, et régla le tems de sa pénitence. L'empereur l'accomplit avec soumission et fidélité: il s'abstint, pendant cet intervalle, de porter les ornemens impériaux.

Dans une autre occasion, Ambroise laissa éclater une vanité, qui montre quelles sont les prétentions des prêtres. Théodose étant à Milan, assista à une messe solemnelle, un jour de fête; il apporta son offrande sur l'autel, selon l'usage, et crut pouvoir demeurer dans l'enceinte du sanctuaire. Ambroise lui demanda s'il désirait quelque chose; l'empereur répondit qu'il attendait le tems de la communion. Le prélat, au bout de quelques instans, lui fit dire par l'archidiacre: « Seigneur, il n'est permis » qu'aux ministres des autels de » rester dans le sanctuaire; sortez-en » donc, et demeurez debout dans la » foule des fidelles: la pourpre fait

» les princes, et non pas les prêtres. » Théodose eut la complaisance d'aller docilement se placer en-deçà de la balustrade.

Si ces exemples font honneur à Théodose, en prouvant qu'il était susceptible de remords et de soumission à l'église, ils servirent aussi, depuis, à remplir de fierté et d'orgueil les pontifes Romains, et même leurs ministres, et à leur donner les prétentions les plus exagérées sur les princes et les rois.

Dans cette même année 390, Théodose mit un frein à la cupidité ecclésiastique. Dès l'origine du christianisme, les diaconesses étaient des veuves qui se consacraient à des œuvres de charité et de dévotion. Elles instruisaient les femmes et les filles; elles distribuaient les aumônes des fidelles; elles s'acquittaient encore de quelques autres fonctions qui conve-

naient à leur sexe. Les rapports de ministère, formant une liaison entre le clergé et ces femmes pieuses, il en résultait quelquefois des intimités suspectes ou scandaleuses, et il arrivait souvent qu'elles se laissaient engager à frustrer leurs héritiers naturels, pour laisser leurs biens aux églises et même aux ecclésiastiques, sous le spécieux prétexte du soulagement des pauvres. Une loi de Théodose ordonna de n'admettre ces diaconesses qu'à l'âge de soixante ans, ainsi que l'avait recommandé l'apôtre Paul ; il prescrivait de plus, qu'elles feraient nommer un curateur à leurs enfans mineurs ; qu'elles n'auraient la disposition que des revenus de leurs biens ; et qu'elles n'en pourraient rien aliéner, ni par donation entre vifs, ni par testament, ni par quelque autre acte que ce fût, en faveur des églises, des ecclésiastiques et des pauvres.

Il rendit une loi pour ordonner que tous les prisonniers fussent délivrés le jour de Pâques.

Une autre loi infligeait de fort grandes peines aux femmes qui contractaient de secondes noces pendant le deuil de leur premier mari, qui était de dix mois.

Année 391.

Les barbares qui s'étaient détachés de l'armée de Théodose, pour se retirer dans des marais et dans des bois inaccessibles, lorsqu'il se disposait à les mener contre Maxime, remplirent de meurtres et de ravages la Macédoine et la Thessalonie, qui étaient dépourvues de troupes. Ils ne sortaient que pendant la nuit du milieu de leurs repaires; et, dès que le jour paraissait, ils y rentraient au plus vîte, emportant avec eux leur butin. Il était plus difficile de découvrir les retraites de ces

brigands, que de les vaincre. Théodose qui, dès sa jeunesse, s'était familiarisé avec les plus grands dangers, ne voulut s'en rapporter qu'à lui-même, lorsqu'il fut de retour à Constantinople. Sans communiquer son dessein à personne qu'à l'un de ses généraux, de crainte que les barbares de son armée n'en donnassent avis à leurs compatriotes, il prit avec lui cinq cavaliers, qui menaient chacun en main trois ou quatre chevaux, pour s'en servir à mesure que leur monture serait fatiguée. S'étant déguisé en simple cavalier, il alla lui-même à la découverte, côtoyant les bois et les marais, traversant les campagnes, logeant et mangeant chez les paysans dont il n'était pas reconnu.

Après deux ou trois jours de courses continuelles, il arriva, sur le soir, à une méchante cabane, habitée par une vieille femme, à laquelle il de-

manda le couvert et quelque chose à manger. Elle lui servit ce qu'elle avait. Dès qu'il fût couché, il aperçut, à la lueur d'une lampe, un homme qui se glissait avec précaution dans un coin de la chaumière, et qui semblait craindre d'être vu. Ayant aussi-tôt appelé l'hôtesse, il lui demande en secret ce que c'est que cet homme. Elle lui répond qu'elle n'a aucune connaissance ni de ce qu'il est, ni de ce qu'il fait; que tout ce qu'elle en peut dire, c'est que, depuis l'arrivée de l'empereur, cet inconnu vient, toutes les nuits, fort fatigué, prendre son repas et coucher chez elle; et que, le matin, après avoir payé sa dépense, il sort et va passer la journée où bon lui semble. L'empereur, espérant en tirer quelque lumière, se lève, le fait saisir par ses gens, l'interroge. Comme on ne pouvait lui arracher une parole, il le fit fouetter avec violence; et ce traite-

ment ne surmontant pas encore son obstination à garder le silence, il ordonne à ses cavaliers de lui déchiqueter le corps avec la pointe de leurs épées, et lui déclare en même-tems qu'il est l'empereur. Alors ce misérable, saisi d'effroi, avoue qu'il est l'espion des barbares; qu'il a soin de les avertir de la marche du prince, et de la route qu'ils doivent tenir pour faire leurs pillages avec sureté. Théodose, après s'être instruit de la position des ennemis, lui fait couper la tête, et retourne à son camp, dont il n'était pas éloigné.

Dès le point du jour, s'étant mis à la tête d'un détachement, et ayant laissé dans le camp un général avec le gros de l'armée, il va chercher les barbares. On les surprend dans leurs forts; on les égorge la plupart dans les marais où ils s'étaient enfoncés pour éviter la mort. Théodose fit dans

cette journée admirer sa bravoure personnelle ; mais il manqua de prudence. Le carnage avait déjà duré long-tems, lorsqu'il fit sonner la retraite, pour laisser rafraîchir et reposer ses soldats, qui étaient encore à jeun et épuisés de fatigues. La joie de la victoire les ayant invités à boire sans modération, ceux des barbares qui avaient échappé par la fuite, informés de ce désordre, se rallièrent, revinrent charger les vainqueurs dispersés, et plongés presque tous dans le vin et dans le sommeil ; ils en massacrèrent un grand nombre. Théodose qui se reposait sous une tente, aurait lui-même péri dans cette surprise, s'il n'eût été averti assez à tems pour prendre la fuite avec quelques-uns de ses officiers. Le reste de l'armée qu'il avait mandé sur-le-champ, trouva les ennemis encore acharnés au carnage, fondit sur eux avec tant de furie, qu'il

n'en laissa échapper qu'un très-petit nombre.

Année 392.

Valentinien II, qui régnait en Occident, instruit par ses infortunes et par les exemples et les avis de Théodose, son beau-frère et son défenseur, se montra digne de son père Valentinien, et du grand prince dont il avait épousé la sœur. Eloigné de la connaissance des affaires par sa mère Justine, femme jalouse du commandement, il ne fut pas plutôt hors de tutelle, qu'il se mit à même de faire le bonheur de ses peuples, et commença par réformer sa propre conduite, ainsi que les défauts qu'on avait lieu de lui reprocher. Il était adonné aux jeux du cirque; il s'en éloigna tout-à-fait; il retrancha même les plus solemnels, tels que ceux qui se célébraient le jour de la naissance des princes. Afin de se

détacher de la passion pour la chasse, il fit tuer en un jour toutes les bêtes de son parc. On pouvait lui reprocher d'aimer la table; il prit une telle habitude de tempérance, que, dans les festins qu'il continua de donner aux seigneurs de sa cour, pour entretenir leur affection, il s'abstenait de manger.

Il osa même affronter ce que la volupté a de plus dangereux. Une comédienne de Rome, aussi fameuse par ses dérèglemens que par sa beauté, enflammait toute la jeunesse romaine. Il voulut la faire venir à la cour. Valentinien n'était pas marié : on ne doutait point qu'épris par la renommée, un prince de vingt ans n'eût cédé à une passion qui subjugue les plus grands cœurs. Mais, lorsque cette comédienne fut à la cour, logée dans le palais même, il s'abstint de la voir; et, quelques jours après, il la renvoya

avec mépris, sans lui avoir parlé un seul instant, n'ayant voulu que donner une preuve de sa continence et une leçon à ceux de son âge.

Arbogaste abusa de la gloire qu'il s'était acquise, et de la faveur où elle l'avait élevé auprès du jeune Valentinien. Il s'était signalé lors de la guerre contre Maxime ; et Théodose l'avait laissé à Valentinien, pour l'aider de ses conseils et de sa valeur. En peu de tems, il vit sa puissance si bien établie, qu'il se crut indépendant, et prit le titre de général des armées, sans l'avoir reçu du prince.

Valentinien s'aperçut trop tard de l'ascendant qu'avait pris son sujet, et il voulut s'affranchir de cet esclavage. Un jour étant assis sur son trône ; et regardant Arbogaste d'un œil menaçant, il lui mit entre les mains un écrit par lequel il le dépouillait de la charge de général. Celui-ci n'y eût pas

plutôt jeté les yeux, qu'il s'écria fièrement : « Ce n'est pas de vous que je » tiens cet honneur ; ce n'est pas vous » non plus qui serez le maître de me » l'ôter. » En même-tems il met l'écrit en pièces, et se retire. De ce moment l'inimitié éclata, et les gens de guerre prirent hautement le parti du général. Valentinien fit de vains efforts pour les contenir. Renfermé à Vienne dans son palais, et réduit presque à l'état d'un particulier, il ne disposait plus ni des emplois de la milice, ni même des affaires civiles. Personne n'osait s'adresser au prince, ni obéir aux ordres qu'il donnait, soit de vive voix, soit par écrit, si Arbogaste ne les avait approuvés. Les amis de l'empereur devenaient l'objet de la haîne du général, et bientôt les victimes de sa nouvelle jalousie. Il porta l'audace jusqu'à lui en demander plusieurs, pour les faire mourir ; à quoi Valen-

tinien répondit avec fermeté, qu'il se garderait bien de lui livrer des innocens; qu'il se croirait digne de mort, s'il rachetait sa vie par celle de ses amis; que si Argobaste était altéré de sang, il pouvait verser celui de son maître.

Arbogaste, quoique païen, était rempli de respect pour l'évêque Ambroise; et l'on va voir quelle était l'opinion des peuples non policés sur ce personnage si illustre dans le christianisme. Un jour que le général était à table avec des rois Francs qu'il avait vaincus, ceux-ci lui demandèrent s'il connaissait Ambroise; et Arbogaste ayant répondu qu'il mangeait souvent avec lui : « Il n'est pas étonnant, s'écrièrent-ils, que vous soyez toujours victorieux, puisque vous êtes l'ami de celui qui dit au soleil : Arrête; et le soleil obéit. »

Le perfide Arbogaste, après avoir pris

pris des mesures secrettes pour mettre sur le trône impérial une de ses créatures, ne tarda pas à consommer son crime. La mort de Valentinien est différemment rapportée par les historiens. Les uns disent qu'il fut étouffé dans son lit, par ses chambellans et ses eunuques. D'autres racontent, que, tandis qu'il s'exerçait avec ses officiers aux portes de Vienne, Arbogaste le tua de sa propre main. Selon l'opinion la plus reçue, comme il se divertissait après son dîner, dans un jardin de son palais sur les bords du Rhône, ses gens étant allés prendre leur repas, il ne resta avec lui que des assassins apostés par Arbogaste, qui l'ayant étranglé, se retirèrent après l'avoir pendu à un arbre avec son mouchoir, afin de faire croire qu'il s'était lui-même ôté la vie.

Il mourut âgé de vingt ans et quelques mois, après un règne de huit

ans, huit mois et vingt jours. Se voyant saisi par les assassins, il ne proféra que ces mots : « hélas ! que » vont devenir mes malheureuses » sœurs ! » Ces deux infortunées princesses, lorsque le corps fut transporté à Milan, ne quittèrent pas le cercueil jusqu'à ce qu'il fut arrivé dans cette ville ; et pendant les deux mois que le corps de leur frère demeura sans être inhumé, elles passèrent auprès de lui, dans les gémissemens et dans les larmes, les jours entiers et la plus grande partie des nuits.

Arbogaste aurait bien souhaité s'emparer du diadême ; mais il n'osa régner ouvertement. Il chercha un homme qui eut assez de mérite pour ne pas rendre son choix tout-à-fait ridicule, mais qu'il fut facile de renverser par la suite. Il jeta les yeux sur Eugène, homme de lettres, qui

avait enseigné la rhétorique. Ricomer, prince des Francs, prit du goût pour ce rhéteur : il l'admit dans sa familiarité la plus intime; et lorsqu'il passa au service de Théodose, il le recommanda à son compatriote Arbogaste, comme un homme de confiance dans les affaires qui demandaient de l'intelligence et du zèle. Arbogaste en fit bientôt son confident; et comme il disposait de tous les emplois de la cour, il lui procura celui de secrétaire de l'empereur.

Année 393.

Théodose résolut de tirer vengeance du meurtre de Valentinien, dont il se reprochait la mort, pour avoir trop tardé à le secourir. Avant de passer dans l'Occident, il donna le titre d'Auguste à Honorius, son plus jeune fils, âgé de neuf ans. Malgré les frais énormes qu'exigeaient les préparatifs

d'une guerre importante, Théodose n'établit point de nouveaux impôts, et répandit même des libéralités nouvelles. La distribution de pain, fondée par Constantin en faveur de la ville à laquelle il avait donné son nom, consommait par jour 80,000 mesures de blé. Constance en avait retranché la moitié. Théodose, non content de la rétablir en entier, y ajouta encore en faveur de ceux qui avaient depuis peu bâti des maisons à Constantinople.

Année 394.

Voyant le grand nombre de troupes qu'avait rassemblées Eugène, et redoutant l'habileté d'Arbogaste, Théodose ne put s'empêcher d'être inquiet sur l'évènement. La veille d'un combat, qu'il regardait comme devant décider du sort de l'Empire, après avoir donné les ordres nécessaires pour le

lendemain, il se retira dans une chapelle proche du lieu où il était campé, pour y passer le reste de la nuit en prières. Il se laissa aller au sommeil vers le point du jour, et pendant qu'il dormait étendu sur la terre, l'imagination vivement frappée de la circonstance où il se trouvait, il crut voir deux hommes vêtus de blanc, et montés sur des chevaux de même couleur, qui l'encourageaient à combattre, et lui promettaient un heureux succès. Ils lui dirent qu'ils étaient Jean l'Evangéliste et l'apôtre Philippe, envoyés de Dieu pour marcher devant ses enseignes. Il s'éveilla rempli d'une merveilleuse confiance, qu'il communiqua à toute son armée. Un soldat déclara avoir eu la même vision. Mais cette dernière apparition, loin de confirmer la précédente, ne doit-elle pas faire soupçonner qu'elles n'étaient l'une et l'autre qu'un pieux

stratagême de la part de Théodose?

Après avoir perdu une bataille à 12 lieues d'Aquilée, Théodose battit complétement les troupes d'Eugène, qu'il se fit amener par ses propres soldats. Ils le trouvèrent sur une éminence, où il se tenait avec tant de sécurité, que les voyant accourir hors d'haleine, il s'imagina qu'on lui apportait la nouvelle de sa victoire : « Où est Théodose, s'écria-t-il? me » l'amenez-vous enchaîné comme je » vous l'ai commandé? — C'est vous-» même, répondent les soldats, que nous » allons conduire à Théodose : Dieu, » plus puissant que vous, nous l'or-» donne ainsi. » En même-tems ils lui arrachent la pourpre, l'enchaînent, le traînent avec eux, pieds nus, le présentent devant le prince victorieux. Théodose lui reproche l'assassinat de Valentinien, son usurpation criminelle, la mort de tous ces

braves soldats qu'il voit étendus autour de lui, et sa folle confiance en de frivoles divinités. Il prononce son arrêt de mort; et tandis qu'Eugène tout tremblant demande la vie, un de ses propres soldats lui abat la tête. On la porte au bout d'une pique dans les deux camps. Les vaincus célèbrent eux-mêmes, par des cris de joie, leur défaite, et les deux armées réunies reconnaissent également dans Théodose, un vainqueur généreux et couvert de gloire.

Arbogaste, dont l'ambition avait allumé la guerre civile, dévoré de rage, et déchiré de remords, se sauva dans les détours des montagnes. Cette âme altière avait également en horreur de recevoir la mort par ordre de son ennemi, et de devoir la vie à sa clémence. Sachant qu'on le cherchait de toutes parts, il se tua lui-même de deux coups d'épée.

L'amour, que Théodose avait pour la religion chrétienne, redoubla la satisfaction qu'il ressentait de la victoire qu'il venait de remporter : il la regardait comme un triomphe de la croix de Jésus-Christ, et une preuve de l'impuissance des dieux d'Arbogaste et d'Eugène. Il ordonna d'abattre les statues de Jupiter placées sur les sommets des Alpes. Les foudres qu'elles portaient étaient d'or; et comme les soldats, dans cette gaîté qu'inspire le succès, lui disaient qu'ils ne se croiraient pas maltraités si ces foudres tombaient sur eux, il voulut bien entendre leur plaisanterie, et leur abandonna ces statues.

Les auteurs chrétiens prétendent que cette victoire fut annoncée à Constantinople le jour même que Théodose la remporta. Un possédé qu'on exorcisait dans l'église de S.-Jean-Baptiste, s'écria : *Tu m'as donc*

enfin vaincu, et mon armée est terrassée! Ces mots, comme on le voit, pouvaient n'avoir qu'un sens figuré. Mais à l'arrivée des courriers qui apportaient la nouvelle de la bataille, on observa que ces paroles avaient été prononcées précisément dans le tems que l'action se passait au pied des Alpes.

Théodose avait une entière confiance en Stilicon, fameux général de ses troupes, à qui il confia la jeunesse d'Honorius. Stilicon se rendit à Rome pour annoncer au sénat la déclaration concernant le plus jeune des fils de l'empereur; et il montra dans cette occasion, que l'avarice était un des défauts qui souillaient ses grandes qualités. Sous prétexte de servir la religion chrétienne, il enleva les lames d'or d'un grand poids, dont les portes du temple de Jupiter Capitolin étaient enrichies; et l'on

rapporte que, prévoyant qu'elles seraient enlevées de la sorte un jour, on y avait gravé au-dessous cette inscription : *On les garde pour un misérable tyran.* Sérène sa femme, ne montra pas moins d'avidité. Etant allée dans le temple de Rhée, qu'on adorait sous le nom de *Mère des Dieux*, elle fit ôter à la statue un riche collier qu'elle mit à son cou, et chasser du temple, avec outrage, une ancienne vestale qui lui reprochait son impiété.

Année 395.

A peine parvenu à l'âge de cinquante ans, Théodose, abattu par ses travaux continuels, et à la guerre, et dans l'administration de ses Etats, sentit ses forces s'affaiblir considérablement, et augmenter d'une manière alarmante l'hydropisie qui le consumait. Il assista le matin du seizième janvier à des jeux équestres,

qu'il donnait à Milan, pour célébrer les heureux évènemens de l'année précédente. Mais après son repas, le mal redoubla à tel point, qu'il envoya son fils Arcadius présider au spectacle en sa place. Il mourut la nuit suivante, après un règne de seize ans moins deux jours.

Dans plusieurs occasions, ce prince se montra rempli d'humanité, et accorda un pardon généreux à ceux qui avaient conspiré contre ses jours. Comme il cherchait à engager des magistrats à user d'une extrême indulgence à l'égard de plusieurs criminels de ce genre, un des juges lui représenta, que le premier de leurs soins devait être de conserver la vie du prince : « Non, lui répondit Théo-
» dose, vous devez encore plus son-
» ger à sa réputation. »

C'était alors la coutume de célébrer un service solemnel, pour le repos

de l'âme des morts, le quarantième jour après leur décès. Honorius et toute l'armée assistèrent à cette triste cérémonie, et Ambroise y prononça l'oraison funèbre.

Voyons tout de suite quelques-uns des usages qui avaient lieu à l'époque où nous sommes parvenus. Depuis Constantin, l'habillement des empereurs d'Orient, dans les jours de solemnité, était de la plus grande magnificence. Ils portaient le diadême ou la couronne semée de pierres précieuses; ils étaient vêtus d'une tunique de pourpre, sur une robe de soie brochée d'or et relevée en broderie. Leur trône était d'or massif. L'or brillait sur les armes et les habits de leurs gardes et de leurs officiers, sur leurs chars, sur les harnais de leurs mulets. On en choisissait deux d'une blancheur éclatante pour tirer leur char. Les consuls et les grands seigneurs

avaient aussi des chars attelés de mules blanches, dont la tête était couverte d'or ou d'argent. Le préfet du prétoire était distingué des magistrats inférieurs, par sa ceinture, par ses gardes, par la splendeur de son char, et par la voix du héraut qui marchait devant lui et portait son épée. L'opulence seule réglait le nombre des eunuques et des autres domestiques : quelques-uns en avaient jusqu'à deux-mille, la plupart venus des nations barbares, qui portaient des colliers et des bracelets d'or.

Ce n'était pas seulement dans les palais des princes, c'était encore dans les maisons des riches particuliers qu'on voyait des salles de bains avec tout leur accompagnement, des portiques, de longs promenoirs, de vastes jardins, des aqueducs. La richesse y était prodiguée, souvent même aux dépens du bon goût; on ne voyait

que lambris dorés, portes d'ivoire, murailles incrustées de marbre, couvertes de lames d'or, ornées de colonnes, de peintures, de statues; parquets de mosaïque enrichis de pierres précieuses. L'or, l'argent, l'ivoire, faisaient la matière des lits, des chaises, des meubles et des vases les plus vils. Les tables échancrées en forme de croissant étaient bordées d'argent. Les convives étaient couchés sur des lits du côté de la partie convexe : dans le centre du croissant, par où se faisait le service, on plaçait un grand flacon d'or du poids de plus de 60 livres, qui contenait le vin; on le transvasait dans des urnes d'or plus légères, pour verser à boire. Le vin le plus estimé était celui de Thase. On n'admettait au service de la table, que de jeunes valets, beaux et bien faits, aussi richement vêtus que leurs maîtres. Les repas étaient ac-

compagnés de musique, et la salle parfumée des plus précieux aromates de l'Inde et de l'Arabie.

Les hommes riches ne sortaient guère de leurs maisons, sans être suivis d'une foule de cliens, et précédés de valets portant des baguettes pour écarter le peuple.

La parure des femmes était chargée d'ornemens. Elles avaient le dessus des mains couvert de lames d'or. Elles faisaient un grand usage du fard. Outre les pendans d'oreilles, leur visage était environné de pierreries. Elles s'efforçaient d'attirer les regards par la pompe de leur équipage, et par une suite nombreuse d'eunuques et de filles de service. Dans les rues de Constantinople, il eût été honteux à une femme de condition libre, de n'avoir à sa suite que deux domestiques.

Les combats des jeux olympiques

s'étaient établis dans tout l'Orient. On n'y admettait que des contendans de condition libre ; et quiconque était soupçonné de crime ou de mauvaises mœurs, ne pouvait y disputer le prix. Les places du spectacle se trouvaient remplies dès le milieu de la nuit précédente ; et la patience des spectateurs était encore plus étonnante, que la force ou l'agilité des combattans.

On croit que les vîtres ne furent inventées que vers le tems de Théodose. Le verre était connu depuis bien des siècles ; on l'employait à une infinité d'usages. Mais quoique rien ne paraisse plus facile à imaginer, que de s'en servir pour faire passer la lumière dans les appartemens, sans les exposer aux injures de l'air, on ne s'en était pas encore avisé. On ne fermait jusqu'alors les fenêtres que de toile, de parchemin, ou de pierres transparentes coupées en lames dé-

liées, telles que le talc, bien plus rare que le verre, et plus difficile à employer.

De distance en distance, on rencontrait, sur les chemins publics, deux sortes de gîtes. Les uns, nommés *mutationes*, n'étaient proprement que des écuries où l'on trouvait des relais de mulets ou de chevaux; les autres, appelés *mansiones*, étaient des hôtelleries où l'on pouvait s'arrêter et passer la nuit. Chaque province entretenait ces édifices à ses frais, et fournissait gratis les voitures et les bêtes de trait, de somme et de monture à ceux qui voyageaient avec un brevet du prince. Les chemins étaient gardés par des escouades d'archers. Enfin, de mille en mille pas on construisit des corps-de-garde, où l'on faisait sentinelle nuit et jour.

Dans les procès criminels, la salle où les juges s'assemblaient, était sé-

parée du reste de l'audience par un grand voile. C'était derrière ce voile qu'on entendait les avocats, qu'on interrogeait les accusés et les témoins, qu'on allait aux opinions. Ensuite, pour prononcer la sentence, le juge sortait en public, et montait sur le tribunal. Celui que l'on condamnait à mort était conduit à pied au travers du marché de Constantinople, une corde passée dans la bouche, pour l'empêcher de parler.

Dès qu'une personne avait rendu le dernier soupir, les plus proches parens lui fermaient les yeux et la bouche. On brûlait rarement les morts. Le christianisme avait presque aboli cet usage : on les enterrait hors des villes. Les corps des personnes riches étaient enveloppés d'étoffes de soie, et portés sur des lits dorés. Leurs domestiques les suivaient revêtus d'un sac ; les chevaux, couverts de même, accom-

pagnaient la pompe funèbre. On employait encore des pleureuses à gages, qui jouaient le rôle de la plus vive douleur.

Année 395.

Théodose, en mourant, laissa l'Empire à ses deux fils, Arcadius et Honorius : le premier eut en partage l'Orient, et le second l'Occident. Le règne de ces deux princes est l'époque d'où l'on peut dater le déclin de la puissance romaine. Arcadius était âgé de dix-huit ans. Son extérieur n'avait rien qui pût couvrir ses défauts ; sa taille mince et petite, son visage sec et basané, un parler lent et traînant, des yeux endormis et qui ne s'ouvraient qu'avec peine, tout annonçait la faiblesse de son âme.

Honorius était dans sa onzième année. Il avait au-dessus de son frère les grâces de l'extérieur ; mais on voit

dans sa conduite la même incapacité, la même indolence. Stilicon, son premier ministre, son favori, et dont il avait épousé la fille, était le véritable empereur. Le poëte Claudien porte le mépris de son souverain jusqu'à dire ouvertement à Stilicon, qu'il est heureux d'avoir l'empereur pour gendre, mais que l'empereur est encore plus heureux de l'avoir pour beau-père.

Rufin (1), qui régnait en Orient sous le nom d'Arcadius, songea, même dès les premiers jours de la mort de Théodose, à prendre le titre d'empereur.

Sous de pareils ministres, le crime ouvrit souvent la route de la fortune. La fraude passa pour une subtilité ingénieuse. L'exemple suivant en est

(1) Voyez ce qui en a déjà été dit, page 386.

une preuve frappante. Euthalius, de Laodicée, était employé en Lydie : il tourmentait la province par ses concussions. Rufin, qui se réservait ce privilège, le fit condamner à une amende de quinze livres d'or, et envoya des officiers fidelles, pour le forcer à payer. Euthalius leur compta la somme, et l'enferma dans un sac, qu'il scella du sceau public ; mais il eut l'adresse d'y substituer un autre sac parfaitement semblable, et ne contenant que du cuivre. La cour ne fit que rire de cette fourberie ; on voulut voir Euthalius ; ce fut la cause de son avancement ; on le nomma gouverneur de la Cyrénaïque.

Les fonctionnaires publics, qui montraient des vertus, étaient exposés à perdre leur place et quelquefois la vie. Florence, préfet des Gaules dans le tems que Julien, encore César, gouvernait ces provinces, s'était dé-

robé, par la fuite, au juste ressentiment de ce prince, dès qu'il l'avait vu maître de l'Empire. Lucien, son fils, ayant reparu à la cour de Théodose, avait gagné les bonnes grâces de Rufin, en lui abandonnant ses plus belles terres. Il n'en coûta au ministre que de procurer à Lucien la faveur d'Arcadius et la dignité de comte d'Orient. Le nouveau comte commençait à remplir cette charge beaucoup mieux qu'on ne pouvait espérer d'un homme qui l'avait achetée. Il était juste, désintéressé. Exact observateur des lois, il ne donnait rien à la faveur. Euchérius, grand-oncle d'Arcadius, lui ayant demandé une chose injuste, fut piqué de son refus, et s'en plaignit à l'empereur, qui en fit des reproches à Rufin. Celui-ci, voulant montrer son zèle, et trouvant très-mauvais qu'un subalterne, qu'il protégeait, prétendît être plus honnête homme que lui,

part de Constantinople, sans rien dire de son dessein, vole à Antioche, où il arrive de nuit, et se fait sur-le-champ amener Lucien. Le comte, qui ne méritait que des louanges, est frappé à coups de fouets, et si rudement, qu'il expire au milieu de ce supplice.

Eutrope, un des eunuques du palais, profita de ce moment d'absence, pour empêcher l'empereur d'épouser la fille de Rufin, et pour procurer cet honneur à Eudoxie, fille de Banton, comte des Francs, qui avait rendu à l'Empire des services signalés. Elevée, avec le plus grand soin, par les filles d'un illustre personnage, nommé Promote, Eudoxie était belle. Eutrope vanta sa beauté au jeune prince; il lui présenta son portait, et n'eut pas de peine à lui persuader qu'elle méritait la préférence. Rufin arriva quelques jours avant celui arrêté pour la célébration

du mariage. Il ne douta point que les préparatifs, dont il trouva tout le palais occupé, ne fussent pour les noces de sa fille. Toute la cour le pensait comme lui. Afin de lui rendre sa disgrâce plus sensible, Eutrope avait engagé le prince au secret, pour jouir, disait-il, du plaisir de la surprise de Rufin. On ordonne, selon la coutume, des réjouissances publiques. Eutrope fait porter en pompe, au travers de la ville, les habits que l'empereur envoyait à son épouse future. Tout le peuple qui suivait en foule, les croyait destinés à la fille de Rufin, et les officiers mêmes qui les portaient, étaient dans la même erreur. Quand on fut arrivé devant la maison de Promote, Eutrope y fit entrer ces ornemens; il en revêtit Eudoxie, et le mariage fut célébré le jour même. Arcadius ne fit que rire de l'étonnement de Rufin; il continua de lui

lui donner sa confiance. Rufin, de son côté, ne rabattit rien de ses vues ambitieuses; mais il résolut de perdre Eutrope. Il redoutait encore davantage les armes de Stilicon, qui s'entendait avec son ennemi. Il craignait de voir bientôt aux portes de Constantinople ce rival dangereux. Afin de le retenir en Occident, et de forcer en même-tems Arcadius à partager avec son ministre le titre d'empereur, il prit le parti de troubler le repos de l'Empire, en y introduisant les barbares, au risque de se perdre lui-même.

Dans cette résolution désespérée, il dépêcha vers les Huns, qui habitaient au-delà du Danube, pour les inviter à se jeter sur l'Asie. Ces peuples féroces, qui ne respiraient que la guerre et le pillage, ayant passé le Tanaïs, descendirent du Caucase comme des loups affamés. Ils saccagèrent plu-

sieurs provinces ; et, traînant ou chassant devant eux une multitude incroyable de prisonniers, ils arrivèrent devant Antioche. Cette ville fut une digue qui arrêta le torrent dévastateur. Les Huns retournèrent sur leurs pas, en s'étendant jusqu'aux bords du Tigre, et laissant par-tout des traces sanglantes de leur passage. Ces ravages durèrent tout l'hiver et une partie de l'année suivante. Addée, général des troupes d'Orient, d'après les ordres secrets de Rufin, ne se mit pas même en mouvement pour s'y opposer. Lorsque les Huns se furent tout-à-fait retirés, Arcadius obligea, par une loi, toutes les villes de l'Orient de se fermer de murailles, et de réparer celles que le tems ou les barbares avaient détruites.

En même-tems que le traître Rufin attirait les Huns en Orient, il écrivait secrettement à Alaric, et lui faisait

tenir de grandes sommes d'argent pour rassembler des troupes, et venir, à leur tête, fondre sur la Grèce, l'assurant qu'il n'y rencontrerait aucun obstacle.

Stilicon était sur le point d'attaquer les Goths, et se flattait, avec raison, de remporter la victoire, lorsqu'on aperçut des cavaliers qui accouraient à toute bride. Ils apportaient un ordre d'Arcadius adressé aux troupes de l'Orient; il leur commandait de se détacher sur-le-champ, et sans aucun délai, de l'armée d'Occident, et de revenir à Constantinople. Rufin, alarmé de la marche de Stilicon, avait dicté cet ordre à l'empereur. Les soldats orientaux refusaient d'obéir; indignés de se voir arracher des mains une victoire qu'ils croyaient assurée, ils protestaient à Stilicon qu'ils étaient prêts à le suivre, et à ne reconnaître d'autres or-

dres que les siens. Ce général, outré de dépit, n'osa cependant les retenir; c'eût été déclarer la guerre à Arcadius. Il fit sonner la retraite; et s'étant éloigné de l'ennemi, il renvoya les orientaux sous la conduite de Gaïnas. Connaissant la hardiesse de ce capitaine, il convint secrettement avec lui des moyens de faire périr Rufin.

Les officiers furent instruits du complot, ainsi que la plupart des soldats; les uns et les autres gardèrent un profond secret : preuve frappante, combien la haîne et l'espoir de la vengeance peuvent engager la multitude à se taire et à dissimuler ses sentimens.

Comme ils approchaient de Constantinople, Gaïnas prit les devans pour annoncer à l'empereur l'arrivée de ses troupes, et le prier de venir, selon la coutume, recevoir leurs hom-

mages hors de la ville. Rufin attendait cette occasion brillante pour se faire nommer collègue de l'empereur. Il avait la parole du prince, et il se tenait assuré du consentement des soldats. On avait déjà frappé à son coin l'argent qu'il devait distribuer aux troupes et au peuple : le palais était orné avec magnificence, et le festin commandé pour la fête de la proclamation. Arcadius se transporte, un matin, à Lhebdome, où l'armée s'était rendue. Rufin marchait à côté de lui, profitant, avec complaisance, de l'avantage que lui donnait sa bonne mine. L'empereur, en arrivant, salue les enseignes, selon l'usage militaire, dont on ne dispensait pas même le souverain. Rufin félicite les soldats ; il caresse les officiers, et tandis que ceux-ci l'amusent par de feintes protestations de zèle et de respect, l'armée, par un mouvement

concerté, environne le prince et le ministre. Rufin, ébloui de sa gloire, n'aperçoit rien de ce qui se passe autour de lui; il presse l'empereur de monter sur le tribunal, et de déclarer le choix qu'il fait d'un collègue. En ce moment, au signal que donne Gaïnas, un soldat tirant son épée, la plonge dans le corps de Rufin. Tous, à l'instant, fondent sur lui; on le perce de coups; on le déchire. Son corps disparaît sous tant de bras acharnés; on ne réserve que sa tête et sa main droite. Arcadius, témoin de cette rage, et teint du sang de son ministre, se retire avec effroi, et s'enferme dans son palais. On plante la tête au bout d'une pique, une pierre dans la bouche pour la tenir ouverte. L'armée chantant sa victoire, entre dans Constantinople, à la suite de cette horrible enseigne, que le peuple en foule insulte à coups

de pierres. Un soldat, qui tenait la main coupée du ministre, avare et insolent, voyant que les nerfs qui font mouvoir les articulations des doigts, étaient pendans, s'avisa d'aller demander l'aumône au nom de Rufin, ouvrant et fermant cette main sanglante, selon ce qu'on lui offrait: « Donnez, disait-il, à ce misérable, » qui n'en eut jamais assez. »

Eutrope, qui devint si puissant, était un eunuque déjà avancé en âge. Vil jouet de la fortune, rebut de la plus infâme débauche, cent fois acheté et cent fois revendu, après avoir passé de l'Arménie, où il était né, en Assyrie, d'Assyrie en Galatie, il tomba entre les mains d'un officier, qui le vendit à son général Arinthée. Celui-ci le donna à sa fille, qu'il mariait, pour la servir dans les offices les plus bas. Chassé de cette maison comme un esclave inutile, à cause de sa vieil-

lesse, il parvint à s'introduire chez Abundantius. Ce général lui procura une place entre les derniers eunuques du palais. Théodose l'avança à son service, et l'honora même de quelque confiance. Eutrope devint grand-chambellan, rival de Rufin, et son successeur en puissance et en crimes. Il fut même élevé au rang de consul, la première dignité de l'Empire. Son énorme puissance le rendait redoutable; le sénat et le peuple se prosternaient devant lui; on l'appelait le père de l'empereur; et le prince lui-même, pour ne pas démentir cette ridicule flatterie, lui conféra le titre de patrice. On lui dressait des statues de tous les métaux, sous toutes les formes, dans toutes les places : on en voyait une, dans la salle du sénat, décorée d'une inscription fastueuse, où l'on osait relever son illustre naissance, et ses exploits guerriers :

il y était nommé le troisième fondateur de Constantinople, après Byzas et Constantin.

Cependant cet eunuque, si favorisé de la fortune, passait les nuits à table et les jours au théâtre, achetant, par ses largesses, de vils applaudissemens. Comme s'il eût pu se jouer de la nature, ainsi qu'il se jouait de l'empereur et de l'Empire, il se maria; et sa femme, que, par une ironie piquante, on appelait sa sœur, prenait, sur les dames, l'ascendant que son mari avait pris sur les hommes.

La faveur de cet eunuque se répandit sur ses semblables; les eunuques prirent le pas à la cour; on leur portait envie; et, comme l'ambition se livre souvent aux plus grands écarts, des historiens rapportent qu'un grand nombre d'hommes, d'un âge mûr, perdirent la vie en voulant se mettre

en état de suivre cette nouvelle route de fortune.

Il ne restait à Eutrope que très-peu de chemin à faire pour atteindre au titre d'empereur ; et il y aspirait, surtout après avoir pris le titre de consul. Ce fut le premier et le dernier eunuque qui osât prétendre à cette dignité. Un évènement si bizarre fut regardé comme une chose tout-à-fait inouie. L'Occident refusa de le reconnaître.

Eutrope lui-même renversa le colosse de sa fortune, et ne put en accuser que sa présomption et son orgueil. Sa grandeur gigantesque ne dura que quelques années. Maître de l'empereur, il voulut dominer la fière Eudoxie; et, dans une contestation qu'il eut avec elle, il la menaça de la chasser de la cour. L'impératrice, si indignement outragée, prend entre ses bras ses deux enfans, et va se jeter aux pieds de son mari, lui demandant jus-

nice de l'insolence d'un vil eunuque. Ses cris et ses larmes pénètrent jusqu'au cœur d'Arcadius, et le réveillent de sa léthargie; il donne, par écrit, ordre à Eutrope de sortir sur-le-champ de la cour, et lui défend, sous peine de la vie, de se présenter devant lui.

Eutrope, frappé de ce coup terrible, et plus effrayé encore du souvenir de ses crimes, qui ne lui présente que des bourreaux et des supplices, se réfugie dans une église. L'empereur envoie plusieurs de ses gardes pour l'en arracher par force; mais leurs efforts sont inutiles. Le peuple se rend en foule dans cette église; tous les yeux sont fixés sur Eutrope : on ne peut se lasser de considérer cet impérieux ministre, honoré la veille de tous les ornemens du consulat, applaudi dans le cirque et sur les théâtres, environné de flatteurs empressés, l'idole de la cour et la terreur de l'Empire, maintenant

pâle, tremblant, prosterné contre une colonne, saisi de frayeur, et n'osant lever les yeux.

Il était en sureté dans l'asile qu'il avait d'abord choisi; mais en étant sorti pendant la nuit pour se sauver ailleurs, il fut arrêté, et condamné à un exil perpétuel dans l'île de Cypre. La sentence, prononcée par le prince contre ce proscrit, fut publiée dans tout l'Orient: l'empereur veut que, pour abolir la mémoire du consulat d'Eutrope, et effacer l'ignominie qu'il a imprimée sur cette dignité, son nom soit rayé de tous les actes et de tous les monumens; il le déclare déchu du titre de grand-chambellan, de celui de patrice, et de tous les autres honneurs; il ordonne que ses statues, qui ne sont propres, dit-il, qu'à souiller les regards, de quelque matière qu'elles soient, en quelque lieu public ou particulier qu'elles se trouvent, soient

abattues et détruites.

Il fut donc conduit en Cypre, sous l'escorte de plusieurs gardes ; et celui qui avait eu tant d'adorateurs, ne se trouva pas un seul ami pour partager ses infortunes. Cette femme même qu'il avait fait passer pour la sienne, refusa de le suivre, et demeura dans Constantinople, jouissant des biens qu'Eutrope avait accumulés sur sa tête, et qu'on voulut bien ne lui pas ôter.

A peine était-il dans le lieu où il devait traîner la fin de ses jours, que les ennemis acharnés à sa perte, engagèrent l'empereur à nommer une commission pour lui faire son procès; on le ramena, de l'île de Cypre, dans une ville auprès de Chalcédoine, et il eut la tête tranchée.

A l'époque de cette étonnante catastrophe, on vit un autre exemple, presqu'aussi étonnant, des vicissi-

tudes de la fortune. Il y avait, à Constantinople, un général d'armée nommé Léon, qui avait été cardeur de laine. Flatteur, espion, calomniateur, sans courage et sans aucune connaissance de la guerre, mais fanfaron et présomptueux; il était recommandable par le talent de manger avec excès, aussi était-il d'une grosseur extraordinaire. Ce général ridicule laissa, de nuit, surprendre son armée par un petit corps de Goths, qui égorgèrent presque tout son monde. Léon prit la fuite; mais trop chargé d'embonpoint, et fuyant à perte d'haleine, il fut englouti dans un marais voisin.

Le fait que nous allons raconter, prouve combien est imbécille et crédule, un peuple dévôt ou fanatique. Un prétendu prophète s'avisa de publier que la ville de Constantinople périrait, un certain jour, par le feu

du ciel. Personne n'osa révoquer en doute cette prédiction. Lorsque le jour fut venu où elle devait s'accomplir, et que tout le monde attendait l'évènement avec une extrême frayeur, on vit, au commencement de la nuit, s'élever, sur l'horizon, un de ces météores, auxquels on ne fait plus maintenant qu'une légère attention; celui-ci avait l'apparence d'une nuée de feu, et couvrit toute la ville. Chacun crut voir la flamme sur sa tête, et s'imagina sentir une violente odeur de soufre. On courut chercher un asile dans les églises. Comme elles ne pouvaient contenir qu'une petite partie des dévôts et des gens ridiculement crédules; ceux qui étaient obligés de demeurer dehors, poussaient des cris affreux, et se regardaient comme les seules victimes de la vengeance céleste. Les païens demandaient le baptême avec empresse-

ment, dans les maisons, dans les rues, dans les places publiques. Toute cette frayeur dura jusqu'à ce que la nuée se fut dissipée entièrement.

A peine commençait-on à se remettre de cet effroi extravagant, que le bruit se répandit qu'il fallait absolument quitter la ville, parce qu'elle devait périr le samedi suivant, à une heure marquée. Tous les habitans, et l'empereur même, sortirent en foule sans rien emporter, et se retirèrent dans les campagnes voisines. Tandis qu'ils imploraient la protection du ciel, ils crurent apercevoir, à l'heure prédite, une grande fumée s'élever au-dessus de la ville. A cet aspect, ouvrage de leur imagination troublée, les prières et les lamentations redoublèrent, jusqu'à ce que l'air étant devenu plus serein, on envoya s'éclaircir de l'horrible désastre; et l'on apprit, avec joie, que Constantinople

n'avait souffert aucun dommage.

Année 397.

Rome, si long-tems maîtresse du monde, était encore dans une extrême opulence. On y voyait plusieurs familles, dont le revenu annuel, réduit à notre monnaie actuelle, ferait la somme de plus de quatre-millions de francs. Les familles du second ordre avaient communément un million et plus de revenu. Les consuls ou les prêteurs dépensaient, pour les jeux publics, jusques à quatre millions.

Année 404.

L'impératrice Marie, femme d'Honorius, mourut cette année à Rome. On retrouva le corps de cette princesse dans la basilique de St.-Pierre, au Vatican, vers le milieu du seizième siècle : il tomba en poussière dès qu'il fut exposé à l'air. On avait enterré

avec elle beaucoup de richesses; et l'on retira de ses habits le poids de trente-six livres d'or.

Année 406.

Nous voici parvenus à la funeste époque, où Stilicon, ministre et favori d'Honorius, renouvelant le crime de Rufin, appela les barbares dans l'Empire : l'ambition insatiable lui fit commettre ce crime; il voulait se rendre absolument nécessaire au faible empereur, s'il n'occasionnait pas sa perte, et le forcer de partager le diadême avec lui. Il étendait plus loin la perfidie de ses projets; il avait conçu le dessein d'allumer la guerre civile entre l'Orient et l'Occident, afin de détruire les deux frères l'un par l'autre, et de substituer sa famille sur le trône impérial, à la place de celle de ces princes, dont sa sombre politique aurait occasionné la ruine. Cet ingrat

et présomptueux Vandale, déjà allié au sang de ses maîtres, comblé de leurs bienfaits, feignit d'avoir besoin des légions qui gardaient le Rhin, et les rappela en Italie. Aussi-tôt l'Occident se vit inondé d'Alains, de Suèves et de Vandales; ces différens peuples, semblables à des flots furieux, se renversèrent les uns sur les autres. Dans une si violente agitation, les places les plus fortes tombèrent; les provinces furent ruinées, jusqu'à ce qu'enfin, après tant de secousses et d'orages, tout obstacle étant détruit, ces nations se reposèrent, et s'établirent sur le terrein où elles s'étaient répandues. Un auteur du tems dit: que si l'océan se fut débordé dans la Gaule, ses eaux n'y auraient pas causé tant de dommages. La faim dévorait ceux que le fer ennemi avait épargnés. Dans toute l'étendue de la Gaule, auparavant si peuplée, on ne ren-

contrait plus que des cadavres vivans, qu'on distinguait à peine des morts dont la terre était jonchée. Ces horribles ravages durèrent trois ans sans interruption.

Stilicon, général de toutes les troupes, ne fit aucun mouvement pour s'opposer à ces ravages. Heureusement qu'un autre ambitieux pénétra ses projets, et eut la hardiesse de les dévoiler à Honorius, afin de supplanter le perfide favori. Olympe était né sur les bords du Pont-Euxin, et devait sa fortune et son avancement à la cour, à la protection de Stilicon. Dans le compte secret que ce nouveau favori rendit à l'empereur, des noirs desseins du monstre qu'il dévoilait, il ajouta que le ministre pervers, chrétien en apparence, avait élevé son fils dans le paganisme, afin de réunir les deux grands partis qui divisaient tout l'Empire.

Stilicon, démasqué, ne tarda pas à recevoir le châtiment qu'il méritait : il eut la tête tranchée, ainsi que son fils, qui se croyait à la veille d'être empereur.

Les amis et les principales créatures de Stilicon, qui, la plupart, ignoraient ses projets et ses crimes, furent enveloppés dans sa disgrâce, et perdirent la vie dans les supplices. Deuterius, capitaine des gardes de la chambre du prince, et Pierre, le premier secrétaire d'Etat, furent appliqués à la question; Olympe n'ayant pu tirer aucun aveu de leur bouche, les fit assommer à coups de bâton.

Enfin, Sérène son épouse, nièce de Théodose, fut étranglée par ordre du sénat de Rome, lorsqu'on sut qu'Alaric, à la tête d'une multitude de barbares, s'avançait pour former le siége de cette ville.

La prospérité d'Olympe eut une

fin aussi tragique. Après avoir été dépouillé de ses charges, et banni de la cour deux fois consécutives, il mourut d'une mort plus funeste que celle de Stilicon. Constance, beau-frère d'Honorius, lui fit couper les oreilles, et ordonna de l'assommer à coups de bâton.

Année 408.

Lorsqu'Alaric traversait l'Italie, pour se rendre devant Rome, un solitaire se présenta devant lui, et le supplia, avec larmes, de se désister d'une entreprise qui allait causer tant de massacres et d'horreurs; il lui répondit: « Mon père, ce n'est pas ma » volonté qui me conduit; j'entends » sans cesse à mes oreilles une voix » qui me dit: Marche, et va saccager » Rome. »

La famine et la peste ne tardèrent pas à se mettre dans Rome, cernée de

toutes parts ; et cette superbe ville, autrefois la reine du monde, dont les rues étaient couvertes de cadavres, auxquels on ne pouvait donner la sépulture, fut contrainte de s'humilier devant Alaric, et de traiter avec son vainqueur aux meilleures conditions qu'elle en pourrait obtenir. Les députés déclarèrent au roi des Goths, que s'il rejetait leurs propositions, toute la ville sortirait en armes contre lui. Alaric leur répondit avec hauteur : « Plus l'herbe est épaisse dans » les prairies, plus il est facile de l'a- » battre. » Il ajouta qu'il voulait bien accorder la paix, à condition qu'ils lui remettraient tout l'or et l'argent qui était dans la ville, avec leurs meubles précieux et les esclaves de sa nation. « Que nous restera-t-il donc, » répondit un des députés ? — La vie, » dit Alaric. »

Après de longues contestations, on

convint que Rome donnerait cinq-mille livres pesant d'or, trente-mille d'argent, 4,000 tuniques de soie, alors fort rares, 3,000 peaux teintes en écarlate, 3,000 livres d'épiceries et de poivre. Ces conditions ayant été remplies, le vainqueur s'éloigna de Rome, après avoir donné trois jours aux habitans, pour venir dans son camp se pourvoir de vivres : il leur marqua les portes par lesquelles il leur permettait de sortir. Le peuple affamé vendit ce qui lui restait de plus précieux, pour acheter du pain ; et, par cet échange, les Goths emportèrent encore une grande partie des richesses de Rome.

Cette année mourut Arcadius, âgé de trente-un ans, laissant un fils qui n'en avait qu'un peu plus de sept, et qui régna sous le nom de Théodose II.

Année 409.

Une émeute considérable éclata à Constantinople à cause de la disette du blé, occasionnée par le retard de la flotte d'Alexandrie. Les magistrats et l'évêque eurent beaucoup de peine à la calmer, en promettant un prompt soulagement et une justice sévère : elle se faisait, pour l'ordinaire, aux dépens des boûlangers, qu'on fouettait publiquement, au grand contentement de la multitude.

Les barbares, qui avaient ravagé la Gaule, pénétrèrent en Espagne ; avec ce torrent, entrèrent tous les maux destructeurs de l'humanité. Pendant l'espace d'une année entière, l'Espagne ne fut qu'un vaste théâtre de carnage et d'incendie. Sans distinction d'âge, de sexe, de condition, tout était passé au fil de l'épée. La famine

et la peste, suites funestes des ravages, y mirent le comble. Les hommes se mangeaient les uns les autres ; tout était en guerre ; il fallait se défendre et contre les hommes, et contre les bêtes féroces. Celles-ci, sortant des forêts, et dévorant les cadavres dont les campagnes étaient couvertes, s'accoutumaient tellement au sang humain que, ne goûtant plus d'autre nourriture, elles attaquaient les hommes vivans. Mais, ce qui est beaucoup plus horrible, on vit des mères se repaître des enfans qu'elles allaitaient. Une mère fit rôtir et mangea ses quatre enfans. Dans le massacre des trois premiers, on eut pour elle une compassion mêlée d'horreur ; on crut qu'elle les sacrifiait pour la conservation des autres ; mais quand on la vit égorger le seul qui lui restait, le peuple de la ville, où se passait cette horrible tragédie, se souleva contre ce

monstre d'inhumanité, et l'assomma à coups de pierres.

Enfin, les barbares partagèrent entre eux l'Espagne, presque devenue déserte. Les Suèves, sous leur roi Herménéric, joints à une partie des Vandales, s'établirent dans la Galice. Cette province, alors beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui, comprenait aussi ce qu'on appelle le royaume de Léon et la vieille Castille. Respendial, avec les Alains, occupa la Lusitanie et une grande partie de la province de Carthagène. L'autre portion des Vandales, qu'on nommait Silinges, s'empara de la Bétique. Presque toute la Tarragonaise, c'est-à-dire, la contrée en-deçà de l'Ebre, la nouvelle Castille depuis Tolède, le royaume d'Arragon et celui de Valence jusqu'à l'ancienne Sagonte, demeura sous l'obéissance des Romains. Les peuples des Asturies défendirent opiniâtré-

ment leur liberté contre les attaques des Suèves. Herménéric fut enfin obligé de les laisser en paix.

Dès qu'ils se virent possesseurs de l'Espagne, ces barbares changèrent tout-à-coup de mœurs. La paix fit sur leur caractère un effet aussi subit et aussi heureux que sur les terres du pays, qui reprirent bientôt une face riante. Dès qu'ils eurent quitté l'épée, ils saisirent la charrue, et les campagnes montrèrent, dès l'année suivante, de riches moissons, et se peuplèrent de troupeaux.

Confondant avec les Vandales les nations qui les avaient accompagnés, l'Espagne porta, pendant quelque tems, le nom de *Vandalous*, et c'est de-là que celui d'*Andalousie* est resté à la province nommée anciennement Bétique, qui fut l'habitation particulière des Vandales.

Cependant Alaric, retiré en Tos-

cane avec son armée, se plaignait que le traité de Rome n'avait pas été fidellement exécuté, et qu'il lui était encore dû de grosses sommes. Il revint former le siége de cette ancienne capitale de l'univers, et opposa à Honorius un empereur de sa façon, nommé Attale, auquel il ôta deux fois la pourpre et le diadême, et qu'il finit par replonger dans la classe des simples particuliers, d'où il l'avait pris.

Honorius, toujours malheureux dans ses choix, n'eut pas plutôt perdu Olympe, qu'il éleva à sa place le Vandale Jove, qui le trahit avec autant d'audace que ses prédécesseurs, et qui passa même à la cour d'Attale, regardant son maître comme absolument abîmé. Ce favori, voyant qu'il s'était trompé, eut même l'effronterie de retourner auprès du légitime empereur, assez débonnaire pour lui rendre sa confiance.

Pendant l'absence criminelle de ce favori, Honorius avait remis les rênes du gouvernement à Eusèbe, son grand-chambellan. Celui-ci ne jouit pas long-tems du comble de la faveur ; peu de jours après l'avoir obtenu, il fut assommé à coups de bâton, aux yeux même de l'empereur, qui n'eut pas assez d'autorité pour empêcher cette horrible violence.

La famine devint si insupportable à Rome, toujours assiégée par Alaric, que, dans les jeux du cirque, le peuple désespéré s'écria, d'une voix unanime : *Qu'on mette en vente la chair humaine, et qu'on en taxe le prix.*

Année 410.

Enfin, la trahison fit entrer Alaric dans Rome, le 24 août, pendant la nuit. Des historiens racontent qu'une riche et vertueuse veuve, touchée de compassion pour les habitans que la

faim réduisait à se dévorer les uns les autres, fit, pendant la nuit, ouvrir les portes de la ville par ses esclaves.

Selon un autre, voici le stratagême qui rendit Alaric maître de Rome. Il expédia quelques officiers aux sénateurs, pour leur dire qu'il admirait le courage et le zèle qu'ils montraient à l'égard de leur prince, et qu'afin de leur témoigner son estime, il allait lever le siége et leur donnerait à chacun un esclave. Il leur envoya trois-cents jeunes hommes, des plus distingués parmi les Goths, et distingués par leur valeur. Lorsque ses troupes paraissaient s'éloigner de Rome, les faux esclaves se rendirent à la porte Salaria, pendant la nuit, passèrent au fil de l'épée ceux qui la gardaient, et ouvrirent les portes à leurs compatriotes.

Le roi des Goths, naturellement porté à la douceur, permit à ses

soldats de piller la ville, mais il leur recommanda d'épargner le sang des hommes et l'honneur des femmes; il leur défendit de brûler les édifices consacrés au culte de la religion, et ouvrit deux asiles pour soustraire à la fureur des soldats les déplorables restes des habitans d'une ville aussi illustre; il déclara que l'église de Saint-Pierre et celle de Saint-Paul, seraient respectées comme un refuge inviolable. Il choisit ces deux églises, parce qu'étant les plus spacieuses, elles pouvaient sauver un plus grand nombre de malheureux.

Mais quels ordres pouvaient contenir des vainqueurs féroces dans l'ivresse du pillage? Les Goths répandus dans Rome, saccagèrent les maisons; ils mirent le feu à celles qu'on tenait fermées; et s'y jetant au milieu des flammes, non contens des richesses qu'ils trouvaient sous leurs

mains, ils n'épargnaient ni les menaces, ni les tourmens, pour forcer les possesseurs à livrer ce qu'ils les accusaient de tenir caché. La famine avait, par avance, ravagé la ville; il y avait peu de maisons qui ne fussent en deuil, et qui n'offrissent aux yeux du soldat barbare des cadavres ensevelis. Ce spectacle n'attendrissait pas ces cœurs impitoyables : des femmes, des enfans furent égorgés sur le corps de leurs maris et de leurs pères. La brutalité ne respecta que les femmes et les filles qui s'étaient réfugiées dans les églises. Le fracas des maisons que l'embrasement détruisait, les insultes, les cris, l'épouvante, la fuite, répandaient une affreuse confusion : les flammes qui dévoraient une partie de la ville, éclairaient toutes ces horreurs; et, comme si le ciel eût voulu redoubler ce qu'elles avaient d'affreux, un furieux orage

se joignit aux ravages des Goths; la foudre écrasa plusieurs temples.

Un officier Goth étant entré dans une maison qui servait de dépôt à l'église de Saint-Pierre, et n'y trouvant qu'une femme avancée en âge, lui demanda si elle avait de l'or et de l'argent : « J'en ai beaucoup, lui » répondit-elle, sans se déconcerter, » et je vais l'exposer à vos yeux. » Elle étala en même-tems un grand nombre de vases précieux; et comme le barbare était étonné de trouver tant de richesses dans les mains d'une femme qui n'annonçait rien de distingué : « Ces vases, dit-elle, appar» tiennent à Saint-Pierre; prenez-les » si vous l'osez : comme je ne puis » les défendre, je vous les abandon» ne; vous en rendrez compte à celui » qui en est le maître. » Le barbare n'osant toucher à ce dépôt, envoya demander les ordres du roi. Alaric

ordonna de porter tous ces vases à la basilique de Saint-Pierre, sous une escorte assez forte pour en assurer le transport, et d'y conduire en même-tems, cette femme et tous les chrétiens qui se joindraient à elle. La maison était fort éloignée de la basilique. Ce fut un spectacle aussi curieux que magnifique, de voir une longue suite de soldats, qui, tenant d'une main l'épée nue, et soutenant de l'autre les vases précieux qu'ils portaient sur leurs têtes, marchaient avec une contenance respectueuse au travers du bouleversement et du désordre, et formaient une file éclatante. Les chrétiens accouraient de toutes parts et se joignaient à cette escorte, chantant des hymnes de concert avec les barbares. Plusieurs païens se mêlaient avec eux pour sauver leur vie; et dans cette procession militaire, tout avait l'air d'un triomphe. Après avoir

ainsi traversé toute la ville, ils arrivèrent à la basilique, où les vases et ceux qui les accompagnaient, furent mis en sureté.

On vit alors des femmes qui semblèrent avoir recueilli le courage que les hommes avaient perdu. Un jeune officier, épris de la beauté d'une Romaine, après avoir mis tout en œuvre pour la faire consentir à ses désirs, lui présenta l'épée nue ; et comme s'il eût voulu lui abattre la tête, il lui fit une légère blessure pour la réduire par la crainte de la mort. Mais cette femme généreuse, loin de s'effrayer du sang dont elle se voyait trempée, présentant le cou à l'ennemi : « Recommence, dit-elle, et » songe à mieux frapper ; je suis ré- » solue à perdre la vie plutôt que » l'honneur. » L'épée tomba des mains du barbare ; la rage fit place à l'admiration ; il conduisit sa captive à l'é-

glise de Saint-Pierre, et la recommanda aux gardes, leur donnant six pièces d'or, avec ordre de ne la remettre qu'entre les mains de son mari.

C'est ainsi que Rome, onze-cent-soixante-trois ans après qu'elle eût été fondée, perdit en un jour cet éclat qui la rendait la première ville de l'univers. Alaric ne la détruisit pas; elle avait, lorsqu'il y entra, vingt-un milles de circuit; cette enceinte subsista; mais elle renferma beaucoup de ruines, quoique les Goths épargnassent les édifices publics.

Cet épouvantable désastre ne serait point arrivé, sans l'indolence de l'empereur. Un eunuque qui avait soin de la volière de ce prince, étant venu lui annoncer que Rome était perdue: « Comment cela se peut-il, répon-» dit le prince tout alarmé? il n'y a » qu'un moment que je lui ai donné » à manger dans ma main. » Il avait

une poule d'une beauté singulière qu'il aimait, et qu'il avait nommée *Rome*. L'eunuque lui fit entendre qu'il parlait de la ville, et non pas de la poule: le prince se rassura, et fut aussi-tôt consolé.

Après cette grande conquête, qui aurait pu lui assurer l'empire d'Occident, Alaric prit la route de la Sicile, dans le dessein de passer en Afrique, où il voulait établir sa nation, et fixer ses conquêtes. Il emmenait avec lui grand nombre de prisonniers, et entre autres Placidie, sœur d'Honorius, à laquelle il faisait rendre tous les honneurs dus à sa naissance.

Arrivé à Cosence, la mort vint renverser tous ses projets: il fut emporté par une maladie en peu de jours. Les Goths le pleurèrent comme le héros de leur nation; et, suivant la coutume des barbares du Nord, qui ca-

chaient avec soin les tombeaux des hommes extraordinaires, ils détournèrent le cours d'une petite rivière près de Cosence; et ayant creusé dans son lit une fosse profonde, ils y déposèrent le corps d'Alaric avec quantité de richesses, comblèrent la fosse, et firent reprendre aux eaux leur cours naturel. Pour s'assurer du secret, on égorgea les prisonniers qui avaient été employés à ce travail.

Année 411.

Géronce, habile général, qui s'était révolté dans la Gaule, et y avait même nommé un empereur, fut battu par les Romains, et contraint de s'enfuir avec un petit nombre de soldats qui lui étaient demeurés fidelles. Mais ces fugitifs résolurent de se défaire de leur général malheureux, et vinrent, pendant la nuit, pour forcer la maison où il s'était logé. Géronce, sans

autre secours que celui de ses domestiques, se défendit courageusement; il en tua à coups de traits plus de trois-cents. Enfin, les traits lui ayant manqué, ses esclaves se sauvèrent en se glissant en bas avec des cordes. Il se serait échappé avec eux, s'il eût pu se résoudre à abandonner sa femme. Il ne resta auprès de lui qu'un esclave, Alain de nation, résolu de périr avec son maître. Au point du jour, les soldats ayant mis le feu à la maison, Géronce coupa la tête à son esclave, et s'allait donner la mort, lorsque sa femme se jetant à son cou et le baignant de ses larmes, lui demanda, pour dernière grâce, de ne la pas laisser à la merci des rebelles. Elle porte en même-tems sur son sein la pointe de l'épée, et aide la main de son mari à la plonger toute entière. Géronce l'ayant retirée du corps de sa femme, l'en-

fonce trois fois dans le sien; et craignant encore de survivre à ces blessures, il se perce le cœur d'un coup de poignard.

Constance, soldat de fortune, né en Illyrie, et général Romain, dont nous aurons occasion de parler à l'époque où il parvint à l'Empire, Constance battit totalement les troupes d'un usurpateur. Edobinc qui les commandait, se sauva à bride abattue dans un château éloigné, chez un de ses cliens, qui lui avait les plus grandes obligations. Ce traître, abusant des droits de l'hospitalité et de la confiance de son protecteur, lui coupa la tête, et l'apporta aux pieds de Constance, dans l'espérance d'être récompensé. Mais Constance, après l'avoir remercié du service qu'il venait de rendre à l'Etat, loin de satisfaire son avidité criminelle, lui ordonna de sortir de son camp; persuadé que

la présence de ce monstre d'ingratitude, ne pouvait attirer que des malheurs sur lui et sur son armée.

Année 412.

Dans ces tems de troubles et de désolations, à peine un usurpateur du pouvoir souverain était-il détruit dans les Gaules, qu'un autre osait aussi-tôt marcher sur ses traces. Un nommé Constantin venait à peine de se dépouiller de la pourpre dans la ville d'Arles, qu'un Gaulois, appelé Jovin, le plus noble de la province, s'en revêtait à Mayence. Il fixa son séjour à Trêves. C'était un homme sans mœurs et sans esprit. Comme si son pouvoir était déjà solidement affermi, il ne songea qu'à se livrer à la débauche. Dès les premiers jours, il feignit d'être malade, pour attirer chez lui les femmes de la ville. Ayant retenu la plus belle d'entre elles, épouse d'un sé-

nateur nommé Lucius, il lui fit violence, et porta ensuite l'effronterie jusqu'à s'en vanter à son mari. Lucius avait du crédit parmi les Francs: outré de cet affront, il les invita à venir à Trêves; et sa faction leur ayant ouvert les portes, la ville fut saccagée. Jovin, qui seul méritait de périr, trouva moyen de se sauver. Mais il n'évita pas long-tems la punition qu'il méritait. Il conféra le titre d'Auguste à son frère Sébastien, malgré l'opposition d'Ataulfe, beau-frère d'Alaric, qui, d'après une convention faite avec Honorius, commença par tuer Sébastien, dont la tête lui fut envoyée. Jovin s'enfuit à Valence, où le roi des Goths l'assiégea, le força de se rendre, et le mit entre les mains du préfet des Gaules. Celui-ci transporta son prisonnier à Narbonne, où il le poignarda de sa propre main. Les têtes des deux

rebelles furent, selon la coutume, portées à Carthage, et exposées au bout d'une pique sur la principale place publique.

Ataulfe avait succédé à Alaric, et il méritait de le remplacer : il était de petite taille, mais beau et bien fait, de beaucoup d'esprit, ne craignant pas la guerre et aimant la paix. Il racontait lui-même dans la suite, qu'après la mort d'Alaric, ayant l'esprit rempli des vastes projets de son prédécesseur, il avait d'abord conçu le désir d'abattre entièrement la puissance et de détruire même le nom des Romains ; qu'il se flattait que l'Empire changeant de face entre ses mains, le nom d'Ataulfe deviendrait aussi célèbre que celui de César-Auguste ; mais qu'après de mûres réflexions, il avait reconnu que les Goths étaient encore trop barbares pour se plier au joug des lois, et que sans

lois un Etat ne pouvant se soutenir, il perdrait sa nation même en la rendant maîtresse des autres; qu'il avait donc pris le parti d'employer ses forces, non à détruire, mais à rétablir; et que, faute de pouvoir acquérir la gloire de fonder un nouvel Empire, il s'était borné à celle d'en relever un ancien qui tombait en ruine. Il aimait Placidie, et de sa captive, il désirait en faire son épouse. Mais, comme il avait un cœur honnête et généreux, il voulait auparavant gagner celui de la princesse. Sur ce plan, il cherchait à procurer à sa nation un établissement qui coûtât peu à l'Empire. Une grande partie de la Gaule était perdue pour les Romains; elle était possédée par des barbares ou par de faibles tyrans : il résolut de s'y retirer avec son armée.

Fin du Tome premier.


32101 073814616

